

ANTHOLOGIE ESPAGNOLE

ET

COURS DE THÈMES.

AVIROLOGIE ESPAGNOLE

COURS DE THEMES

REPPFXIX 656

ANTHOLOGIE ESPAGNOLE

OL

CHOIX DE MORCEAUX

EN PROSE ET EN VERS,

Avec des notices sur les célèbres écrivains dont ils sont extraits :

PAR M. F. PIFERRER,

Bachelier es-lettres;

SUIVIS

D'UN COURS DE THÈMES GRADUÉS

Pour faciliter l'application des règles contenues dans les Grammaires, surtout dans celle de Martinez.

PAR M. DE NEIRA,

PROFESSEUR DE LANGUE ESPAGNOLE.



PARIS,

CHEZ BAUDRY, LIER., Quai Malaquais, 3, TOULOUSE,

CHEZ M. PIFERRER, Rue de l'Orme-Sec, 7.

1845.



Tout exemplaire non-revêtu de la signature qui suit, sera réputé contrefait.



AVERTISSEMENT.

Bien que cette Anthologie puisse être considérée comme un Cours abrégé de Littérature espagnole, puisqu'elle contient, suivant l'ordre chronologique, de courtes notices, qui permettent aux élèves d'acquérir les notions les plus essentielles sur les meilleurs écrivains de l'Espagne, il suffit cependant de l'étudier dans l'ordre progressif ci-dessous indiqué, pour qu'elle tienne lieu d'un véritable Cours de Versions graduées.

ORDINE PROGRESSYF.

umame emunicipale.

	PROSE.		
			Pages
1	Olavide. Invocacion al Omnipotente. de	9	à 12
2	Isla. Cena de Gil Blas en Peñaflor	143-	-152
3	Cadalso. Cartas Marruecas	154-	-162
4	Martinez de la Rosa. Obras Literarias.	187-	-192
5	Toreno. Sitio y defensa de Zaragoza	163-	-186
6	Solis. Conquista de Méjico	114-	-132
7	Quevedo. Introduccion à la vida devota.	109-	-112
8	Mariana, Muerte del rey don Rodrigo	57-	- 60
9	- Gentes que venieron à España.	54-	- 57
0	Léon (Louis de). Máximas morales	63-	- 72

2	AVERTISSEMENT.	Pages
14	Granada (Louis de). Guia de Pecadores.	33- 36
	Avila (Jean d'). Carta doctrinal	39- 43
13	- Esposicion del versiculo	
	AUDI, etc	43-44
14	Melo. Guerra de Cataluña	136-144
15	Ste-Thérèse. Moradas primeras	47- 52
16	Mendoza. Guerra de Granada	26- 30
17	- Lazarillo de Tormes	15- 26
18	Cervantes. Muerte de Don Quijote	95-106
19	- Part. 2 Capitulos 4, 6, 67.	74- 95
	POÉSIE.	
	#12/03/2017 J. 110/18/17 - 5.11/20/19/19/19 J.J.	
20	Committee (D. F.1: Marin Fille)	251 252
	Samaniego (D. Feliz-Marie). Fábulus	251-252
21	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas	253—256
24 22	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno.	253—256 257—262
24 22 23	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno. Gongora (Louis de). Soneto	253—256 257—262 235—236
24 22 23 24	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno. Gongora (Louis de). Soneto Rioja (François de). Epistola	253—256 257—262 235—236 226—228
24 22 23 24 25	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno. Gongora (Louis de). Soneto Rioja (François de). Epistola Lista. La vida humana	253—256 257—262 235—236 226—228 263—266
24 22 23 24 25 26	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno. Gongora (Louis de). Soneto Rioja (François de). Epistola Lista. La vida humana Villegas (Manuel de). Oda sáfica	253—256 257—262 235—236 226—228 263—266 245—246
24 23 24 25 26 27	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno. Gongora (Louis de). Soneto Rioja (François de). Epistola Lista. La vida humana Villegas (Manuel de). Oda sáfica Garcilaso de la Vega. De la Oda primera.	253—256 257—262 235—236 226—228 263—266 245—246 493—498
24 22 23 24 25 26 27 28	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno. Gongora (Louis de). Soneto Rioja (François de). Epistola Lista. La vida humana Villegas (Manuel de). Oda sáfica Garcilaso de la Vega. De la Oda primera. Lope de Vega. Oda á mi barquil'a	253—256 257—262 235—236 226—228 263—266 245—246
24 23 24 25 26 27	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno. Gongora (Louis de). Soneto Rioja (François de). Epistola Lista. La vida humana Villegas (Manuel de). Oda sáfica Garcilaso de la Vega. De la Oda primera. Lope de Vega. Oda á mi barquil'a — La inconstancia de la	253—256 257—262 235—236 226—228 263—266 245—246 493—198 237—243
24 23 24 25 26 27 28 29	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno. Gongora (Louis de). Soneto Rioja (François de). Epistola Lista. La vida humana Villegas (Manuel de). Oda sáfica Garcilaso de la Vega. De la Oda primera. Lope de Vega. Oda á mi barquil'a La inconstancia de la Suerte	253—256 257—262 235—236 226—228 263—266 245—246 493—198 237—243
24 22 23 24 25 26 27 28 29	Iriarte (D. Thomas d'). Fábulas Melendez (Jean) Una noche de invierno. Gongora (Louis de). Soneto Rioja (François de). Epistola Lista. La vida humana Villegas (Manuel de). Oda sáfica Garcilaso de la Vega. De la Oda primera. Lope de Vega. Oda á mi barquil'a — La inconstancia de la	253—256 257—262 235—236 226—228 263—266 245—246 493—198 237—243

 32 Rioja Cancion á las ruinas de Itálica.
 224—226

 33 Léon (Louis de).
 205—220

 34 Calderon de la Barca.
 245—250

PRÉFACE.

Au milieu de ce déluge de livres qui de nos jours inondent la France, MM. les professeurs de langue espagnole ont de la peine à trouver un ouvrage classique, propre à exercer leurs élèves à la lecture et à la version. Telémaco, Gil Blas, Numa Pompilio, Atala y René, qui sont de bonnes traductions; puis Don Quijote, la Conquista de Méjico, la Guerra de Granada, qui sont comptés parmi les chefsd'œuvre de l'Espagne; voilà à peu près les ouvrages dont on se sert aujourd'hui pour l'étude de l'espagnol. Nous sommes certes bien loin de vouloir porter atteinte à la haute réputation dont tous ces livres jouissent; mais nous osons affirmer que ni les uns ni les autres ne répondent complètement aux besoins de la jeunesse. En effet, qu'il nous soit d'abord permis de consigner ici le jugement d'un écrivain distingué sur les traductions en général : Quant aux ouvrages purement de morale, de critique, d'histoire ou d'agrément, dit Cadalso (1), il y a d'ordinaire mille erreurs dans les traductions, à cause du caractère particulier de chaque idiome. Une phrase, en apparence la même, diffère souvent beaucoup dans la réalité, parce qu'elle peut être tempérée dans une langue, basse dans une autre, et même dans telle autre sublime. De là vient qu'on la défigure en la traduisant littéralement, ou même que le traducteur, ne la comprenant pas à fond, donne à sa nation une fausse idée de l'auteur étranger. Cette critique vraie, bien qu'un peu sévère, ne saurait s'appliquer aux intéressants ouvrages que nous avons désignés; néanmoins, c'est une chose généralement reconnue que les traductions sont plus nuisibles que favorables aux progrès des élèves, vu qu'ils ne peuvent point y puiser les vraies tournures, le vrai génie d'un idiome.

Les auteurs originaux ne présentent pas à la vérité les inconvénients d'une traduction, mais il faut les étudier avec méthode. Le temps est toujours précieux, et surtout celui de la jeunesse. A cet âge, on a beau-

⁽¹⁾ Cadalso, Cartas Marruecas.

coup à travailler, beaucoup de connaissances à acquérir, et par conséquent les jeunes gens ne peuvent accorder que peu de moments à l'étude de chaque objet. C'est pourquoi il leur faut des livres qui, sans les occuper un seul instant dans des choses inutiles, puissent captiver leur attention, stimuler leur activité et assurer leur succès : autrement leurs travaux n'obtiendront que de faibles résultats. Et c'est malheureusement ce qui a lieu pour l'étude de la langue espagnole. Faute de temps et de bons livres classiques, MM. les Professeurs se voient réduits à se contenter de donner à leurs élèves quelques notions grammaticales et de leur faire lire un livre espagnol quelconque. Or, chaque écrivain avant une élocution qui lui est propre, il arrive souvent qu'un élève, qui explique passablement la Conquista de Méjico, est fort embarrassé pour comprendre le Don Ouijote; que tel autre qui pour ainsi dire sait par cœur son Gil Blas, peut à peine traduire une page de la Guerra de Granada. D'où il résulte que, pour bien connaître une langue, il est essentiel de se former aux différents genres de style, en étudiant plusieurs bons auteurs. D'un autre côté, dans un ouvrage, même dans le plus beau chef-d'œuvre, tout n'est pas également

intéressant et digne de notre étude. Alors, nous avons cru que ce serait rendre un vrai service, et à nos collègues et à la jeunesse studieuse, que de réunir en un volume de peu d'étendue quelques morceaux des plus importants, quelques fleurs de

l'éloquence espagnole.

Nous avons eu un autre motif très-puissant pour nous décider à publier ce recueil. Malgré cette indifférence que nous voyons aujourd'hui pour les mœurs, il y a encore, et il v aura toujours, un grand nombre d'esprits sages et sérieux, qui ne sauraient accueillir favorablement un livre sans l'avoir sévèrement examiné en ce qui concerne la morale. Et on est forcé de reconnaître que la plupart des écrivains ne respectent pas assez l'innocence et le calme des passions, en sorte que, même parmi les plus célèbres, il en est très-peu, si l'on en excepte les auteurs purement ascétiques, qui soient à l'abri de tout reproche pour le choix des mots et la pureté de l'expression. Nous avons été d'une sévérité extrême, et notre livre sur ce point ne laisse rien à désirer. Si dans quelques morceaux, d'ailleurs pleins d'attrait et propres à intéresser les élèves, il s'est trouvé des mots ou des phrases peu nobles, nous n'avons pas hésité à les modifier ou changer, ayant soin de marquer ces modifications par des caractères différents. Enfin nous osons nous flatter d'avoir fait un recueil remarquable par la beauté, l'importance et la variété des morceaux, sans qu'il contienne une seule phrase, un seul mot qui puisse nuire aux mœurs ni blesser la conscience la plus délicate. Aussi aimons-nous à croire que notre livre sera reçu avec empressement par tous ceux qui considèrent la morale comme la base essentielle et fondamentale de toute instruction

solide et vraiment religieuse.

Attendu, que l'on n'étudie point d'ordinaire une langue pour la comprendre seulement, mais encore pour savoir l'écrire et la parler; nous avons ajouté à ce recueil un Cours de Thêmes, afin que les élèves puissent s'exercer à les traduire et à les écrire en espagnol. Presque toutes les grammaires contiennent quelques thêmes à la suite des règles qu'elles enseignent; mais, pour bien retenir ces règles et savoir en faire une heureuse application, il suffit rarement de les parcourir une seule fois, il faut au moins les revoir, et souvent on est même forcé de les étudier plusieurs fois. Alors l'expérience a démontré combien il est important d'avoir sous la main des thêmes, autres que ceux de la grammaire, pour épargner aux élèves l'ennui de répéter toujours les mêmes exercices. Ces répétitions d'ailleurs, ne leur fournissant aucun mot nouveau, aucune nouvelle tournure, deviennent pour eux presqu'inutiles. Il est donc évident qu'un bon Cours de Thêmes est d'une incontestable utilité. Puisse-t-il, celui que nous publions, mériter les suffrages des hommes éclairés! puisse notre livre rendre plus variée, plus agréable, plus facile, l'étude de la langue espagnole! puissions-nous avoir ainsi atteint le but de nos efforts, celui de contribuer, autant qu'il est en nous, à répandre le goût de cette langue intéressante.

Toulouse, le 9 novembre 1845.



ANTHOLOGIE

ESPAGNOLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Invocacion al Omnipotente.

OLAVIDE, El Evangelio en triunfo.

¡O Dios del tiempo y de la eternidad! Tú eres el solo que existe por si mismo; tú eres el único que es grande y escelente por su propia natura-leza; tú eres la fuente incorruptible de donde se deriva todo lo bueno, verdadero y útil, el manantial inagotable de lo que merece ser deseado en la tierra y en el cielo. ¡Con que placer, con que delicia mi alma te reconoce, te admira y adora como la única sabiduría que regla sus movimientos, como el solo fanal, que ilumina mis tinieblas, mostrándome el último destino de mi existencia,

y enseñándome el uso de los bienes y males de esta vida!

¡ Dios mio! eterno y soberano principio de todas las inteligencias, ¡ Que consuelo siente mi corazon, cuando postrado ante el trono de tu inmensa magestad, reconoce el divino seno de que ha salido, y cuando considera que presto volverá á unirse con él, sumergiéndose en el insondable piélago de tus esplendores y de tu gloria!

¿ Qué, mi Dios, yo seré eterno como tú? ¿ Tú eres la medida interminable de mi duracion, y el modelo de mi existencia? ¿ No es delirio de mi orgullo que yo nací destinado á vivir contigo aun después de la ruina de los imperios, de la destruccion de las grandezas, de la aniquilacion de las pasiones, de la estincion de los astros, y cuando ya toda esta máquina visible haya vuelto á entrar en la noche tenebrosa de su destruccion? ¿ Es verdad que á pesar de todas las vicisitudes con que tu providencia puede probar mi vida, si me mantengo constante en amarte y servirte, me yeré irrevocablemente incorporado en la sociedad de tu reino y de tu gloria? ¡ Que pensamiento! ¡ Que esperanza!

¿ Donde estás, hombre, cuando no estás contigo mismo, cuando buscas otra gloria que tu propria grandeza? ¿ Que puedes encontrar fuera de tí que valga mas que lo que puede ser? ¿ De que te aprovecha esa inquietud de tu imaginacion, esa turbacion de pensamientos, esa infatigable variedad de deseos? ¿ Que puede ganar tu corazon con todo ese estruendo de tu orgullo? ¿ Que esperas hallar en estos espacios en que corres siempre vago, y nunca satisfecho?

Si quieres ser feliz, busca á tu Dios, que nunca está lejos de tí. Toda la naturaleza te le muestra, toda ella canta su santo nombre; pero tú no la escuchas, porque el tumulto de tus pasiones te ensordece. Desciende á tu corazon, allí habita, y allí hablará con mas intimidad; pero tú no puedes oirle, porque siempre andas huyendo de tí mismo. Sus incesantes dones te indican la mano de donde vienen; esa vida en que le desconoces, te prueba su amor, pues que te la conserva. Tú duermes tranquilo, reclinado en su seno paternal; pero olvidando la mano protectora que te sostiene, te entregas á los delirios de sueños engañosos que te halagan con falsas ilusiones.

Una flor te interesa, la amenidad de un campo te complace, todo lo ingenioso te admira, todo lo hermoso te agrada, y tú atento y curioso, todo lo reconoces, todo lo examinas; lo único que se te esconde es el grande poder que ha sabido criarlo. Parece que la misma hermosura de los objetos es el velo que te encubre la mano que los hizo; porque detenido en el embeleso con que los gozas, te olvidas de su autor: la luz que debia alumbrarte es la que mas te ciega, fijas los ojos en los beneficios, y nunca los levantas para reconocer al Bienhechor. ¡Deplorable mortal! tú no ves mas que fantasmas, y sola la verdad te parece ilusion!

¡ Desdichado de ti!! ! Pues esclavo de tus errores, y abandonado á tus sentidos, vives sin Dios, sin esperanzas ni consuelos! ¡ O Dios mio! ¡ Dulce Dios! ¡ Dichoso únicamente el que te adora y busca! ¡ Mas dichoso el que te halla, cuando tu blanda mano enjuga su amoroso llanto, y le llena el pecho de ardores fervorosos! ¿ Pero eual será aquel dia sin noche, en que tu luz indeficiente brille á nuestros ojos, é inunde nuestros corazones con el torrente de sus delicias inefables? ¡ Dios de bondad! mis entrañas se estremecen con tan sublimes esperanzas, y mi alma esclama en el ardor de sus deseos: ¿ Quien como tú, Dios mio?.....



HURTADO DE MENDOZA.

roadit à polimer. Celui-ci virglut réaceille

-com Him which and Since of Contract

Don Dieco Hurtado de Mendoza naquit à Grenade vers l'an 1503, et mourut à Valladolid vers 1576. Il fut diplomate habile, profond philosophe, capitaine courageux et surtout écrivain distingué. Charles-Quint lui témoignait tant d'estime, et avait une si haute idée de son mérite, qu'il le nomma tour-à-tour son représentant à Venise, à Rome, au célèbre concile de Trente, et lui confia toujours les affaires et les missions les plus délicates.

C'est à Mendoza que le monde savant est redevable d'un nombre considérable de manuscrits grecs, qui seraient probablement perdus, ou restés enfouis dans la poussière des bibliothèques de la Grèce et de Constantinople, sans les efforts et les sacrifices de tout genre qu'il fit pour les recueillir. Un jour les soldats qu'il commandait firent prisonnier un esclave que le grand-turc Soliman affectionnait beaucoup : Mendoza le racheta d'entre leurs mains moyennant un grand prix, et le rendit à Soliman. Celui-ci voulut répondre dignement à cette générosité; mais don Diégo ne désirait qu'une récompense conforme à son désintéressement et à la noblesse de son âme. D'abord il demanda que les Vénitiens, qui éprouvaient alors une grande disette de grains, pussent librement acheter du blé dans les états turcs; et en second lieu il se fit remettre une quantité de manuscrits, plus précieux pour lui que les plus riches trésors.

Mendoza a écrit, ou du moins peu de savants lui contestent l'honneur d'avoir écrit, un charmant ouvrage intitulé : El Lazarillo de Tormes. C'est une critique piquante et originale des ridicules particuliers à la fierté espagnole et des principaux vices qui affligent la société. Mendoza a écrit aussi quelques ouvrages philosophiques et de très-belles poésies; mais ce qui surtout lui assure une renommée durable, et lui donne une place à côté de Salluste et même de Tacite, c'est son Histoire de la guerre de Grenade.

FRAGMENTS.

T.

Lazarillo de Tormes.

Como Lázaro se asentó con un Escudero (1), y de lo que le acaeció con él.

... Andando así discurriendo de puerta en puerta con harto poco remedio (porque ya la caridad se subió al cielo) topóme Dios (2) con un Escudero que

⁽¹⁾ Escudero, Ecoyen dans le sens de Gentilhomme.

⁽²⁾ Topar con, rencontrer. Topome Dios, c'est-à-dire, quiso Dios que topave, Dieu voulut que je rencontrasse, ou je rencontrai un écuyer.

iba por la calle con razonable vestido, bien pernado, su paso y compás en órden. Miróme, y yo á él, y díjome : muchacho, ¿ buscas amo? yo le dije : si, señor. Pues vente tras mi, me respondió, que Dios te ha hecho merced en topar conmigo: alguna buena oracion rezaste hoy. Yo seguile dando gracias à Dios por lo que le oi, y tambien que me parecia segun su hábito y continente ser el que yo habia menester. Era de mañana, cuando este mi tercero amo topé, y llevóme tras si gran parte de la ciudad. Pasámos por las plazas do se vendia pan y otras provisiones: yo pensaba, y aun deseaba, que alli me queria cargar de lo que se vendia, porque esta era propia, hora cuando se suele proveer de lo necesario : mas muy á tendido paso pasaba por estas cosas. Porventura no lo ve aquí á su contento, decia yo, y querrá que lo compremos en otro cabo.

De esta manera anduvimos, hasta que dió las once: entónces se entró en la Iglesia Mayor, y yo tras él, y muy devotamente le ví oir misa y los otros oficios divinos, hasta que todo fué acabado, y la gente ida; entónces salímos de la Iglesia, y á buen paso tendido comenzámos á ir por una calle abajo. Yo iba el mas alegre del mundo en ver que no nos habíamos ocupado en buscar de comer: bien consideré que debia ser hombre mi nuevo amo que se proveía en junto, y que ya la

comida estaria á punto, y tal como yo la deseaba, y aun la habia menester. En este tiempo dió el reloj la una después del mediodia, y llegamos á una casa ante la cual mi amo se paró, y yo con él, y derribando el cabo de la capa sobre el lado izquierdo, sacó una llave de la manga, y abrió su puerta. Entrámos en casa, la cual tenia la entrada oscura y lóbrega, de tal manera que parecia que ponia temor á los que en ella entraban, aunque dentro de ella estaba un patio pequeño y razonables cámaras. De que fuimos entrados, quita de sobre si su capa, y preguntando si tenia las manos limpias, la sacudímos y doblámos, y muy limpiamente soplando un povo que allí estaba, la puso en él. Hecho esto, sentóse cabo de ella, preguntándome muy por estenso de donde cra, y como habia venido á aquella ciudad : y vo le dí mas larga cuenta que quisiera, porque me parecia mas conveniente hora de mandar poner la mesa y escudillar la olla, que de lo que me pedia. Con todo eso, yo le satisfice de mi persona lo mejor que mentir supe, diciendo mis bienes (1), y callando lo demas, porque me parecia no ser á propósito manifestarlo. Esto hecho, estuvo así un poco, y yo luego ví mala señal, por ser ya casi las dos, y no verle mas aliento de comer que á un muerto. Después

⁽¹⁾ Mis bienes , mes Lonnes qualités.

de esto consideraba aquel tener cerrada la puerta con llave, ni sentir arriba ni abajo pasos de viva persona por la casa. Todo lo que habia visto eranparedes, sin ver en ella silleta, ni banco, ni mesa, ni aun tal arcaz como el de marras (1). Finalmente ella parecia casa encantada.

Estando así, dijome: tú, mozo, ¿ has comido? No, señor, dije yo, que aun no eran dadas las ocho, cuando con vuestra merced encontré. Pues aunque de mañana, dijo él, yo habia almorzado, y cuando así como algo, hágote saber que hasta la noche me estoy así: por eso pásate como pudieres, que despues cenarémos.

Vuestra merced crea, cuando esto le oi, que estuve en poco de caer de mi estado, no tanto de hambre, como por conocer de todo en todo la fortuna serme adversa. Allí se me representáron de nuevo mis fatigas, y torné á llorar mis trabajos. Allí se me vino á la memoria la consideraracion que hacia cuando me pensaba ir del clérigo, diciendo que, aunque aquel era desventurado y mísero, por ventura toparia con otro peor. Finalmente allí lloré mi trabajosa vida pasada, y mi cercana muerte venidera, y con todo, disimulando lo mejor que pude, le dije: Señor, mozo soy que no me fatigo mucho por comer, bendito Dios. De

⁽¹⁾ Ni ann tal areaz como el de marras. .. ni aucune espèce de caisse. Marras, nom d'un pauvre personnage indéterminé.

eso me podré yo alabar entre todos mis iguales por de mejor garganta, y así fuí yo loado de ella hasta hoy dia de los amos que yo he tenido. Virtud es esa, dijo él; y por eso te querré yo mas, porque el hartar es de glotones y el comer regladamente es de los hombres de bien. Bien te he entendido, dije yo entre mí: al diablo doy tanta medicina y bondad como aquestos mis amos que yo hallo, hallan en la hambre.

Púseme á un cabo del portal, y saqué unos pedazos de pan del seno, que me habian quedado de los de por Dios (1). El, que vió esto, díjome: ven acá, mozo, ¿ que comes? Yo lleguéme á él; y mostréle el pan. Tomóme él un pedazo de tres que eran, el mejor y mas grande, y dijome : por mi vida que parece este buen pan. Y como ahora (2), dije vo, señor, ; es bueno! Si, á fé, dijo él : ¿ adonde lo hubiste? ¿ si es amasado de manos limpias ? No sé yo eso , le dije , mas á mi no me pone asco el sabor de ello. Así plega á Dios, dijo el pobre de mi amo : y llevándole á la boca, comenzó á dar en él tan fieros bocados, como vo en el otro. Sabrosisimo pan está, dijo, por Dios. Y como le sentí de que pié cojeaba, dime priesa, porque le vi en disposicion, si acababa ántes que

⁽¹⁾ De los de POR DIOS, de los de LIMOSNA, de ceux d'AUMÔNE, c'est-à-dire, de ceux qu'on m'avait donnés pour l'amour de Dieu.
(2) Y como ahora! comment! Es bueno! vous semble-t-il bon!

vo, se comediria à ayudarme à lo que me quedase v con esto acabamos casi á una. Comenzó á sacudir con las manos unas pocas de migajas y bien menudas, que en los pechos se le habían quedado, y entró en una camareta que alli estaba, y sacó. un jarro desbocado y no muy nuevo; y desque hubo bebido, convidóme con él. Yo por hacer del continente, dije : señor, no bebo vino. Agua es, me respondió, bien puedes beber. Entónces tomé el jarro y bebí no mucho, porque de sed no era mi congoja. Así estuvimos hasta la noche, hablando en cosas que me preguntaba, á las cuales vo le respondi lo mejor que supe. En este tiempo metióme en la cámara donde estaba el jarro de de que bebimos, y díjome : mozo, párate allí, y verás como hacemos esta cama, para que la sepas hacer de aqui adelante. Púseme de un cabo, y el del otro, é hicimos la negra cama, en la cual no habia mucho que hacer; porque ella tenia sobre unos bancos un cañizo, sobre el cual estaba tendida la ropa, que por no estar muy continuada á lavarse, no parecia colchon, aunque servia de él con harta ménos lana que era menester. Aquel tendimos haciendo cuenta de ablandarle, lo cual era imposible, porque de lo duro mal se puedehacer blando. El diablo del enjalma, que poco ò nada tenia dentro de si, puesto sobre el cañizo, todas las cañas se señalaban, y parecian á lo propio

espinazo de esqueleto; y sobre aquel hambriento colchon un alfamar del mismo jaez, del cual el color yo no pude alcanzar.

Hecha la cama y la noche venida, díjome : Lázaro, ya es tarde, y de aqui á la plaza hay gran trecho: tambien en esta ciudad andan muchos ladrones, que siendo de noche capean : pasemos como podamos, y mañana viniendo el dia, Dios hará merced; porque yo por estar solo no estov proveido, ántes he comido estos dias por allá fuera; mas ahora hacerlo hemos de otra manera. Señor, de mí, dije vo, ninguna pena tenga vuestra merced, que bien sé pasar una noche y aun mas, si es menester, sin comer. Vivirás mas sano, me respondió; porque como decíamos hoy, no hay tal cosa en el mundo para vivir mucho que comer poco. Si por esa via es, dije entre mi, nunca yo moriré, que siempre he guardado esa regla por fuerza, y aun espero en mi desdicha tenerla toda mi vida.

Acostóse en la cama, poniendo por cabecera las calzas y el jubon, y mandóme echar á sus piés, lo cual yo hice; mas no pude coger el sueño, que las cañas y mis salidos huesos en toda la noche no dejáron de rifar y encenderse, que con mis trabajos, males y hambre, pienso que en mi cuerpo no habia libra de carne: y tambien como aquel dia no habia comido casi nada, ra-

biaba de hambre, la cual con el sueño no tenia amistad.....

La mañana venida levantámonos, y comienza á limpiar y sacudir sus calzas y jubon, sayo y capa, y yo que le servia de pelillo (1), y visteseme muy á su placer despacio, echéle aguamanos, peinóse, y púsose su espada en el talabarte, y al tiempo que la ponia, díjome: ¡ o si supieses, mozo, que pieza es esta! no hay marco de oro en el mundo por que yo la diese: mas así ninguna de cuantas Antonio hizo, no acertó á ponerle los aceros tan prestos como esta los tiene: y sacóla de la vaina, y tentóla con los dedos, diciendo: vesla aquí, yo me obligo con ella á cercenar un copo de lana. Y yo, dije entre mí, y yo con mis dientes, aunque no son de acero, un pan de cuatro libras.

Tornóla á meter, y ciñósela, y un sartal de cuentas gruesas del talabarte, y con un paso so-segado y el cuerpo derecho, haciendo con él y con la cabeza gentiles meneos, echando el cabo de la capa sobre el hombro y á veces so el brazo, y poniendo la mano derecha en el costado, salió por la puerta, diciendo : Lázaro, -mira por la casa en tanto que voy á oir misa, y haz la cama, y ve por la vasija de agua al rio que aquí bajo está, y cierra la puerta con llave, no

⁽¹⁾ Servir de pelillo, faire la besegne moins importante.

nos hurten algo, y ponla aquí al quicio, porque si vo viniere en tanto, pueda entrar. Y súbese por la calle arriba con tan gentil semblante y continente, que quien no le conociera, pensara ser muy cercano pariente al Conde de Arcos, ó à lo ménos camarero, que le daba de vestir. Bendito seais vos, Señor, quedé vo diciendo, que dais la enfermedad y poneis el remedio. ¿ Quien encontrará á aquel_mi señor, que no piense segun el contento de si lleva, haber anoche bien cenado y dormido en buena cama; y aunque ahora es de mañana, no le cuenten por bien almorzado? Grandes secretos son, Señor, los que vos haceis, y las gentes ignoran. ¿ A quien no engañara aquellá buena disposicion y razonable capa y sayo? ¿ y quien pensará que aquel gentilhomble se pasó ayer todo el dia con aquel mendrugo de pan, que su criado Lázaro trajo un dia y noche en el arca de su seno, do no se le podia pegar mucha limpieza ? ¿ y hoy lavándose las manos y cara, á falta de paño de manos, se hacia servir de la halda del savo? nadie por cierto lo sospechara. ! O Señor, y cuantos de aquestos debeis vos tener por el mundo derramados, que padecen por la negra (1) que llaman honra lo que por vos no sufririan !

⁽¹⁾ Negra, sous entendu cosa, pour la Triste chose qu'on appelle hondeur.

Así estaba yo á la puerta, mirando y considerando estas cosas, hasta que el señor mi amo traspuso la larga y angosta calle. Tornéme á entrar en casa, y en un credo la anduve toda alto y bajo sin hacer represa ni hallar en que....

II.

Retrato de nuestro Escudero, menos rico que jactancioso.

De esta manera estuve con mi tercero y pobre amo que fué este Escudero, algunos dias, y en todos deseando saber la intencion de su venida y estada en esta tierra, porque desde el primer dia que con él asenté, le conoci ser estraniero por el poco conocimiento y trato que con los naturales de ella tenia. Al cabo se cumplió mi deseo, y supe lo que deseaba; porque un dia que habíamos comido razonablemente, y estaba algo contento, contóme su hacienda, y díjome ser de Castilla la Vieja, y que habia dejado su tierra no mas de por no quitar el bonete á un caballero, su vecino. Señor, dije vo, si él era lo que decis, y tenia mas que vos, no errábais en quitárselo primero, pues decis que él tambien os lo quitaba. Si es, y si tiene, y tambien me lo quitaba él á mí; mas de cuantas veces yo se le quitaba primero, no fuera malo. comedirse él alguna y ganarme por la manq.

Paréceme, Señor, le dije yo, que en eso no mirára, mayormente con mis mayores que yo, y que tienen mas. Eres muchacho, me respondió, v no sientes las cosas de la honra, en que el dia de hoy está todo el caudal de los hombres de bien. Pues hágote saber, que vo soy, como ves, un escudero, mas vótote á Dios, si al Conde topo en la calle, y no me quita muy bien quitado del todo el bonete, que otra vez que venga, me sepa vo entrar en una casa, finjiendo vo en ella algun negocio, ó atravesar otra calle, si la hay ántes que llegue á mí, por no quitársele: que un Hidalgo no debe á otro que á Dios y al Rey nada, ni es justo, siendo hombre de bien, se descuide un punto de tener en mucho su persona. Acuérdome que un dia deshonré en mi tierra à un Oficial, y quise poner en él las manos, porque cada vez que le topaba, me decia: mantenga Dios á vuestra merced. Vos don Villano Ruin , le dije yo , ¿ porque no sois bien criado? ¿ manténgaos Dios, me habeis de decir, como si fuese quienquiera? De alliadelante, de aqui acullá, me quitaba el bonete, y hablaba como debia. ¿ Y no es buena manera de saludar un hombre á otro, dije yo, decirle que le mantenga Dios? Mira, mucho de en hora mala, dijo él, á los hombres de poca arte dicen eso, mas á los mas altos como vo, no les han de hablar ménos de : « Beso las manos de vuestra

merced: ó por lo ménos, besoos, Señor, las manos, » si el que me habla es Caballero. Y así de aquel de mi tierra que me atestaba de mantenimiento, nunca mas le quise sufrir, ni sufriria à hombre del mundo del Rey abajo, que manténgaos Dios me diga. Pecador de mi, dije yo, por eso tiene tan poco cuidado de mantenerte, pues no sufres que nadie se lo ruegue. Mayormente, dijo, que no soy tan pobre que no tenga en mi tierra un solar de casas, que á estar ellas en pié y bien labradas, diez y seis leguas de donde naci, en aquella costanilla de Valladolid, valdrian mas de doscientos mil maravedis, segun se podrian hacer grandes y buenas. Y tengo un palomar que á no estar derribado, como está, daria cada año mas de doscientos palominos; y otras cosas que me callo, que dejé por lo que tocaba á mi honra : y vine á esta ciudad, pensando que hallaria un buen asiento, mas no me ha sucedido como pensé....

habels de liecte, como .III nese confeguração

Guerra de Granada.

Del libro tercero.

Entretenia el gran Turco los moros del reino de Granada con esperanzas, por medio del rey de Argel, para ocupar, como dijimos, las fuerzas

del rey don Felipe, en tanto que las suyas estabanpuestas contra venecianos; como quien (dando á entender que las despreciaba) ninguna ocasion de su provecho, aunque pequeña, dejaba pasar. Entre tanto el comendador mayor don Luís de Requesenes sacó del reino y embarcó la infanteria española en la galeras de Italia, dejando órden á don Alvaro de Bazáan, que con las catorce de Nápoles, que eran á su cargo, y tres banderas de infanteria española, corriese las islas, y aseguraseaquellos mares contra los cosarios turcos. Vino á Civitavieja; de alli á puerto Santo Stéfano, donde juntando consigo nueve galeras y una galeota del duque de Florencia, estorbado de los tiempos, entró en Marsella. Dende á poco pareciendo bonanza, continuó su viaje; mas entrando la noche, comenzó el narbonés à refrescar, viento que levanta grandes tormentas en aquel golfo y travesía para la costa de Berberia, aunque lejos: tres dias corrió la armada tan deshecha fortuna, que se perdieron unas galeras de otras; rompieron remos, velas, árboles, timones, y en fin la capitana sola pudo tomar à Menorca, y dende alli à Palamós, donde los Turcos forzados, confiándose en la flaqueza de los nuestros por el no dormir y continuo trabajo, tentaron levantarse con la galera; pero sentidos, hizo el comendador mayor justicia de treinta. Nueve galeras de las otras siguieron la

derrota de la capitana; cuatro se perdieron con la gente y chusma; la una que era de Estéfano de Mari, gentil hombre genovés, en presencia de todas en el golfo embistió por el costado á otra, y fué la embestida salva, y á fondo la que embistió: acaecimiento visto pocas veces en la mar; las demas dieron al través en Córcega y Cerdeña, ó aportaron en otras partes con pérdida de la ropa, vitualla, municiones y aparejos; aunque sin daño de la gente. Luego que pasó la tormenta, llegó don Alvaro de Bazan á Cerdeña con las galeras de Nápoles; puso en órden cinco de las que habian quedado para navegar; en ellas y en las suyas embarcó los soldados que pudo, llegó á Palamós, v juntándose con el comendador mayor, navegaron la costa del reino de Granada, á tiempo que poco habia fuera el suceso de Bentomiz y otras ocasiones, mas en favor de los moros que nuestro. Llevó consigo de Cartagena las galeras de España, que traía don Sancho de Leiva; y tornando don Alvaro á guardar la costa de Italia, él partió con veinte y cinco galeras para Málaga...

IV

Del libro cuarto.

......Hallóse el duque tan adelante, que vistas las celadas descubiertas, y los moros puestos en órden

de cargar á la gente que subia, y que era imposible retirallos todos, quiso aprovecharse de la desórden; y con la gente que traía consigo y la que babia recogido, todo á un tiempo acometió á los enemigos, y pegóse con el fuerte de manera, que fué de los primeros al entrar. Mas los moros, que no osaron esperar el impetu de los nuestros, se descolgaron por lugares de la montaña, que era luenga y continuada; y de allí se repartieron, unos à Rioverde, otros à la de sierra Blanquilla; dejando de sus mugeres é hijos como cuatrocientas personas, embarazo de guerra, y gente inútil que les comian los bastimentos, quedando mas ahorrados para hacer la guerra por aquellas montañas: todavía envió á seguir el alcance con poco fruto, por ser la noche y tierra tan cerrada; él pasó en el fuerte de los enemigos sin ropa ni vitualla, y visto que todos se habian esparcido, y que la montaña quedaba desamparada, dejó el fuerte; y dando licencia á la gente de Málaga con órden de correr la tierra á una y otra parte, pasó con la resta de su campo á Istan, y envió cuatro compañías sin banderas : el efecto que hicieron las tres, fué quemar dos barcas grandes que tenian fabricadas para pasar á Tituan: la cuarta con su capitan Morillo, à quien el duque mandó que corriese Rioverde, no guardando la órden, dió en los enemigos no lejos de Monda, en un cerro

que los de la tierra llaman Alborno, á vista de Istan; y seguido, y rota la gente, se retiró: era el lugar tan cerca del campo, que se oyeron los golpes de arcabuces, y con sospecha de lo que podia ser, se ordenó al capitan Pedro de Mendoza socorriese y recogiese la gente. Mas llegando á vista de los enemigos, contentóse con solo recoger algunos que huian, y estuvo sin pasar adelante, ó fuese temiendo alguna emboscada (aunque el lugar era gran trecho descubierto), ó arrepentido de la demasiada diligencia del dia antes en la sierra de Istan: murió la mayor parte de la compañía y su capitan peleando.....



control district, de six caldigrada Islam, y comiti biratrol

se capitan Marillo, a quien di acque mende que

-non-tallacina you sport of what way suborloss

LOUIS DE GRENADE.

Le vénérable Fray Louis de Grenade, aussi modeste religieux qu'éminent écrivain, naquit en 1504 dans la ville de Grenade dont il prit le nom à son entrée dans l'ordre de Saint-Dominique. Sa vie fut une pratique continuelle de toutes les vertus chrétiennes. Plein de charité, zélé pour le salut des âmes, n'ayant d'autre ambition que celle d'étendre sur les hommes le doux empire de la religion, il se tint constamment éloigné des honneurs du monde, et il n'accepta jamais d'autres dignités que celles qui, sans flatter l'amour-propre, lui per-

mettaient de rendre les plus grands services à l'humanité. Deux fois, Catherine, reine de Portugal, voulut l'élever aux fonctions insignes de l'épiscopat; deux fois l'humilité du saint prêtre se déroba à ce haut témoignage d'estime.

Il a écrit en latin et en espagnol. Dans tous ses ouvrages, il montre beaucoup de goût et une grande érudition; mais les plus remarquables, ceux qui ont contribué le plus à sa renommée, sont le Guide des pécheurs, les Méditations, et son Introduction à la Foi (1). Si nous pouvons juger, d'après ces trois ouvrages, du mérite et de l'éloquence de ses sermons, qui malheureusement ne nous sont pas restés (2), nous devons les supposer dignes de figurer à côté de ceux de Bossuet. Nulle part ne se

⁽¹⁾ Guia de pecadores, Meditaciones, Introduccion al símbolo de la Fé.

⁽²⁾ Nous ne parlons ici que des sermons qu'il a prononcés dans la chaire; car nous avons de luⁱ des sermons latins, et de très-petits discours en espagnol intitulés Sermons.

trouvent une expression plus énergique, des traits plus touchants, des pensées plus sublimes sur la création, sur la vie, sur la mort, sur les vanités humaines, sur les souffrances du Christ. Dans quelques passages, le style est un peu inégal, tantôt vif et serré, tantôt lent et diffus; mais il est toujours clair, simple, plein de majesté. Excité par la véhémence de son zèle apostolique, son génie invente des locutions particulières dont la force et l'harmonie attirent les esprits vers les importantes vérités qu'il proclame.

FRAGMENT.

Guia de Pecadores.

Décimo privilegio de la virtud, que es el ayuda y favor de Dios, que los buenos reciben en sus tribulaciones: y por el contrario, la impaciencia y tormento con que los malos padecen las suyas.

Otro maravilloso privilegio tiene tambien la virtud: que es alcanzarse por ella fuerzas para pasar

alegremente por las tribulaciones y miserias, que en esta vida no pueden faltar. Porque sabemos ya que no hay mar en el mundo tan tempestuoso y tan instable como esta vida es; pues no hay en ella felicidad tan segura, que no esté sujeta á infinitas maneras de accidentes y desastres nunca pensados, que á cada hora nos saltean. Pues es cosa mucho para notar, ver cuan diferentemente pasan por estas mudanzas los buenos y los malos, Porque los buenos, considerando que tienen á Dios por padre, y que él es el que les envia aquel cáliz, como una purga ordenada por mano de un médico sapientísimo para su remedio, y que la tribulacion es como una lima de hierro, que cuanto es mas áspera, tanto mas alimpia el ánima del orin de los vicios; y que ella es la que hace al hombre mas humilde en sus pensamientos, mas devoto en su oración, y mas puro y limpio en la conciencia; con estas y otras consideraciones abajan la cabeza, y humillanse blandamente en el tiempo de la tribulacion, y águan el cáliz de la pasion: ó, por hablar mas propiamente, águaselo el mismo Dios; el cual, como dice el Profeta, les da á beber lágrimas por medida. Porque no hay médico que con tanto cuidado mida las onzas del acibar que da á un doliente, conforme á la disposicion que tiene, cuanto aquel físico celestial mide el acibar de la tribulacion que da à los justos, conforme à las fuerzas que tienen para pasarla. Y si alguna vez acrecienta el trabajo, acrecienta el favor y ayuda para llevarlo: para que así quede el hombre con la tribulación tanto mas enrequecido, cuanto mas atribulado: y de ahí adelante no huya de ella como de cosa dañosa, sino antes la desee como mercaduría de mucha ganancia. Pues con todas estas cosas llevan los buenos muchas veces los trabajos, no solo con paciencia, sino tambien con alegría; porque no miran al trabajo, sino al premio: no á la pena, sino á la corona: no á la amargura de la medicina, sino á la salud que por ella se alcanza: no al delor del azote, sino el amor del que lo envia: el cual tiene ya dicho que á los que ama castiga.

Júntase con estas consideraciones el favor de la divina gracia, como ya dijimos, la cual no falta al justo en el tiempo de la tribulacion. Porque como Dios sea tan verdadero y fiel amigo de los suyos, en ninguna parte está mas presente que en sus tribulaciones, aunque menos lo parezca. Si no, discurre por toda la Escritura Sagrada, y verás como apenas hay cosa mas veces repetida y prometida que esta. ¿ No se dice de él, que es ayudador en las necesidades y en la tribulacion? ¿ No se convida él á que lo llamen para este tiempo, diciendo: Llámame en el tiempo de la tribulacion, y librarte he, y honrarme has? ¿ No probó esto

por esperiencia el mismo Profeta, cuando dijo: Cuando llamé, oyó mi oracion el Señor Dios de justicia, y ensanchó mi corazon en el dia de la tribulacion?; No es este Señor en quien confiaba el mismo Profeta, cuando decia: Esperaba yo á aquel que me libró de la pusilanimidad del espiritu, y de la tempestad? La cual tempestad no es cierto la de la mar, sino la que pasa en el corazon del pusilánime y del flaco, cuando es atribulado : que es tanto mayor, cuanto es mas pequeño su corazon. La cual sentencia confirma él con palabras muchas veces repetidas y multiplicadas para mayor confirmacion de esta verdad y mayor esfuerzo de nuestra pusilanimidad, diciendo: La salud de los justos viene del Señor, y él es su defensor en el tiempo de la tribulacion: y ayudarlos ha el Señor, y librarlos ha y defenderlos ha de los pecadores, y salvarlos ha; porque en él pusieron su esperanza.



JUAN DE AVILA.

Le vénérable Jean d'Avila naquit en 1504, à Almodovar, diocèse de Tolède, et mourut en 1569. Ses parents l'envoyèrentà Salamanque étudier la jurisprudence; mais, reconnaissant en lui une sincère vocation pour l'état ecclésiastique, ils lui permirent d'aller à l'université d'Alcala, où il fit ses études de théologie, et prit les ordres sacrés. Il avait reçu du ciel toutes les qualités, toutes les vertus nécessaires pour remplir dignement et avec succès le ministère sacré de la prédication. C'est principalement à Séville, à Cordoue, à Grenade, que sa puissante parole apostolique produi-

sit de merveilleux effets. Aussi fut-il surnommé l'apôtre et l'oracle de l'Andalousie.

Il nous a légué un grand nombre d'écrits ascétiques, dont l'édition complète, publiée à Madrid, en 1757, forme neuf volumes in-4°. On y remarque surtout un traité sur le verset Audi, filia, et vide, du psaume 44, et son Epistolario (1). Le style du vénérable d'Avila est naturel, plein, vigoureux, mais quelquefois sa phrase est un peu dure. Cherchant bien plus à toucher les cœurs par les pieux sentiments dont il est animé, qu'à éblouir les esprits par les ornements de l'art oratoire, il se préoccupe uniquement de son sujet, et s'attache fort peu aux soins de l'élocution. Mais cette négligence dans la forme est grandement compensée par la force du raisonnement, le pathétique de l'expression, et par son étonnante fécondité. Il trouve des locutions et des tournures d'une énergie et d'une magnificence jusqu'alors inconnues. Il puise

⁽¹⁾ Collection de lettres écrites à diverses personnes, les exhorsant à la vie spirituelle.

dans la plénitude de sa charité une éloquence aussi naturelle qu'irrésistible.

FRAGMENTS.

-iter T. onlines sites 100 Laurenited > asceniolist.

Carta doctrinal.

Mirad bien, hermano, no salgais de un lazo y entreis en otro: quiero decir, que para llegar à Dios, si renunciaste todo sabor y contentamiento, y diste de mano á lo que deleita, porque esto buscábades, y tras esto andábades en aquel tiempo de vuestra perdicion, y esto os ocasionó á os apartar de Dios; agora que le servis, no torneis á buscaros en Dios, deséandoos contentar con él y andar á vuestro sabor, y servirle como vos quereis, y no como él quiere, porque todo es engaño. Y advertid mucho que hay un amor de Dios afectuoso, el cual tiene muchas veces el que menos ama, y es menos perfecto: porque muchas veces amamos la hermosura de Dios, su bondad, su grandeza, con otras perfecciones que de él sentimos, por el gusto y sabor que nos dan : mas no amames lo que se ha de amar en Dios, que es su misma voluntad y querer; antes huimos de ella. Y verlo hemos, en que si Dios nos quita su favor y nos atribula, lo llevamos con rostro torcido, y

desconfiamos entristecidos. Donde se nos muestra bien claro, que no es amor de Dios sino nuestro: de suerte que amamos á Dios como á hombre bien vestido, que nos parece bien la ropa que trae de seda, mas no amamos su voluntad, si él quiere trabajarnos y lastimarnos por este camino. Tratamos con Dios, y no queremos de él sino lo que sentimos de dulzura, y lo que gustamos de su sabor, que es lo que vemos en él con la vista espiritual; mas no amamos en él su querer, su voluntad, como esto sea verdadero amor.

No penseis que tanto ama uno á Dios, cuanto siente de él, y cuanto en aquel estado de su devocion piensa el que ama, sino, cuanto fuere dado en virtudes y caridad, y en la guarda de los mandamientos de Dios : este es el fiel amador de Dios y fiel amigo. El afecto dulce puede ser sensual y engañoso; y muchas veces procede de la humanidad del hombre, y no de la gracia de Dios; y del corazon carnal, y no del espiritual; y de la carne, y no de la razon : de suerte que el espíritu algunas veces se inflama y siente devocion en lo que á él le sabe bien y da dulzura, y no en lo que mas le aprovecha y cumple. Verlo heis devoto porque le sucedió á su gusto tal cosa, y dice : bendito sea Dios que me dió este aparejo, esta buena ocasion para servirle á mi contentamiento, y me puso en esta quietud, donde nadie me va à la mano;

rezo cuando quiero, duermo cuando tengo gana, déjanme hacer lo que quiero, tengo paz en otras cosas, que cada uno sabe que las abrévio, porque habíamos topado cantera muy larga. Y is Dios le quita el gusto ó aparejo, y le envia tentaciones, necesidades, cuidados, cruces, y le aflige con infamias, testimonios y riesgos, tómalos con impaciencia y tristeza.

Veis claro, hermano, como toma el hombre mayor devocion y afecto del menor bien, que es de lo que bien le sabe, y no del mayor, que es de lo que mas le aprovecha y cumple, como es todo lo penal : de suerte que ama la presencia de Dios y su hermosura, porque le da sabor, y no su voluntad, porque le da cruz y trabajo. En esta devocion y afecto erraban todos los discipulos de Cristo, porque buscaban en él lo que les daba deleite, y no lo que les cumplia; como esto sea lo que mas se ha de buscar. Y así les dijo él mismo que no le amaban, cuando se queria subir al cielo y quitárseles de delante, lo cual ellos mucho sentian. Si me amásedes, dice, aunque me ausente de vosotros, y os quito el contento que os da mi humanidad, gozaros íades (1), mas como no me amais, no os gozais.

¿ Cómo, Señor, en tiempo que estan vuestros

⁽¹⁾ Gozaros indes , pour os gozariais , vous vous rejouiriez.

apóstoles hechos un mar de lágrimas, que antes querrian morir que dejar de veros, les decis : que no os aman, y que no es amor el que os tienen? ¡ O cuantos piensan que lloran por Dios , y lloran por si! ; O cuantos piensan que le aman, y se aman á sí! Quién mirára aquellos rostros de los apóstoles, y aquellos ojos hechos fuentes de aguas que regaban la tierra-, desmudados, y trabados los corazones heridos de la ausencia de Jesucristo, ¿ quien no juzgára que amaban entrañablemente à Dios, y aun ellos lo juzgaron, porque así lo sentian en sus corazones ? Y díceles la suma verdad : que no piensen que aficion ni lágrimas ni dulzura ni sentimiento es amor suyo, sino conformidad con su querer y el vivir con su voluntad : y que huelguen mas de lo que él quiere , aunque sea quitarles à sí mismo, por presencia, que no de lo que á ellos deleita. Y si de aquello habian de holgar, pareciendo cosa tan justa el tener pesar, pues eran privados de la presencia del Hijo de Dios ¿ de qué se ha de quejar el verdadero amador de Jesucristo, que en la vida le quite que sea honrado, ni interés espiritual ni temporal, como le quede el cumplimiento de lo que quiere de su Criador?

¡O válgame Dios! qué de cosas pasamos por tan buenas y verdaderas, siendo tan malas y falsas!.¡O cuántas intitulamos por espirituales, que

son pura carne! Sino, echad de ver á san Pedro, cuando Cristo trató que habia de morir y padecer afrentas, v él dijo : Señor, tened piedad de vos. que no es razon que murais : ¿quien no dijera que procedia esta compasion de grande amor? y no era sino carne. Y fué respondido y reprendido con la respuesta que dió el mismo Dios al demonio, llamándolo Satanás, que quiere decir acusador y adversario, y contradictor de las obras de Dios. Y si hubiéramos de juzgar aquel consejo, segun lo decia la carne, diéramos voto que era muy justo y muy provechoso, pues era quitar cruz y muerte á quien no lo merecia: mas Cristo dice que es Satanás, y que no sabe de las cosas de Dios sino de la carne; y que no es amor de Dios, sino desamor, pues no queria que aceptára la cruz, ni que bebiere el cáliz que su Eterno Padre le enviaba para remedio del mundo. Tambien parecia grande amor quererse estar san Pedro á la gloria de la transfiguración de Jesucristo, y era propio amor é interés, pues lo queria ver vestido de gloria, y no penando en la cruz.

II.

Esposicion del verso Audi, filia, et vide, etc. del Salmo XLIV.

La carne habla regalos y deleites, unas veces

claramente, y otras debajo de título de necesidad. Y la guerra de esta enemiga, allende de ser muy enojosa, es mas peligrosa, porque combate con deleites, que son armas mas fuertes que otras : lo cual parece en que muchos han sido del deleite vencidos, que no lo fueron por dineros, ni honras, ni recios tormentos. Y no es maravilla, pues es su guerra tan escondida y tan á traicion, que es menester mucho aviso para se guardar de ella. ¿ Quien creerá que debajo de blandos deleites viene escondida la muerte, y muerte eterna; siendo la muerte lo mas amargo que hay, y los deleites el mismo sabor? Copa de oro y ponzoña de dentro es el falso deleite, con el cual son embriagados los hombres que no miran sino la apariencia de fuera: traicion es de Joab, que abrazando á Amasas lo mató : v de Judas , que con falza paz entregó á su bendito maestro...



SANTA TERESA DE JESUS.

Doña Teresa de Cepeda naquit à Avila en 1515, et mourut en 1582. Issue d'une riche et noble famille, douée de rares qualités, elle aurait pu jouir des plus séduisantes vanités du monde, mais elle préféra l'humble retraite et les austérités du cloître. A l'âge de 20 ans elle entra dans l'ordre des religieuses carmélites, sous le nom de Thérèse de Jésus. La vie de cette sainte extraordinaire est bien connue; ses œuvres ont été depuis longtemps traduites en français, et occupent une place distinguée dans les meilleures bibliothèques. Il est bon seulement de rappeler que Thérèse travailla

avec un zèle infatigable à réformer la règle de son ordre, et que, par cette réforme, elle devint fondatrice d'une nouvelle congrégation, connue sous le nom de Carmes déchaussés. Et c'est parmi les travaux et les efforts qu'exigeait cette entreprise héroïque, qu'elle eut occasion de déployer les merveilleux trésors de pensées et de sentiments dont la faveur divine avait enrichi son âme, et qui, répandus dans ses œuvres, leur donnent tant d'attrait et un prix inestimable.

Le nombre des écrits que sainte Thérèse nous a laissés est considérable. Les plus importants sont le Récit de sa vie, le Chemin de la perfection, le Château intérieur ou les Demeures, et ses Lettres qui forment à elles seules deux forts volumes in-40 espagnol. Son style, considéré sous le rapport exclusivement littéraire, n'est pas à l'abri de toute critique : on trouve qu'il est en général un peu trop abondant, et qu'il laisse parfois à désirer quant à la correction. Mais l'esprit du lecteur, subjugué,

entraîné par la puissance de conviction et d'enthousiasme que la sainte a le don de communiquer à son ardente parole, ne s'arrête point aux formes superficielles de l'élocution. Thérèse écrivait avec une si rare aisance, que ses manuscrits, conservés à l'Escurial, ne présentent aucune trace de rature. L'inépuisable fécondité de son génie et la perfection spirituelle de ses écrits ont tellement frappé les écrivains espagnols, qu'ils n'hésitent pas à reconnaître dans sainte Thérèse de Jésus une inspiration divine.

FRAGMENTS.

Moradas primeras.

CAPÍTULO I.

En que trata de la hermosura y dignidad de nuestras almas. Pone una comparacion para entenderse, y dice la ganancia que es entenderla y saber las mercedes que recibimos de Dios, y como la puerta deste castillo es oracion.

Estando yo suplicando á nuestro Señor hablase por mí, porque yo no atinaba cosa que decir, ni como comenzar á cumplir esta obediencia, se me ofreció lo que ahora diré, para comenzar con algun fundamento, que es considerar nuestra alma como un castillo todo de un diamante, ó muy claro cristal, adonde hay muchos aposentos, así como en el cielo hay muchas moradas. Que si bien lo consideramos, hermanas, no es otra cosa el alma del justo, sino un paraiso adonde el Señor dél tiene sus deleites. Pues ¿ que tal os parece que será el aposento adonde un rey tan poderoso, tan sabio, tan limpio, tan lleno de todos los bienes se deleita? No hallo yo cosa con que comparar la gran hermosura de un alma y su gran capacidad. Y verdaderamente apenas deben llegar nuestros entendimientos, por agudos que fuesen, á comprenderlo : así como no pueden llegar á considerar à Dios, pues él mismo dice, que nos crió á su imágen y semejanza. Pues si esto es así, como lo es, no hay para que nos cansar en querer comprender la hermosura deste castillo : porque (puesto que hay la diferencia dél á Dios, que del Criador à la criatura, pues es criatura), basta decir su Magestad, que es hecha á su imágen, para que podamos entender la gran dignidad y hermosura del ánima. No es pequeña lástima y confusion, que por nuestra culpa no entendamos á nosotras mesmas. ¿ No seria gran ignorancia, hijas mias, que preguntasen á uno quien es, y no se conociese, ni supiese quien fué su padre, ni su

madre, ni de que tierra? Pues si esto seria gran necedad', sin comparacion es mayor la que hay en nosotras, cuando no procuramos saber que cosa somos, sino que nos detenemos en estos cuerpos, y así á bulto, porque lo hemos oído, y porque nos lo dice la fé, sabemos que tenemos almas. Mas, que bienes pueden haber en esta alma, ó el gran valor della, pocas veces lo consideramos: y así se tiene en tan poco procurar con todo cuidado conservar su hermosura. Todo se nos va en la groseria del engaste, ó cerca deste castillo, que son estos cuerpos. Pues consideremos, que este castillo tiene, como he dicho, muchas moradas, unas en lo alto, otras en lo bajo, otras en los lados. Y en el centro y mitad de todas estas tiene la mas principal que es adonde pasan las cosas de mucho secreto entre Dios y el alma. Es menester que vayan advertidas á esta comparacion, quizá será Dios servido pueda por ella daros algo á entender de las mercedes, que es Dios servido hacer á las almas, y las diferencias que hay en ellas, hasta donde vo hubiere entendido que es posible, que todas será imposible entenderlas nadie, segun son muchas, cuanto mas quien es tan ruín como yo. Porque os será gran consuelo, cuando el Señor os las hiciere, saber que es posible : y á quien no, para alabar su gran bondad. Que ansi como no nos hace daño, considerar las

cosas que hay en el cielo, y lo que gozan los bienaventurados, antes nos alegramos, y procuramos alcanzar lo que ellos gozan: tampoco no nos le hará el ver que es posible en este destierro comunicarse un tan gran Dios con unos gusanos tan llenos de mal olor, y amarlos una bondad tan buena, y una misericordia tan sin tasa. Tengo por cierto, que à quien hiciere dano entender que es posible hacer Dios esta merced en este destierro, que estará muy falta de humildad, y del amor del prójimo; porque si esto no es, ¿ como nos podemos dejar de holgar de que haga Dios estas mercedes á un hermano nuestro, pues no impide para hacérnoslas á nosotras? y de que su Magestad dé á entender sus grandezas, sea en quien fuere? Que algunas veces será solo por mostrarlas, como dijo del ciego que dió vista, cuando le preguntaron los Apóstoles, si era por sus pecados, ó de sus padres. Y ansi acaece no las hacer por ser mas santos á quien las hace, que á los que no; sino porque se conozca su grandeza (como vemos en san Pablo y la Magdalena) y para que nosotros le alabemos en sus criaturas.

Primeras moradas.

CAPÍTULO II.

... Pues tornemos ahora á nuestro castillo de

muchas moradas. No habeis de entender estas moradas una en pos de otra, como cosa enhilada; sino poner los ojos en el centro, que es la pieza ó palacio adonde está el rey, y considerar como un palmito, que para llegar à lo que es de comer tiene muchas coberturas, que todo lo sabroso cercan. Ansí acá enrededor desta pieza están muchas, y encima asimismo. Porque las cosas del alma siempre se han de considerar con plenitud y anchura y grandeza, pues no le levantan nada, que capaz es de mucho mas que podremos considerar, y á todas partes della se comunica este Sol, que está en este palacio. Esto importa mucho á cualquier alma que tenga oracion, poca ó mucha, que no la arrinconen, ni aprieten. Déjenla andar por estas moradas arriba y abajo y á los lados, pues Dios la dió tan gran dignidad. No se estruje en estar mucho tiempo en una pieza sola, aunque sea en el propio conocimiento, con cuan necessario es este (miren que me entiendan) aun á las que las tiene el Señor, en la mesma morada que él está: que jamás, por encumbradas que estén, les cumple otra cosa, ni podrán, aunque quieran: que la humildad siempre labra como la abeja en la colmena la miel : que sin esto todo va perdido. Mas considerémos que la abeja no deja de salir á volar para traer flores: ansí el alma en el propio conocimiento, créame, y vuele algunas veces à

considerar la grandeza y magestad de su Díos. Aquí verá su bajeza mejor que en si mesma y mas libre de las sabandijas que entran en las primeras piezas, que es el propio conocimiento. Que como digo es harta misericordia de Díos que se ejercite en esto. Tanto es lo de mas como lo demenos, suelen decir. Y créanme, que con la virtud de Díos obrarémos muy mayor virtud, que muy atadas á nuestra tierra.

No sé si queda dado bien á entender, porque es cosa tan importante esto de conocernos, que no querria en ello hubiese jamás relajacion por subidas que esteis en los cielos; pues mientras estamos en esta tierra, no hay cosa que mas nos importe que la humildad. Y así torno á decir, que es muy bueno y rebueno (1) tratar de entrar primero en el aposento adonde se trata desto, que volar á los demás, porque este es el camino; y si podemos ir por lo seguro y llano, ¿ para que hemos de querer alas para volar? Mas busquemos como aprovechar mas en esto; y á mi parecer, jamás nos acabamos de conocer, si no procuramos conocer á Dios. Mirando su grandeza, acudamos á nuestra bajeza, y mirando su limpieza, verémos nuestra suciedad : considerando su humildad , verémos cuan lejos estamos de ser humildes...

⁽¹⁾ Bueno y rebueno, bon et très-bon.

JUAN DE MARIANA.

Le docteur Jean de Mariana, religieux de la compagnie de Jésus, naquit à Talavéra en 1536, et mourut à Tolède en 1623. Il se fit remarquer à l'université d'Alcala par une mémoire prodigieuse qui, aidée d'une application assidue, lui valut de brillants succès. Il fut successivement professeur de théologie dans des maisons de son ordre, à Rome et à Paris. La célèbre université de cette dernière capitale s'empressa de l'accueillir dans son sein, et lui conféra le grade de docteur en théologie.

Il a écrit différents ouvrages tant en latin qu'en espagnol. Son traité De rege et regis institutione lui attira beaucoup de désagréments, et fut même, comme livre séditieux, condamné aux flammes par arrêt du parlement de Paris. Mais son Histoire générale d'Espagne, qu'il avait d'abord publiée en latin, et qu'ensuite il rédigea en langue espagnole, est un livre vraiment classique, d'une étendue importante (1), et constamment remarquable par la pureté et l'élégance du style, l'exactitude du récit et la justesse des réflexions. C'est la meilleure histoire d'Espagne et la plus estimée même de nos jours : c'est aussi le principal titre de gloire de Mariana.

FRAGMENTS.

I

Historia general de Espana.

LIBRO 10

Cap. XII de diversas gentes que vinieron à España.

Dificultosa cosa seria querer puntualmente ajus-

⁽r) L'édition que nous avons sous les yeux, faite à Madrid en 1878, forme 2 forts volumes in-folio espagnol.

tar los tiempos en que florecieron los reyes de España, que de suso quedan nombrados, los años que reinaron y vivieron, y en particular, señalar el año de la Creacion del mundo, en que sucedió cada cual de las cosas va dichas: no faltaria diligencia y cuidado para rastrear y averiguar la verdad, si se descubriese algun camino seguro para hacello. Contentarnos hemos con conjeturas, por las cuales, sin mas particularizarlas, sospecho que los Geriones poseyeron á España; y en ella reinaron la cuarta ó quinta edad después del diluvio. Siculo floreció mas de docientos años antes de la guerra de Troya. En cuyo tiempo, ó no muchos años después, una gruesa flota partió de Zacinto, isla puesta en el mar Ionio, al Poniente del Peloponeso y de la Morea: y tomado que hubo tierra en aquella parte de España, donde al presente está asentada la Ciudad de Valencia, los que en aquella armada venian, tres millas de la mar levantaron un Pueblo, que del nombre de su tierra llamaron Zacinto, y adelante mudado el apellido algun tanto, se llamó Sagunto, hoy Monviedro (1). Pretendian que aquel Castillo, principalmente le sirviese de fortaleza para contrastar à los naturales, si se alborotasen contra ellos, y recoger en él la gran suma de oro y de plata, que por

⁽¹⁾ De nos fours on det Monerapao.

bugerías de poco precio, y quinquillerías, rescataban de los Españoles, gente simple é ignorante de las grandes riquezas que en aquel tiempo peseia. Confiados en la seguridad que aquella fuerza les daba, se atrevieron á entrar mas adelante en la tierra, y calarla, y á descubrir las riberas y marinas comarcanas; donde algunos años después se dice que sesenta millas ácia el Poniente, en un sitio muy á propósito se determinaron de levantar un templo á la diosa Diana, el mas famoso que hubo en España : del cual el Promontorio Dianio, que es donde al presente está la villa de Denia, tomó aquel nombre. Este templo, conforme á la costumbre y supersticion de los Griegos, adornaron ellos con Idolos: derramaron en él mucha sangre de sacrificios, que allí hacian ordinariamente. Con esto los naturales, maravillados de tantas y tan nuevas ceremonias, y de la magestad de todo el edificio, comenzaron á tener á esta gente por hombres venidos del Cielo, y por superiores á las demás naciones. Y es averiguado, que ninguna cosa hay mas poderosa para mover al pueblo, que el culto de la religion, quier verdadero, quier fingido, por el natural conocimiento que los hombres tienen de Dios, y la reverencia que tienen á su divinidad. El enmaderamiento de este templo era de enebro, madera no menos olorosa que incorruptible, tanto, que Plinio testifica

que se conservaba hasta su tiempo sin alguna corrupcion ni carcoma. Después de la venida de los de Zacinto, refieren que el otro Dionisio, ó Bacco, hijo de Semeles, como ciento y cincuenta años antes de la guerra de Troya, llegó á lo postrero de España, y en las Albuferas ó Esteros de Guadalquivir, entre las bocas por donde en aquel tiempo se metia y descargaba en el mar, fundó á Nebrija, dicha así de las Nebridas, que en Griego significan pieles de ciervo: de que Dionisio y sus compañeros se vestian comunmente, y mas en particular, cuando querian ofrecer sacrificios....

II

LIBRO VIO.

Cap. XXIII de la muerte del rey Don Rodrigo.

....Encendidos los soldados con las razones de sus capitanes, no esperaban otra cosa que la señal de acometer. Los Godos, al son de sus trompetas y cajas se adelantaron, los Moros al son de los atabales de metal, á su manera, encendian la pelea. Fué grande la griteria de la una parte y de la otra: parecia hundirse montes y valles. Primero con hondas, dardos y todo género de saetas y lanzas, se comenzó la pelea; después vinieron á las espadas. La pelea fué muy brava, ca los unos

peleaban como vencedores, y los otros por vencer. La victoria estuvo dudosa, hasta gran parte del dia, sin declararse: solos los Moros daban alguna muestra de flaqueza, y parece querian ciar, y aun volver las espaldas. Cuando D. Opas; o increible maldad! disimulada hasta entonces la traicion, en lo mas recio de la pelea, segun que de secreto lo tenia concertado, con un buen golpe de los suyos, se pasó á los enemigos. Juntóse con Don Julian, que tenia consigo gran número de los Godos, y de través, por el costado mas flaco, acometió á los nuestros. Ellos atónitos con traicion tan grande, y por estar cansados de pelear, no pudieron sufrir aquel nuevo impetu, y sin dificultad fueron rotos, y puestos en huida.

No obstante, que el Rey (1) con los mas esforzados, peleaba entre los primeros, y acudia á todas partes, socorria á los que via en peligro, en lugar de los heridos, y muertos, ponia otros sanos, detenia á los que huian, á veces con su misma mano, de suerte que no solo hacia las partes de buen Capitan, sino tambien de valeroso soldado. Pero al último, perdida la esperanza de vencer, y por no venir vivo en poder de los enemigos, saltó del carro, y subió en un caballo, llamado Orelia, que llevaba de respeto para lo que

⁽s) Don Rodrigo.

pudiese suceder; con tanto, él se salió de la batalla : los Godos, que todavía continuaban la pelea, quitada su ayuda, se desanimaron; parte quedaron en el campo muertos, los demás se pusieron en huida. Los reales y el bagage en un momento fueron tomados. El número de los muertos no se dice, entiendo vo, que por ser tantos, no se pudieron contar. Que á la verdad, esta sola batalla despoió á España de todo su arreo y valor. ! Dia aciago! ; jornada triste y llorosa! Alli pereció el nombre inclito de los Godos : allí el esfuerzo militar, alli la fama del tiempo pasado, alli la esperanza del venidero se acabaron : y el Imperio que mas de trecientos años habia durado, quedó abatido por esta gente feroz y cruel. El caballo del Rev D. Rodrigo, su sobreveste, corona v calzado sembrado de perlas y pedrería, fueron hallados à la ribera del rio Guadalete : y como quier que no se hallasen algunos otros rastros dél, se entendió, que en la huida murió, ó se ahogó á la pasada del rio. Verdad es que como docientos años adelante, en cierto templo de Portugal, en la ciudad de Viseo, se halló una piedra con un letrero en latin que, vuelto en romance, dice : AQUI REPOSA RO-DRIGO, ULTIMO REY DE LOS GODOS. Por donde se entiende que, salido de la batalla, huyó á las partes de Portugal. Los soldados que escaparon, como testigos de tanta desventura, tristes y afrentados, se derramaron por las Ciudades comarcanas. Don Pelayo, de quien algunos sospechan se halló en la batalla, perdida toda esperanza, parece se retiró á lo postrero de Cantabria, ó Vizcaya, que era de su estado: otros dicen que se fué á Toledo. Los Moros no ganaron la victoria sin sangre, que dellos perecieron casi diez y seis mil. Fueron los años pasados muy estériles, y dejada la labranza de los campos, á causa de las guerras. España padeció trabajos de hambre y peste. Los naturales enflaquecidos con estos males, tomaron las armas con poco brio, los vicios principalmente, y la deshonestidad los tenian de todo punto estragados, y el castigo de Dios los hizo despeñar en desgracias tan grandes.



LUIS DE LEON.

FRAY LOUIS DE LÉON, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, et le second poète classique de l'Espagne, naquit à Grenade en 1527. Il fit ses études à l'université de Salamanque, où il recut le grade de docteur en théologie. Il obtint au concours d'abord la chaire dite de Saint-Thomasd'Aquin, et plus tard celle d'Écriture-Sainte. Un des plus notables événements de sa vie est son emprisonnement dans les cachots de l'inquisition. Comme tous les hommes d'un mérite éminent, il eut des ennemis qui, envieux de l'estime, des louanges, de la gloire que son génie et ses vastes connaissances lui attiraient, travaillèrent à nuire à sa réputation. A la

prière d'un de ses amis, il avait traduit en espagnol le Cantique de Salomon. Quelqu'un ayant lu par hasard le manuscrit, en fut épris, et, à l'insu de Fray Louis, sans se douter des conséquences, il en fit une copie, et s'empressa même de la montrer à quelques personnes de sa connaissance qui, à leur tour, en tirèrent d'autres copies. C'est ainsi que la traduction de Fray Louis se multiplia rapidement, et parcourut en peu de temps une grande partie de l'Espagne. Comme il était défendu dans ces temps-là de traduire en langage vulgaire les livres sacrés, on saisit cette occasion pour dénoncer Fray Louis au Saint-Office. On le fit arrêter, et on le tint enfermé pendant cinq ans. A la fin, il fut admis à se justifier. Il protesta d'abord de la pureté de ses intentions, et il eut ensuite peu de peine à démontrer que son œuvre, loin d'offrir le moindre danger, ne contenait rien qui ne fût conforme et même très-favorable aux dogmes de la religion catholique.

Il a écrit quelques ouvrages en latin et

un grand nombre en espagnol. Parmi ces derniers, on compte beaucoup de poésies, dont une partie sont des traductions ou imitations des meilleurs auteurs sacrés ou profanes. Toutes ses œuvres méritent d'être placées parmi les plus belles productions de notre littérature. On v trouve bien quelques vers qui manquent de cadence, on pourrait encore lui reprocher la longueur de quelques périodes; mais ces légers défauts s'effacent devant les beautés de tout genre qu'on y admire. Le poète a le talent précieux d'exprimer de grandes idées avec un style simple et naturel, et il excelle surtout dans l'art de s'approprier les pensées d'un auteur et de les traduire avec la dernière perfection.

FRAGMENTS.

Máximas y pensamientos cristianos sacados de la Esposicion del Libro de Job.

1

La virtud no teme la luz; antes desea siempre

venir á ella; porque es hija de ella, y criada para resplandecer y ser vista.

II.

Como al que en el campo y de noche el turbion le arrebata, que ni ve persona que le ayude, ni camino que le guie, ni árbol do se esconda, ni suelo cierto adonde afirme su paso; y el trueno le espanta, y la lluvia le traspasa, y la avenida le trabuca y anega envuelto en horror y desesperacion, ansi, cuando muere el malo, no ve sobre sí sino horror y tiniebla, todo lo que ve es espanto, y lo que imagina temor.

Ш

Dos son los caminos principales para mitigar el dolor, ó la razon, que les disminuye á los aflgidos la causa, ó el sentir que tienen quien se conduela: que lo primero disminuye la pena, en cuanto deshace la causa della; y lo segundo repártela con otros, y ansí queda menos.

IV.

Como acontece á aquellos que esgrimen, si acaso en ellos crece el enojo, y les desfallece el brazo y el arte, que sin guardar tiempo ni órden, tiran y redoblan golpes á ciegas; ansí hacen los que, encendidos con la disputa, y cegándose con la tema y enojo, ni ven lo propio de su propósito por es-

tar ciegos, ni pueden contenerse de hablar sin propósito por estar enojados y corajosos.

V.

Como suele acontecer muchas veces á la viña v á la oliva que comienza á florecer, que estando ellas como alegres desplegando al sol puro sus hojas, de improviso se levanta un violento aire, y turba el cielo, y envia una muchedumbre de piedra y granizo, que les derrueca al suelo toda aquella hermosura, quedando en un punto perdidas y pobres las que poco antes estaban frescas y hermosas; ansi acontece á los malos (impios), que no creyendo otra vida, tienen por cierto que este deleite y mando y riqueza de que agora gozan, no se les trocará después en miseria; mas presto ven la falsedad de su pensamiento, cuando en dia no suyo seran acabados, es decir, cuando estando mas para vivir, y confiando mas en su fuerza y poder, revolviendo Dios en un momento los tiempos, por un desastre no pensado perecen. Porque aquel dia no era suyo, esto es, no era de la muerte al parecer, ni dia que prometiese calamidad y desastre, sino muy al revés.

VI.

Ordinario es en la santa Escritura comparar la flor al hombre. Y á la verdad cuadra bien la comparacion; porque la flor tiene mucho de parecer y muy poco de ser, y el hombre ansimismo; que si le mirais por lo natural que tiene, ansí en fuerza de entendimiento, como en agudeza de sentidos, y en capacidad de memoria, y en habilidad para hacerse á lo que quisiere, lleno de industria y de maña, os parecerá un dios inmortal; y en el hecho de la verdad una araña, y un soplo de un aire le acaba. Y si le miramos por lo que él se quiere hacer por costumbre, las apariencias son escelentes, hermosas palabras, largos prometimientos, demostraciones de celo, de gravedad, de justicia, y finalmente de todo lo honesto y lo bueno; mas venidos al hecho, es flor cortada y marchita, sin fruto, ni esperanza de fruto.

VII.

Por permision de Dios los que rigen los pueblos, por los pecados dellos y de sus súbditos, andan á veces tan descaminados en su gobierno, como el que camina por tierras despobladas y yermas, adonde no hay camino trillado, ni parece viviente que dé nuevas dél, ó que guie. Palpan tinieblas, y no luz; porque ¿ quien mas desatinado que el que anda de noche sin luz y sin noticia del lugar á do anda, que ya tiende á una parte la mano, ya á otra, y pensando asir lo que busca, abraza el aire, y creyendo que va derecho, va al revés, y vuelve atrás cuando piensa que adelanta?

Hácelos errar Dios como borrachos; pues un hombre vencido del vino, que no ha caido y quiere caer, y presume de sostenerse y anda, es retrato vivo del desatino, del error y del desconcierto.

VIII.

Los bienes desta vida no solo están poco con nosotros, sino parece que gustan de dejarnos, y que apetecen el mudar de dueños, y aborrecen el asiento: que por esta causa los llaman de fortuna, y á la fortuna la ponen en rueda, de cuya propia inclinacion es nunca estar queda.

IX.

Cuando el que padece se compone esforzándose, y serena el semblante, el dolor detenido cobra mas fuerza, y se encrudece mas, y ansí con el remedio no se disminuye, sino antes crece el tormento.

X.

Dios en esta vida, segun las secretas firmas de su providencia, envia calamidades, á veces sobre los buenos, y á veces sobre los malos: y ansí lo que en la vida sucede al hombe de miseria ó felicidad, no hace argumento contra la virtud ni por ella.

XI. asadas es ous cobeta

Como en la tempestad de verano, cuando el

aire se turba, el cielo se escurece de súbito, y juntamente el viento brama, y el fuego reluce, y el trueno se oye, y el rayo y el agua y el granizo amontonados cayendo, redoblan con increible priesa sus golpes; ansí á Job, sin pensar, le cogió el remolino de la fortuna, y le alzó y abatió con fiereza y priesa, de manera que se alcanzaban unas á otras las malas nuevas.

XII

El que encubre su mal con apariencias de bien, falsario es : porque falsea el oro del bien que muestra con el cobre que encubre, y dora con santidad y con color de virtud la flor mas apurada del vicio, y hace á la religion y al respeto de Dios tercero y encubridor de sus ponzoñosas pasiones. Necedad y desatino es la maldad del falsario ó hipócrita; porque el que con apariencias de bien colora su interés y su vicio, él mismo con hecho se condena á sí mismo, sentenciando ser malo lo que pretende, y ser escelente la virtud que desecha, pues se vale de la apariencia della para venderse por bueno.

XIII.

La amistad es como ñudo que ata y obliga; y quien falta á la amistad en la necesidad, desata el ñudo, esto es, deshace una cosa muy hecha, y aparta lo muy unido, y lo que en ninguna manera se podia apartar. No hay maldad alguna que no haga quien no se compadece, ó quien desampara á su amigo. Entiéndese del amigo afligido y necesitado y caido; porque los caidos son á quien la compasion se les debe. Y es así, que se atreverá á Dios (1) quien desampara à su amigo caido. Porque como san Juan dice en su epístola primera: vanidad es decir que tiene con Dios amor y lev, el que con su prójimo no la tiene : que quien no acude al que conoce y trata y conversa ¿ como acudirá al que ni ve ni conoce? Que, á la verdad, si la afficcion y desastre, en cualquier persona que se hace, lastima y mueve à desear el remedio, el trabajo del amigo ha de ser para engendrar en el amigo, que se dice ser, compasion. Por donde, el que tiene ánimo para cerrarlo á tanta duda, y el que rompe con tan debidas y estrechas y poderosas leyes, ánimo tiene sin duda de acero, y ánimo hecho para su solo interés, y ánimo determinado á romper desvergonzadamente con todo.

XIV

Como cuando la fruta en el árbol llega á tener su sazon, se suele ella caer de suyo, sin que los otros la corten, así tiene su cierta sazon el vivir, adonde la vida misma cuando llega, llama á la muerte. Y á la verdad, el bueno siempre muere

⁽¹⁾ Manquera envers Dieu celni qui....

bien; y el que muere bien, siempre muere en sazon. Como al contrario, á los malos por mucho que vivan, les viene siempre sin tiempo la muerte; porque mueren antes que les convenga morir, y son cortados siempre en agraz, porque están verdes siempre por razon de su mucha liviandad y mal seso.

es decir que tiene von yx or amor y lev ; el aque

El enviar Dios lluvias sobre la tierra seca, y fecundar con ellas, y vestir de hermosura y de frutos al suelo yermo y estéril, es como levantar con su favor lo caido y lo pobre á estado próspero y rico, y como dar vida y verdor á lo que ya tenian agostado y seco los sucesos adversos. Envia Dios sus lluvias al suelo desnudo y pobre, y con ellas le adorna y enriquece: que por ello se entenderá cuan fácil le es á él subir los bajos á alteza, y los desastrados y tristes á felicidad y buena andanza.

XVI.

Ingenio propio es de los que sirven á sus deseos, estar siempre con hambre de los bienes, que comidos, los atormentan. Y suspiran antes de la riqueza por alcanzarla; y alcanzada gimen y laceran con ella: y anhelan por venir á la honra, y puestos en ella y con sus obligaciones, no pueden vivir. Y siguen sin rienda el deleite, y no llegan á él tan presto, cuan presto les llega con él la venganza. Y no fué tanto el deseo primero, cuanto es después la congoja y enfado. Porque el deleite de lo que aquí se goza ¿ que es? Mucho menos dulce sin comparacion, que amarga y dolorosa la pena que dél se grangea, y no llega con gran parte á lo que después atormenta.

ma XVIII. one on ob some the

Humillados llama la Escritura á los justos y buenos, porque la virtud los trae humildes con el propio conocimiento, y porque son tenidos en poco, y de ordinario maltratados, y no se oponen á quien los maltrata; antes recogidos en sí, callan y sufren y esperan.

XVIII.

Si el mirar el sol una sierra la fertiliza, y si la virtud de sus rayos cria oro y plata en su centro, los ojos de Dios, mirando siempre, ¿ que frutos ó que riquezas no engendrarán en el alma del justo á quien mira? Ennoblécela primero en sí con dones, semblantes, y condiciones de reina, digo, con virtudes y merecimientos que cria en ella generosos y heróicos; pónela sobre su cuerpo, y hace que huelle lo que precia la carne, dale el cetro de las pasiones; ensálzala encima de toda adversidad y trabajos; aspira al cielo solo y sus bienes; todo le es vil sino Dios. Y finalmente, hecha reina en la condicion y en el hábito, pásala al lugar do

se reina; y con los que viven alli, que son todos reyes, asiéntala en su trono, clara, resplandeciente y hermosa.

XIX. Colombraches and adole

Ansi como es fácil al que camina por la gracia hallar á Dios cerca de sí, porque, como él dice, está cerca de los que le temen, y sus pláticas son con los sencillos y puros, ansi es dificultoso al que le busca por los medios de su ingenio é industria. No hay cosa mas cerca ni mas lejos, mas encubierta ni mas descubierta que Dios.



Arrandone denoted to the content of the

CERVANTES.

Don MIGUEL CERVANTES DE SAAVEDRA, auteur de Don Quichote, naquit à Alcala de Hénarés, dans la Nouvelle Castille, en 1347. Il était d'une famille noble, mais peu aisée. Malgré ses rares qualités, malgré son génie étonnant, il fut toute sa vie le jouet de la fortune. Pauvre étudiant à Madrid, humble valet-de-chambre à Rome, intrépide soldat à la bataille de Lépante, où il perdit la main gauche; esclave en Afrique, puis, dans sa propre patrie, enfermé dans une prison pour des motifs frivoles, il épuisa toutes les rigueurs du

sort, et mourut dans le dénuement, méconnu de ses concitoyens: lui, dont les ouvrages enrichirent plus tard tant d'éditeurs de Londres, de Paris, de Leipsick et de Madrid.

Malgré les continuelles vicissitudes de son existence, Cervantes composa un bon nombre de petits romans et de comédies, un poëme intitulé: Voyage au Parnasse, et quelques autres poésies moins importantes. Mais tous ces ouvrages, malgré leur mérite, ont été comme éclipsés, et presque mis en oubli par l'immortel Don Quichote.

FRAGMENTS.

Don Quijote.

id, humble vald dechambre à Rome.

2ª PARTE, FIN DEL CAPITULO IV.

Resuelve Don Quijote hacer tercera salida.

No habia bien acabado de decir estas razones Sancho, cuando llegaron á sus oidos relinchos de

Rocinante, los cuales relinchos tomó D. Quijote por felicísimo agüero, y determinó hacer de allí á tres ó cuatro días otra salida; y declarando su intento al bachiller, le pidió consejo por que parte comenzaria su jornada, el cual le respondió que era su parecer que fuese al reino de Aragon, y á la ciudad de Zaragoza, adonde de allí á pocos dias se habian de hacer unas solemnísimas justas por la fiesta de San Jorge, en las cuales podria ganar fama sobre todos los caballeros aragoneses, que seria ganarla sobre todos los del mundo. Alabóle ser honradísima y valentísima su determinacion, y advirtióle que anduviese mas atentado en acometer los peligros, á causa que su vida no era suya, sino de todos aquellos que le habian de menester para que los amparase y socorriese en sus desventuras. Deso es lo que yo reniego (1), señor Sanson, dijo á este punto Sancho, que así acomete mi señor á cien hombres armados como un muchacho goloso á media docena de badeas. Cuerpo del mundo, señor bachiller : si, que tiempos hay de acometer, y tiempos de retirar, y no ha de ser todo Santiago y cierra España : y mas que vo he oido decir, v creo que á mi señor mismo, si mal no me acuerdo, que entre los estremos de cobarde y de temerario está el medio

⁽¹⁾ Reniego, du verbe renegar, pris dans le sens de murmurer, se plaindre, C'est de quoi je me plains....

de la valentia; si esto es asi, no quiero que huva sin tener para qué, ni que acometa cuando la demasía pide otra cosa; pero sobre todo aviso á mi señor, que si me ha de llevar consigo, ha de ser con condicion que él se lo ha de batallar todo, v que vo no he de estar obligado á otra cosa que á mirar por su persona en lo que tocare á su limpieza v á su regalo, que en esto vo le bailaré el agua delante; pero pensar que tengo de poner mano á la espada, aunque sea contra villanos malandrines de hacha y capellina, es pensar en lo escusado. Yo, señor Sanson, no pienso grangear fama de valiente, sino del mejor y mas leal escudero que jamás sirvió á caballero andante : y si mi señor D. Quijote, obligado de mis muchos y buenos servicios, quisiere darme alguna insula de las muchas que su merced dice que se ha de topar por ahí, recibiré mucha merced en ello; y cuando no me la diere, nacido soy (1), y no ha de vivir el hombre en hoto de otro, sino de Dios; y mas que tan bien y aun quizá mejor me sabrá el pan desgobernado, que siendo gobernador: y ¿ sé yo por ventura si en esos gobiernos me tiene aparejada el diablo alguna zancadilla donde tropiece y caiga y me deshaga las muelas? Sancho nací, y Sancho pienso morir. Pero si con todo esto de bue-

⁽¹⁾ Nacido soy, c'est-à-dire, je suis né, et je vis sans cela .

nas á buenas, sin mucha solicitud y sin mucho riesgo, me deparase el ciclo alguna insula, \dot{u} otra cosa semejante, no sov tan necio que la desechase, que tambien se dice : cuando te dieren la vaquilla, corre con la soguilla; y cuando viene el bien, mételo en tu casa. Vos, hermano Sancho, dijo Carrasco, habeis hablado como un catedrático; pero con todo eso, confiad en Dios y en el señor D. Quijote, que os ha de dar un reino, no que una insula. Tanto es lo de mas como lo de menos. respondió Sancho, aunque sé decir al señor Carrasco, que no echára mi señor el reino que me diera en saco roto (1), que vo he tomado el pulso á mi mismo, y me hallo con salud para regir reinos y gobernar insulas; y esto ya otras veces lo he dicho á mi señor. Mirad, Sancho, dijo Sanson, que los oficios mudan las costumbres, y podria ser que viéndoos gobernador no conociésedes à la madre que os parió. Eso allá se ha de entender, respondió Sancho, con los que nacieron en las malvas(2), y no con los que tienen sobre el alma cuatro dedos de enjundia de cristianos viejos, como yo los tengo: no, sino llegaos á mi condicion, que sabrá usar de desagradecimiento con alguno.

⁽¹⁾ Echar en saco roto, m. à m. mettre dans un sac troué, placer mal quelque chose, la donner mal à propos.

⁽²⁾ Con los que nacieron en las malvas, avec les gens de bassa naissance, m. à m. qui naquirent parmi les mauves.

Dios lo haga, dijo D. Quijote, y ello dirá cuando el gobierno venga, que ya me parece que le travo (1) entre los ojos. Dicho esto rogó al bachiller que si era poeta le hiciese merced de componerle unos versos que tratasen de la despedida que pensaba hacer de su señora Dulcinea del Toboso, v que advirtiese que en el principio de cada verso habia de poner una letra de su nombre, de manera que al fin de los versos juntando las primeras letras se leyese Dulcinea del Toboso. El bachiller respondió, que puesto que él no era de los famosos poetas que habia en España, que decian que no eran sino tres y medio, que no dejaria de componer los tales metros, aunque hallaba una dificultad grande en su composicion, à causa que las letras que contenian el nombre eran diez v siete; v que si hacia cuatro castellanas de á cuatro versos, sobraba una letra, y si de á cinco, á quien llaman décimas ó redondillas, faltaban tres letras; pero con todo eso procuraria embeber una letra lo mejor que pudiese, de manera que en las cuatro castellanas se incluyese el nombre de Dulcinea del Toboso. Ha de ser así en todo caso, dijo D. Quijote, que si allí no va el nombre patente y de manifiesto, no hay muger que crea que para ella se hicieron los metros. Quedaron en

⁽¹⁾ Trayo, au lieu de traigo, je porte.

esto, y en que la partida seria de allí á ocho días. Encargó D. Quijote al bachiller la tuviese secreta, especialmente al cura y á maese Nicolas y á su sobrina y al ama, porque no estorbasen su honrada y valerosa determinacion. Todo lo prometió Carrasco: con esto se despidió encargando á D. Quijote que de todos sus buenos ó malos sucesos le avisase habiendo comodidad; y así se despidieron, y Sancho fué á poner en órden lo necesario para su jornada.

II.

CAPITULO VI.

De lo que le pasó à D. Quijote con su sobrina y con su ama; y es uno de los importantes capítulos de toda la historia.

...No estaban entre tanto ociosas la sobrina y el ama de D. Quijote, que por mil señales iban coligiendo que su tio y señor queria desgarrarse la vez tercera, y volver al ejercicio de su, para ellas, mal andante caballería. Procuraban por todas las vias posibles apartarle de tan mal pensamiento; pero todo era predicar en desierto y majar en hierro frio: con todo esto, entre otras muchas razones que con él pasaron le dijo el ama: En verdad, señor mio, que si vuesa merced no afirma el pié

llano, v se está quedo en su casa, v se deja de andar por los montes y por los valles como ánima en pena, buscando esas que dicen que se llaman aventuras, á quien yo llamo desdichas, que me tengo de quejar en voz y en grita á Dios y al rey, que ponga remedio en ello. A lo que respondió D. Quijote : Ama, lo que Dios responderá á tus queias vo no lo sé, ni lo que ha de responder su magestad tampoco; v solo sé que si vo fuera rev, me escusára de responder á tanta infinidad de memoriales impertinentes como cada dia le dan; que uno de los mayores trabajos que los reves tienen entre otros muchos, es el estar obligados á escuchar á todos, y á responder á todos, y así no querria vo que cosas mias le diesen pesadumbre. A lo que dijo el ama : Díganos , señor, ¿ en la corte de su magestad no hay caballeros? Si, respondió D. Quijote, y muchos; y es razon que los haya para adorno de la grandeza de los principes, y para ostentacion de la magestad real. ¿ Pues no seria vuesa merced, replicó ella, uno de los que á pié quedo sirviesen á su rey y señor estándose en la corte? Mira, amiga, respondió D. Quijote, no todos los caballeros pueden ser cortesanos, ni todos los cortesanos pueden ni deben ser caballeros andantes: de todos ha de haber en el mundo; y aunque todos seamos caballeros, va mucha diferencia de los unos á los otros, por-

que los cortesanos, sin salir de sus aposentos ni de los umbrales de la corte, se pasean por todo el mundo, mirando un mapa sin costarles blanca, ni padecer calor ni frio, hambre ni sed; pero nosotros los caballeros andantes verdaderos, al sol, al frio, al aire, á las inclemencias del cielo, de noche y de dia, á pié y á caballo medimos toda la tierra con nuestros mismos piés; y no solamente conocemos los enemigos pintados, sino en su mismo ser, y en todo trance y en toda ocasion los acometemos, sin mirar en niñerias ni en las leyes de los desafios, si lleva ó no lleva mas corta la lanza ó la espada, si trae sobre sí reliquias ó algun engaño encubierto, si se ha de partir y hacer tajadas el sol ó no, con otras ceremonias deste jaez, que se usan en los desaflos particulares de persona à persona, que tú no sabes, y yo sí; y has de saber mas, que el buen caballero andante, aunque vea diez gigantes que con las cabezas no solo tocan sino pasan las nubes, y que á cada uno le sirven de piernas dos grandisimas torres, y que los brazos semejan árboles de gruesos y poderosos navios, y cada ojo como una gran rueda de molino y mas ardiendo que un horno de vidrio, no le han de espantar en manera alguna; antes con gentil continente y con intrépido corazon los ha de acometer y embestir; y si fuere posible, vencerlos y desbaratarlos en un pequeño instante.

aunque viniesen armados de unas conchas de un cierto pescado que dicen que son mas duras que si fuesen de diamantes, y en lugar de espadas trujesen cuchillos tajantes de damasquino acero, ó porras ferradas con puntas asimismo de acero, como vo las he visto mas de dos veces. Todo esto he dicho, ama mia, porque veas la diferencia que hay de unos caballeros á otros; y seria razon que no hubiese principe que no estimase en mas esta segunda, ó por mejor decir primera especie de caballeros andantes, que segun leemos en sus historias, tal ha habido entre ellos que ha sido la salud, no solo de un reino, sino de muchos. ; Ah, señor mio! dijo á esta sazon la sobrina, advierta vuesa merced que todo eso que dice de los caballeros andantes es fábula y mentira, y sus historias, va que no las guemasen, merecian que á cada una se le echase un sambenito, ó alguna señal en que fuese conocida por infame y por gastadora de las buenas costumbres. Así me ayude Dios, dijo D. Quijote, que sino fueras mi sobrina derechamente, como hija de mi misma hermana, que habia de hacer un tal castigo en ti, por la blasfemia que has dicho, que sonara por todo el mundo. ¿ Cómo que? ¿es posible que una rapaza, que apenas sabe menear doce palillos de randas. se atreva á poner lengua y á censurar las historias de los caballeros andantes? ¿Que dijera el señor

Amadis si lo tal oyera? Pero á buen seguro que él te perdonara, porque fué el mas humilde y cortés de su tiempo, y demás grande amparador de las doncellas; mas tal te pudiera haber oido que no te fuera bien dello, que no todos son cortéses ni bien mirados; algunos hay follones y descomedidos: ni todos los que se llaman caballeros lo son de todo en todo, que unos son de oro, otros de alquimia, y todos parecen caballeros, pero no todos pueden estar al toque de la piedra de la verdad: hombres bajos hay que revientan por parecer caballeros; y caballeros altos hay que parece que à posta mueren por parecer hombres bajos: aquellos se levantan ó con la ambicion ó con la virtud; estos se abajan ó con la flojedad ó con el vicio: y es menester aprovecharnos de conocimiento discreto para distinguir estas dos maneras de caballeros tan parecidos en los nombres, y tan distantes en las acciones. ¡ Válame Dios! dijo la sobrina, ¿ que sepa vuesa merced tanto, señor tio, que si fuese menester en una necesidad podria subir en un púlpito ó irse á predicar por esas calles, y que con todo esto dé en una ceguera tan grande y en una sandez tan conocida, que se dé à entender que es valiente, siendo viejo, que tiene fuerzas, estando enfermo, y que endereza tuertos, estando por la edad agobiado, y sobre todo que es caballero, no lo siendo,

porque aunque lo puedan ser los hidalgos, no lo son los pobres? Tienes mucha razon, sobrina, en lo que dices, respondió D. Quijote, y cosas te pudiera yo decir cerca de los linages, que te admiraran; pero por no mezclar lo divino con lo humano no las digo. Mirad, amigas : á cuatro suertes de linages (y estadme atentas) se pueden reducir todos los que hay en el mundo, que son estos: unos que tuvieron principios humildes, y se fueron estendiendo y dilatando hasta llegar á una suma grandeza; otros que tuvieron principios grandes, y los fueron conservando, y los conservan y mantienen en el ser que comenzaron; otros que aunque tuvieron principios grandes, acabaron en punta como pirámide, habiéndose disminuido y aniquilado su principio hasta parar en nonada, como lo es la punta de la pirámide, que respeto de su basa ó asiento no es nada; otros hay, y estos son los mas, que ni tuvieron principio bueno ni razonable medio, y así tendrán el fin sin nombre, como el linage de la gente plebeya y ordinaria. De los primeros, que tuvieron principio humilde, y subieron à la grandeza que ahora conservan, te sirva de ejemplo la casa otomana, que de un humilde y bajo pastor que le dió principio, está en la cumbre que la vemos. Del segundo linage, que tuvo principio en grandeza y la conserva sin aumentarla, serán ejemplo mu-

chos principes, que por herencia lo son y se conservan en ella, sin aumentarla ni disminuirla, conteniéndose en los límites de sus estados pacíficamente. De los que comenzaron grandes, y acabaron en punta, hay millares de ejemplos, porque todos los Faraones y Tolomeos de Egipto , los Césares de Roma, con toda la caterva (si es que se le puede dar este nombre) de infinitos principes, monarcas, señores, medos, asirios, persas, griegos v bárbaros, todos estos linages v señorios han acabado en punta y en nonada, así ellos como los que les dieron principio, pues no será posible hallar ahora ninguno de sus descendientes, y si le hallásemos seria en bajo y humilde estado. Del linage plebeyo no tengo que decir sino que sirve solo de acrecentar el número de los que viven. sin que merezcan otra fama ni otro elogio sus grandezas. De todo lo dicho quiero que infirais, bobas mias, que es grande la confusion que hay entre los linages, y que solos aquellos parecen grandes é ilustres, que lo muestran en la virtud y en la riqueza y liberalidad de sus dueños. Dije virtudes, riquezas y liberalidades, porque el grande que fuere vicioso será vicioso grande, y el rico no liberal será un avaro mendigo: que al poseedor de las riquezas no le hace dichoso el tenerlas, sino el gastarlas, y no el gastarlas como quiera, sino el saberlas bien gastar. Al caballero pobre no le queda otro camino para mostrar que es caballero, sino el de la virtud, siendo afable, bien criado, cortés, comedido y oficioso; no arrogante, no murmurador. y sobre todo caritativo, que con dos maravedis que con ánimo alegre dé al pobre, se mostrará tan liberal como el que á campana herida da limosna, y no habrá quien le vea adornado de las referidas virtudes, que aunque no le conozca deje de juzgarle y tenerle por de buena casta; y el no serlo seria de milagro, y siempre la alabanza fué premio de la virtud, y los virtuosos no pueden dejar de ser alabados. Dos caminos hay, hijas, por donde pueden ir los hombres y llegar á ser ricos y honrados, el uno es el-de las letras, otro el de las armas. Yo tengo mas armas que letras, y nací, segun me inclino á las armas, debajo de la influencia del planeta Marte, así que casi me es forzoso seguir por su camino, y por el tengo de ir á pesar de todo el mundo; v será en balde cansaros en persuadirme á que no quiera vo lo que los cielos quieren, la fortuna ordena, y la razon pide, y sobre todo mi voluntad desea : pues con saber, como sé, los innumerables trabajos que son anejos al andante caballería, sé tambien los infinitos bienes que se alcanzan con ella; y sé que la senda de la virtud es muy estrecha, y el camino del vicio ancho y espacioso; y sé que sus fines y paraderos son diferentes, porque el del vicio, dilatado y espacioso, acaba en muerte, y el de la virtud, angosto y trabajoso, acaba en vida, y no en vida que se acaba, sino en la que no tendrá fin; y sé, como dice el gran poeta castellano nuestro, que

> Por estas asperezas se camina De la inmortalidad al alto as<mark>ie</mark>nto, Do nunca arriba quien de alli declina.

Ay desdichada de mi! dijo la sobrina, que tambien mi señor es poeta; todo lo sabe, todo lo alcanza : yo apostaré que si quisiera ser albañil, que supiera fabricar una casa como una jaula. Yo te prometo, sobrina, respondió D. Quijote, que si estos pensamientos caballerescos no me llevasen tras si todos los sentidos, que no habria cosa que yo no hiciese, ni curiosidad que no saliese de mis manos, especialmente jaulas y palillos de dientes. A este tiempo llamaron à la puerta, y preguntando quién llamaba, respondió Sancho Panza que él era, y apenas le hubo conocido el ama, cuando corrió á esconderse por no verle; tanto le aborrecia. Abrióle la sobrina, salió à recibirle con los brazos abiertos su señor D. Quijote, y encerráronse los dos ensu aposento, donde tuvieron otro coloquio que no le hace ventaja el pasado.

III.

CAPITULO LXVII.

De la resolucion que tomó D. Quijote de hacerse pastor y seguir la vida del campo, en tanto que se pasaba el año de su promesa, con otros sucesos en verdad gustosos y buenos.

Si muchos pensamientos fatigaban á D. Quijote antes de ser derribado, muchos mas le fatigaron despues de caido. A la sombra del árbol estaba, como se ha dicho, y allí como moscas á la miel le acudian v picaban pensamientos. Unos iban al desencanto de Dulcinea, y otros á la vida que habia de hacer en su forzosa retirada. Llegó Sancho, y alabóle la liberal condicion del lacavo Tosilos. ¿ Es posible, le dijo D. Quijote, que todavia, o Sancho, pienses que aquel sea verdadero lacayo? Parece que se te ha ido de las mientes haber visto á Dulcinea convertida v trasformada en labradora, y al caballero de los Espejos en el bachiller Carrasco: obras todas de los encantadores que me persiguen. Pero dime ahora, ¿ preguntaste á ese Tosilos que dices, qué ha hecho Dios de Altisidora, si ha llorado mi ausencia, ó si ha dejado ya en las manos del olvido los cariñosos pensamientos que en mi presencia la fatigaban? No eran, respondió Sancho, los que yo tenia tales, que me diesen lugar á preguntar boberias. ¿ Cuerpo de mí! señor, ¿ está vuesa merced ahora en términos de inquirir pensamientos agenos, especialmente amorosos? Mira, Sancho, dijo D. Quijote, mucha diferencia hay de las obras que se hacen por aficion, á las que se hacen por agradecimiento. Bien puede ser que un caballero sea desamorado; pero no puede ser, hablando en todo rigor, que sea desagradecido. Quisome bien, al parecer, Altisidora, dióme los tres tocadores que sabes, lloró en mi partida, indignóse contra mí, vituperóme, quejóse á despecho de la vergüenza públicamente : señales todas de que me adoraba, que las iras de los que se aman suelen parar en improperios. Yo no tuve esperanzas que darle ni tesoros que ofrecerle, porque las mias las tengo entregadas á Dulcinea, y los tesoros de los caballeros andantes son como los de los duendes, aparentes y falsos, y solo puedo darle estos acuerdos que della tengo, sin perjuicio empero de los que tengo de Dulcinea, á quien tú agravias con la remision que tienes en azotarte, y en castigar esas carnes, que vea yo comidas de lobos, que quieren guardarse antes para los gusanos que para el remedio de aquella pobre señora. Señor, respondió Sancho, si va á decir la verdad, vo no me puedo persuadir que los azotes de mis posaderas tengan que ver con los desencantos de los encantados, que es

como si dijésemos : si os duele la cabeza, untaos las rodillas : á lo menos yo osaré jurar que en cuantas historias vuesa merced ha leido, que tratan de la andante caballería, no ha visto algun desencantado por azotes; pero por sí ó por no, vo me los daré, cuando tenga gana, y el tiempo me dé comodidad para castigarme. Dios lo haga, respondió D. Quijote, y los cielos te den gracia para que caigas en la cuenta, y en la obligacion que te corre de ayudar á mi señor, que lo es tuya, pues tú eres mio. En estas pláticas iban siguiendo su camino, cuando llegaron al mismo sitio y lugar donde fueron atropellados de los toros. Reconocióle D. Quijote, y dijo á Sancho : Este es el prado donde topamos á las bizarras pastoras y gallardos pastores, que en él querian renevar é imitar á la pastoral Arcadia : pensamiento tan nuevo como discreto, á cuva imitacion, si es que á tí te parece bien, querria, o Sancho, que nos convirtiésemos en pastores siguiera el tiempo que tengo de estar recogido. Yo compraré algunas ovejas, y todas las demás cosas que al pastoral ejercicio son necesarias, y llamándome vo el pastor Quijótiz, y tú el pastor Pancino, nos andarémos por los montes, por las selvas y por los prados, cantando agui, endechando alli, bebiendo de los líquidos cristales de las fuentes, ó ya de los limpios arrovuelos, ó de los candalosos rios. Darán-

nos con abundantisima mano de su dulcísimo fruto las encinas, asiento los troncos de los durisimos alcornoques, sombra los sauces, olor las rosas, alfombras de mil colores matizadas los estendidos prados, aliento el aire claro y puro, luz la luna y las estrellas, á pesar de la escuridad de la noche, gusto el canto, alegria el lloro, Apolo versos, el amor conceptos, con que podrémos hacernos eternos y famosos, no solo en los presentes, sino en los venideros siglos. Pardiez, dijo Sancho, que me ha cuadrado y aun esquinado tal género de vida; y mas que no la ha de haber aun bien visto el bachiller Sanson Carrasco y maese Nicolas el barbero, cuando la han de guerer seguir y hacerse pastores con nosotros; y aun quiera Dios no le venga en voluntad al cura de entrar tambien en el aprisco, segun es de alegre y amigo de holgarse. Tú has dicho muy bien, dijo D. Quijote, y podrá llamarse el bachiller Sanson Carrasco, si entra en el pastoral gremio, como entrará sin duda, el pastor Sansonino, ó ya el pastor Carrascon : el barbero Nicolas se podrá llamar Niculoso, como ya el antiguo Boscan se llamó Nemoroso : al cura no se que nombre le pongamos, si no es algun derivativo de su nombre, llamándole el pastor Curiambro. Las pastoras de quien hemos de ser amantes, como entre peras podremos escoger sus nombres, y pues el de mi

señora cuadra así al de pastora como al de princesa, no hay para qué cansarme en buscar otro que mejor le venga; tú, Sancho, pondrás á la tuva el que quisieres. No pienso, respondió Sancho, ponerle otro alguno sino el de Teresona, que le vendrá bien con su gordura v con el propio que tiene, pues se llama Teresa, y mas que celebrándola vo en mis versos, vengo á descubrir mis castos deseos, pues no ando á buscar pan de trastrigo por las casas agenas. El cura no será bien que tenga pastora, por dar buen ejemplo, y si quisiere el bachiller tenerla, su alma en su palma (1). ; Válame Dios, dijo D. Quijote, y que vida nos hemos de dar, Sancho amigo!; Que de churumbelas han de llegar á nuestros oidos, que de gaitas zamoranas, que de tamborines, y que de sonajas, y que de rabeles! ¿ Pues que, si entre estas diferencias de músicas resuena la de los albogues? Allí se verán casi todos los instrumentos pastorales. ¿ Qué son albogues? preguntó Sancho, que ni los he oido nombrar, ni los he visto en toda mi vida. Albogues son, respondió D. Quijote, unas chapas á modo de candeleros de azófar, que dando una con otra por lo vacio y hueco hace un son, si no muy agradable ni armónico, no descontenta, y viene bien con la rusticidad de la gaita y del tam-

⁽¹⁾ Sa alma en su palma, c'est son affaire . cela le regarde.

borin; y este nombre alboques es morisco como lo son todos aquellos que en nuestra lengua castellana comienzan en al : conviene á saber, almohaza, almorza, almorzar, alhombra, alquacil, alhucema, almacen, alcancia, y otros semejantes, que deben ser pocos mas, y solos tres tiene nuestra lengua, que son moriscos y acaban en i, y son borcegui, zaquizami y maravedi: alheli y alfaqui, tanto por el al primero como por el i en que acaban, son conocidos por arábigos. Esto te he dicho de paso por habérmelo reducido á la memoria la ocasion de haber nombrado albogues : y hanos de ayudar mucho á poner en perfecion este ejercicio el ser yo algun tanto poeta, como tú sabes, y el serlo tambien en estremo el bachiller Sanson Carrasco. Del cura no digo nada; pero vo apostaré que debe de tener sus puntas y collares de poeta, y que las tenga tambien maese Nicolas no dudo en ello, porque todos ó los mas son guitarristas y copleros. Yo me quejaré de ausencia; tú te alabarás de firme enamorado; el pastor Carrascon de desdeñado, y el cura Curiambro de lo que él mas puede servirse, y así andará la cosa que no hava mas que desear. A lo que respondió Sancho: Yo soy, señor, tan desgraciado, que temo no ha de llegar el dia en que en tal ejercicio me vea. ; Oh que polidas cucharas tengo de hacercuando pastor me vea! ; Que de migas, que

de natas, que de guirnaldas y que de zarandaias pastoriles! que, puesto que no me grangeen fama de discreto, no dejarán de grangearme la de ingenioso. Sanchica mi hija nos llevará la comida al hato. ¿ Pero guarda ! que es de buen parecer, y hay pastores mas maliciosos que simples, y no querria que fuese por lana, y volviese trasquilada; y tambien suelen andar los amores y los no buenos deseos por los campos como por las ciudades, y por las pastorales chozas como por los reales palacios, y quitada la causa se quita el pecado, y ojos que no ven corazon que no quiebra, y mas vale salto de mata que ruego de hombres buenos. No mas refranes, Sancho, dijo D. Quijote, pues cualquiera de los que has dicho basta para dar á entender tu pensamiento; y muchas veces te he aconsejado que no seas tan pródigo de refranes, y que te vayas á la mano en decirlos, pero paréceme que es predicar en desierto : y castigame mi madre, y yo trompógelas (1). Paréceme, respondió Sancho, que vuesa merced es como lo que dicen : dijo la sarten à la caldera, quitate allà ojinegra. Estàme reprendiendo que no diga yo refranes, y ensártalos vuesa merced de dos en dos. Mira, Sancho, respondió, D. Quijote, yo traigo los refranes á

⁽¹⁾ Y yo trompógelas, et je ne me corrige pas, du verhe uncien trompar, tromper l'espoir de quelqu'un.

propósito, y vienen, cuando los digo, como anillo en el dedo; pero tráeslos tú tan por los cabellos, que los arrastras, y no los guias; y si no me acuerdo mal, otra vez te he dicho que los refranes son sentencias breves, sacadas de la esperiencia y especulacion de nuestros antiguos sabios; y el refran que no viene á propósito, antes es disparate que sentencia. Pero dejémonos desto. y pues va viene la noche retirémonos del camino real algun trecho, donde pasarémos esta noche, y Dios sabe lo que será mañana. Retiráronse, cenaron tarde y mal, bien contra la voluntad de Sancho, á quien se le representaban las estrechezas de la andante caballería usadas en las selvas v en los montes, si bien tal vez la abundancia se mostraba en los castillos y casas así de D. Diego de Miranda, como en las bodas del rico Camacho, y de D. Antonio Moreno; pero consideraba no ser posible ser siempre de dia, ni siempre de noche, y así pasó aquella durmiendo, v su amo velando.

IV.

CAPITULO LXXIV.

De como D. Quijote cayó malo, y del testamento que hizo, y su muerte.

Como las cosas humanas no sean eternas, yendo-

simpre en declinacion de sus principios hasta llegar á su último fin, especialmente las vidas de los hombres, y como D. Quijote no tuviese privilegio del cielo para detener el curso de la suya, llegó su fin y acabamiento cuando él menos lo pensaba, porque ó ya fuese de la melancolía que le causaba el verse vencido, ó ya por la disposicion del cielo, que así lo ordenaba, se le arraigó una calentura, que le tuvo seis dias en la cama, en los cuales fué visitado muchas veces del cura, del bachiller y del barbero, sus amigos, sin quitársele de la cabecera Sancho Panza su buen escudero. Estos, crevendo que la pesadumbre de verse vencido, y de no ver cumplido su deseo en la libertad y desencanto de Dulcinea le tenia de aquella suerte, por todas las vias posibles procuraban alegrarle, diciéndole el bachiller, que se animase v levantase para comenzar su pastoral ejercicio, para el cual tenia ya compuesta una égloga, que mal año para cuantas Sanazaro habia compuesto; y que va tenia comprados de su propio dinero dos famosos perros para guardar el ganado, el uno llamado Barcino, y el otro Butron, que se los habia vendido un ganadero del Quintanar. Pero no por esto dejaba D. Quijote sus tristezas. Llamaron sus amigos al médico, tomóle el pulso, y no le contentó mucho, y dijo que por si ó por no atendiese á la salud de su alma, porque la del cuerpo corria peligro. Ovólo D Quijote con ánimo sosegado; pero no lo overon así su ama, su sobrina v su escudero, los cuales comenzaron à llorar tiernamente, como si ya le tuvieran muerto delante. Fué el parecer del médico, que melancolías y desabrimientos le acababan, Rogó D. Ouijote que le dejasen solo, porque queria dormir un poco. Hiciéronlo así, v durmió de un tiron, como dicen, mas de seis horas, tanto que pensaron el ama y la sobrina que se habia de quedar en el sueño. Despertó al cabo del tiempo dicho, y dando una gran voz, dijo: Bendito sea el poderoso Dios, que tanto bien me ha hecho. En fin sus misericordias no tienen límite, ni las abrevian ni impiden los pecados de los hombres. Estuvo atenta la sobrina à las razones del tio, y pareciéronle mas concertadas que él solia decirlas, á lo menos en aquella enfermedad, y preguntóle : ¿Que es lo que vuesa merced dice, señor? ¿ tenemos algo de nuevo? ¿ que misericordias son estas, ó que pecados de los hombres? Las misericordias, respondió D. Quijote, sobrina, son las que en este instante ha usado Dios conmigo, á quien, como dije, no las impiden mis pecados. Yo tengo juicio ya libre y claro sin las sombras caliginosas de la ignorancia, que sobre él me pusieron mi amarga y continua levenda de los detestables libros de las caballerías. Ya conozco sus disparates y sus em-

belecos, y no me pesa sino que este desengaño ha llegado tan tarde, que no me deja tiempo para hacer alguna recompensa, levendo otros que sean luz del alma. Yo me siento, sobrina, á punto de muerte; querria hacerla de tal modo que diese á entender que no habia sido mi vida tan mala, que deiase renombre de loco : que puesto que lo he sido, no querria confirmar esta verdad en mi muerte. Llámame, amiga, á mis buenos amigos el cura, el bachiller Sanson Carrasco, y á maese Nicolas el barbero, que quiero confesarme y hacer mi testamento. Pero deste trabajo se escusó la sobrina con la entrada de los tres. Apenas los vió D. Quijote, cuando dijo: Dadme albricias, buenos señores, de que ya yo no soy D. Quijote de la Mancha, sino Alonso Quijano, á quien mis costumbres me dieron renombre de Bueno. Ya soy enemigo de Amadis de Gaula v de toda la infinita caterva de su linage : ya me son odiosas todas las historias profanas de la andante caballería : va conozco mi necedad, y el peligro en que me pusieron haberlas leido : ya por misericordia de Dios , escarmentando en cabeza propia, las abomino. Cuando esto le overon decir los tres creveron sin duda que alguna nueva locura le habia tomado. Y Sanson le dijo : ¿Ahora, señor D. Quijote, que tenemos nueva que esta desencantada la señora Dulcinea, sale vuesa merced con eso; y ahora

que estamos tan á pique de ser pastores, para pasar cantando la vida como unos principes, quiere vuesa merced hacerse ermitaño? Calle por su vida. vuelva en si , v déjese de cuentos. Los de hasta aquí, replicó D. Ouijote, que han sido verdaderos en mi daño, los ha de volver mi muerte con avuda del cielo en mi provecho. Yo, señores, siento que me voy muriendo á toda priesa, déjense burlas aparte, y tráiganme un confesor que me confiese, y un escribano que haga mi testamento, que en tales trances como este no se ha de burlar el hombre con el alma: y así suplico que en tanto que el señor cura me confiesa, vayan por el escribano. Miráronse unos á otros admirados de las razones de D. Ouijote, y aunque en duda, le quisieron creer; y una de las señales por donde conjeturaron se moria, fué el haber vuelto con tanta facilidad de loco á cuerdo, porque á las va dichas razones añadió otras muchas tan bien dichas, tan cristianas y con tanto concierto, que del todo les vino á quitar la duda, y á creer que estaba cuerdo. Hizo salir la gente el cura, y quedóse solo con él, y confesóle. El bachiller fué por el escribano, y de allí á poco volvió con él v con Sancho Panza, el cual Sancho (que va sabia por nuevas del bachiller en que estado estaba su señor) hallando á la ama v á la sobrina llorosas, comenzó á hacer pucheros y á derramar lágrimas. Acabóse la confe-



sion, y salió el cura diciendo: Verdaderamente se muere, v verdaderamente está cuerdo Alonso Quijano el Bueno : bien podemos entrar para que haga su testamento. Estas nuevas dieron un terrible empujon á los ojos preñados de ama, sobrina y de Sancho Panza su buen escudero, de tal manera, que los hizo reventar las lágrimas de los ojos, y mil profundos suspiros del pecho; porque verdaderamente, como alguna vez se ha dicho, en tanto que D. Quijote fué Alonso Quijano el Bueno á secas , y en tanto que fué D. Outiote de la Mancha, fué siempre de apacible condicion y de agradable trato, y por esto no solo era bien querido de los de su casa, sino de todos cuantos lo conocian. Entró el escribano con los demás, y después de haber hecho la cabeza del testamento, y ordenado su alma D. Quijote, con todas aquellas circunstancias cristianas que se requieren. llegando à las mandas dijo : Iten, es mi voluntad que de ciertos dineros que Sancho Panza, á quien en mi locura hice mi escudero, tiene, que porque ha habido entre él y mí ciertas cuentas, y dares y tomares, quiero que no se le haga cargo dellos, ni se le pida cuenta alguna, sino que si sobrare alguno, despues de haberse pagado de lo que le debo, el restante sea suyo, que será bien poco, y buen provecho le haga : y si como, estando vo loco, fui parte para darle el gobierno de la insula,



pudiera ahora, estando cuerdo, darle el de un reino, se le diera, porque la sencillez de su condicion y fidelidad de su trato lo merece : y volviéndose á Sancho le dijo: Perdóname, amigo, de la ocasion que te he dado de parecer loco como yo, haciéndote caer en el error en que yo he caido de que hubo v hav caballeros andantes en el mundo. Ay! respondió Sancho llorando, no se muera vuesa merced, señor mio, sino tome mi consejo, y viva muchos años, porque la mayor locura que puede hacer un hombre en esta vida es dejarse morir sin mas ni mas, sin que nadie le mate, ni otras manos le acaben que las de la melancolía. Mire no sea perezoso, sino levántese desa cama, y vámonos al campo vestidos de pastores, como tenemos concertado; quizá tras de alguna mata hallaremos á la señora doña Dulcinea desencantada, que no haya mas que ver. Si es que se muere de pesar de verse vencido, écheme á mí la culpa, diciendo que por haber yo cinchado mal á Rocinante le derribaron : cuanto mas que vuesa merced habrá visto en sus libros de caballerías ser cosa ordinaria derribarse unos caballeros á otros, y el que es vencido hoy, ser vencedor mañana. Así es, dijo Sanson, y el buen Sancho Panza está muy en la verdad destos casos. Señores, dijo D. Quijote, vámonos poco á poco, pues ya en los nidos de antaño no hay pájaros ogaño : vo fui

loco, v ya sov cuerdo : fui D. Ouijote de la Mancha, y soy ahora, como he dicho, Alonso Quijano el Bueno: pueda con vuesas mercedes mi arrepentimiento y mi verdad volverme á la estimacion que de mi se tenia, y prosiga adelante el señor escribano. Iten, mando toda mi hacienda á puerta cerrada á Antonia Quijana mi sobrina, que está presente, habiendo sacado primero de lo mas bien parado della lo que fuere menester para cumplir las mandas que dejo hechas; y la primera satisfacion que se haga quiero que sea pagar el salario que debo del tiempo que mi ama me ha servido, y mas veinte ducados para un vestido. Dejo por mis albaceas al señor cura y al señor bachiller Sanson Carrasco, que están presentes. Iten, es mi voluntad que si Antonia Quijana mi sobrina quisiere casarse, se case con hombre de quien primero se haya hecho informacion que no sabe que cosa sean libros de caballerías : y en caso que se averiguare que lo sabe, y con todo eso mi sobrina quisiere casarse con él y se casare, pierda todo lo que le he mandado, lo cual puedan mis albaceas distribuir en obras pias á su voluntad. Iten, suplico á los dichos señores mis albaceas, que si la buena suerte les trujere à conocer al autor que dicen que compuso una historia, que anda por ahi con el titulo de Segunda parte de las hazañas de D. Quijote de la Mancha, de mi

parte le pidan, cuan encarecidamente ser pueda, perdone la ocasion que sin vo pensarlo le dí de haber escrito tantos y tan grandes disparates como en ella escribe, porque parto desta vida con escrúpulo de haberle dado motivo para escribirlos. Cerró con esto el testamento, y tomándole un desmayo se tendió de largo á largo en la cama. Alborotáronse todos, y acudieron á su remedio, y en tres dias que vivió despues deste, donde hizo el testamento, se desmayaba muy á menudo. Andaba la casa alborotada; pero con todo comia la sobrina, brindaba el ama, y se regocijaba Sancho Panza : que esto del heredar algoborra ó templa en el heredero la memoria de la pena que es razon que deie el muerto. En fin llegó el último dia de D. Quijote, después de recibidos todos los sacramentos, y despues de haber abominado con muchas y eficaces razones de los libros de caballerías. Hallóse el escribano presente, y dijo que nunca habia leido en ningun libro de caballerías que algun caballero andante hubiese muerto en su lecho tan sosegadamente y tan cristiano como D. Quijote, el cual entre compasiones y lágrimas de los que allí se hallaron dió su espíritu: quiero decir que se murió. Viendo lo cual el cura, pidió al escribano le diese por testimonio como Alonso Quijano el Bueno, llamado comunmente D. Quijote de la Mancha, habia pasado desta presente

vida, y muerto naturalmente; y que el tal testimonio pedia para quitar la ocasion de que algun otro autor que Cide Hamete Benengeli le resucitase falsamente, e hiciese inacabables historias de sus hazañas. Este fin tuvo el INGENIOSO HIDALGO DE LA MANCHA, cuyo lugar no quiso poner Cide Hamete puntualmente, por dejar que todas las villas y lugares de la Mancha contendiesen entre si por ahijársele y tenérsele por suyo, como contendieron las siete ciudades de Grecia por Homero. Déjanse de poner aqui los llantos de Sancho, sobrina y ama de D. Quijote, los nuevos epitafios de su sepultura, aunque Sanson Carrasco le puso este:

Yace aqui el hidalgo fuerte;

Que á tanto estiemo llegó
De valiente; que se advierte
Que la muerte no triuñfô
De su vida con su muerte.

Tuvo á todo el mundo en poco;
Fué el espantanjo y eí coco
Del mundo en tal coyuntura
Que acreditó su ven!ura;
Morir cuerdo, y vivir loco.

Y el prudentísimo Cide Hamete dijo á su pluma : Aquí quedarás colgada desta espetera, y deste hilo de alambre, ni sé si bien cortada ó mal tajada, péñola mia, adonde vivirás luengos siglos, si presuntuosos y malandrines historiadores no te descuelgan para profanarte. Pero antes que a ti lleguen, les puedes advertir, y decirles en el mejor modo que pudieres:

Tate , tate , folloncicos ,

De ninguno sea tocada ,

Porque esta empresa, buen rey,

Para mí estaba guardada.

Para mi sola nació D. Quijote, y yo para él: él supo obrar, y yo escribir; solos los dos somos para en uno, á despecho y pesar del escritor fingido y tordesillesco, que se atrevió, ó se ha de atrever à escribir con pluma de avestruz grosera y mal adeliñada las hazañas de mi valeroso caballero, porque no es carga de sus hombros, ni asunto de su resfriado ingenio; á quien advertirás, si acaso llegas á cononocerle, que deie reposar en la sepultura los cansados y ya podridos huesos de D. Outjote, y no le quiera llevar contra todos los fueros de la muerte á Castilla la Vieja; haciéndole salir de la fuesa, donde real y verdaderamente yace tendido de largo á largo. imposibilitado de hacer tercera jornada y salida nueva: que para hacer burla de tantas como hicieron tantos andantes caballeros, bastan las dos que él hizo tan á gusto y beneplácito de las gentes á cuya noticia llegaron, así en estos como en los estraños reinos: y con esto cumplirás con tu cristiana profesion, aconsejando bien á quien

mal te quiere; y yo quedaré satisfecho y ufano de haber sido el primero que gozó el fruto de sus escritos enteramente, como deseaba, pues no ha sido otro mi deseo que poner en aborrecimiento de los hombres las fingidas y disparatadas historias de los libros de caballerías, que por las de mi verdadero D. Quijote van ya tropezando, y han de caer del todo sin duda alguna. Vale.



v med wdelifieds for the baraffas de mi valeroso caba-

QUEVEDO. Seeque distalla

Don François de Quevedo et Ville-Gas naquit à Madrid en 1580. Il s'est exercé avec un succès égal dans presque tous les genres littéraires. Il composa 46 ouvrages en prose, dont 29 ont été imprimés, et un grand nombre de poésies. — Dans ses écrits didactiques, toutes ses idées sont pleinement conformes à la pureté, à l'austérité de la morale chrétienne. Penseur profond, doué d'une surprenante facilité d'élocution, il expose son sujet et le développe sous ses faces diverses avec une vérité, une lucidité, qui pénètrent le lecteur et portent la conviction dans son esprit. — Ses œuvres ascétiques, bien que très-estimables, n'ont pas cependant la même douceur, le même charme que celles de Louis de Grenade et de sainte Thérèse. — Dans le genre historique, il est aussi concis et aussi énergique que Tacite, qu'il s'était proposé pour modèle.

Ses ouvrages burlesques étincellent d'esprit, de fine raillerie, et se font remarquer par une merveilleuse aisance d'élocution. Mais toutes les beautés possibles ne pourraient racheter deux graves défauts qui les déparent, l'obscurité, et, ce qui est plus extraordinaire, l'usage d'expressions basses, de pensées impudiques. En considérant la chaste rigidité dont Quevedo fait preuve dans ses écrits de morale, il n'est guère possible de supposer qu'un si étrange manquement aux bienséances provienne d'un projet arrêté de rendre le vice attrayant. Quoi qu'il en soit, nous avons à regretter que la réputation littéraire de Ouevedo soit ternie d'une semblable tache.

Du reste, ses pensées comme ses expressions sont tout-à-fait originales. Il a vraiment un style à lui. C'est un modèle à étudier, car il est expressif, beau, énergique, et d'un génie supérieur : mais vouloir l'imiter serait la plus infructueuse tentative.

FRAGMENTS.

Introduccion á la vida devota.

CAPITULO II.

Propiedades y escelencias de la devocion.

Los que desanimaban á los Israelitas el ir á la tierra de Promision, decian que era una tierra que tragaba los que la habitaban: como decir que el aire era tan maligno que no podian vivir mucho tiempo, y que los habitantes eran gigantes tan prodigioses, que se comian los otros hombres como langostas. Así el mundo, mi querida Filotea, infama cuanto puede la santa devocion, pintando las personas devotas como enojadas, tristes y macilentas, y publicando que la devocion causa humores melancólicos é insoportables. Mas como Josué y Caleb aseguraban que no solamente era-

buena, y hermosa la tierra prometida, sino que tambien la posesion seria dulce v agradable; de la misma manera el Espíritu Santo por la boca de todos los santos, y Nuestro Señor por la suya misma, nos asegura que la vida devota es una vida dulce, dichosa y amigable. Ve el mundo que los devotos ayunan, rezan, y sufren las injurias; sirven á los enfermos, asisten á los pobres, velan, reprimen la cólera, detienen y enfrenan las pasiones, se privan de los placeres sensuales, y hacen tales y otras suertes de acciones, las cuales en ellas mismas, y de su propria substancia y calidad, son ásperas y rigurosas; pero el mundo no ve la devocion interior y cordial, la cual vuelve todas estas acciones agradables, dulces y fáciles. Mira las abejas sobre el tomillo, que chupando sacan un zumo muy amargo, convirtiéndole despues, por prodiedad que tienen, en dulcísima miel. Las almas, pues, devotas (ó mundanas) es verdad que hallan mucha amargura en su ejercicio de mortificacion; mas continuando en él, lo mas amargo vuelven dulce y suave. Los fuegos, las llamas, las ruedas, y las agudas espadas parecian á los mártires flores hermosas, y preciosos olores; y esto porque eran devotos. Pues si la devocion puede dar dulzura á los mas crueles tormentos, y á la muerte misma, ¿ cuanto mas fácil je será el darla á las acciones de virtud? El azúcar

hace dulces los mal maduros frutos, y templa la crudeza de los que estan muy maduros. Así la devocion es el verdadero azúcar espiritual que quita la amargura á las mortificaciones, y el daño á las consolaciones: quita la cuita á los pobres, la soberbia á los ricos, al oprimido la ruina, la insolencia al favorecido, la tristeza al solitario, y la disolucion al que está en compañía: sirve de fuego en invierno y de rocío en verano: sabe abundar, y sufrir pobreza: hace igualmente útil el honor y el menosprecio; recibe el placer y el dolor con un corazon casi siempre semejante; y nos colma el espíritu de una maravillosa suavidad.

Contempla la escala de Jacob, porque esta es el verdadero retrato de la vida devota. Los dos lados, entre los cuales se sube, y á los cuales los escalones se tienen, representan la oracion, la cual alcanza el amor de Dios, y los sacramentos que le confieren. Los escalones no son otra cosa sino los diversos grados de caridad, por los cuales se va de virtud en virtud, ó bajando (por la accion) al socorro y favor del prójimo, ó subiendo (por la contemplacion) en la union amorosa de Dios. Mira ahora, te ruego, los que estan sobre la escalera y verás que son hombres angélicos, ó ángeles que tienen cuerpos humanos. No son mozos, peroparecen serlo, por cuanto estan llenos de vigor y agilidad espiritual. Tienen alas para volar y arro

iarse á Dios por medio de la santa oracion; y tambien tienen piés para caminar con los hombres por medio de una santa y amigable conversacion. Sus caras son hermosas v alegres, porque reciben todas las cosas con dulzura y suavidad. Tienen las piernas, brazos y cabezas desnudas, porque sus pensamientos, intentos y acciones no llevan otro designio ni motivo, sino agradar á Dios. Lo demás del cuerpo tienen cubierto, pero de una vestidura ligera v hermosa: v esto porque usan del mundo y cosas mundanas con corazon puro y sincero, no tomando de todo sino aquello que no escusan segun su condicion y manera. Tales son las personas devotas. Créeme, querida Filotea, que la devocion es la dulzura de las dulzuras, y la reina de las virtudes, por cuanto es la perfeccion de la caridad : si la caridad es una leche, la devocion es la nata : si es una planta, la devocion es la flor : si es una piedra preciosa, la devocion es su lustre y claridad : si es un bálsamo precioso. la devocion es el suave olor que conforta à los hombres y alegra á los ángeles.....



cate, Intered du recal, la purete, l'elegance, la richesse, les conoments du stylé, répandent sur cette composition une teinte de poesie, et lui donnent l'aspect d'un grand et beau panégyrique, Solis cultiva aussi la poésie dramatique,

Trans, il avait SILIOS une assize bonne

Don Antoine de Solis, historien et poète, né en 1610 à Alcala, étudia le droit à Salamanque. La renommée de ses succès lui attira l'estime du vice-roi de Navarre et Valence. Philippe IV, informé de son mérite, le nomma son secrétaire d'état. Sous la régence de la reine, veuve de ce prince, Solis, confirmé dans ses premières dignités, reçut en outre le titre de Premièr Chroniqueur des Indes. C'est sans doute ce nouvel honneur qui lui inspira l'idée de sa célèbre Histoire de la Conquête du Mexique, ouvrage qui a fait sa gloire. La viva-

cité, l'intérêt du récit, la pureté, l'élégance, la richesse, les ornements du style, répandent sur cette composition une teinte de poésie, et lui donnent l'aspect d'un grand et beau panégyrique.

Solis cultiva aussi la poésie dramatique, mais avec bien moins de succès. A l'âge de 17 ans, il avait publié une assez bonne comédie. Presque toutes ses autres comédies sont des imitations dans lesquelles il montre du talent plutôt que du génie. L'une de ses pièces, intitulée El Amor al uso, a fourni à Thomas Corneille le sujet de sa comédie L'Amour à la Mode.

FRAGMENTS.

Conquista de Méjico.

LIBRO I, CAPITULO III.

Refiérense las calamidades que se padecian en España cuando se puso la mano en la conquista de Nueva España

Corria el año de mil y quinientos y diez y siete, digno de particular memoria en esta monar-

quía, no menos por sus turbaciones, que por sus felicidades. Hallábase á la sazon España combatida por todas partes de tumultos, discordias y parcialidades, congojada su quietud con los males internos que amenazaban su ruina; y durando en su fidelidad, mas como reprimida de su propia obligacion, que como enfrenada y obediente á las riendas del gobierno; y al mismo tiempo se andaba disponiendo en las Indias occidentales su mayor prosperidad con el descubrimiento de otra Nueva España, en que no solo se dilatasen sus términos, sino tambien se renovase y duplicase su nombre: así juegan con el mundo la fortuna y el tiempo; y así se suceden ó se mezclan con perpétua alteracion los bienes y los males.

Murió en los principios del año antecedente el rey don Fernando el Católico; y desvaneciendo con la falta de su artífice las líneas que tenia tiradas para la conservacion y acrecentamiento de sus estados, se fué conociendo poco á poco en la turbación y desconcierto de las cosas públicas la gran pérdida que hicieron estos reinos; al modo que suele rastrearse por el tamaño de los efectos la grandeza de las causas.

Quedó la suma del gobierno à cargo del cardenal arzobispo de Toledo, don fray Francisco Jimenez de Cisneros, varon de espíritu resuelto, de superior capacidad, de corazon magnánimo, y en el mismo grado religioso, prudente y sufrido, juntándose en él, sin embarazarse con su diversidad, estas virtudes morales y aquellos atributos heróicos; pero tan amigo de los aciertos, y tan activo en la justificación de sus dictámenes, que perdia muchas veces lo conveniente por esforzar lo mejor; y no bastaba su celo á corregir los ánimos inquietos tanto como á irritarlos su integridad.

La reina doña Juana, hija de los reyes don Fernando y doña Isabel, á quien tocaba legitimamente la sucesion del reino, se hallaba en Tordesillas, retirada de la comunicacion humana, por aquel accidente lastimoso que destempló la armonía de su entendimiento; y del sobrado aprender, la trajo á no discurrir, ó á discurrir desconcertadamente en lo que aprendía.

El príncipe don Cárlos, primero de este nombre en España, y quinto en el imperio de Alemania, á quien anticipó la corona el impedimento de su madre, residia en Flandes; y su poca edad, que no llegaba á los diez y siete años, el no haberse criado en estos reinos, y las noticias que en ellos habia de cuan apoderados estaban los ministros flamencos de la primera inclinacion de su adolescencia, eran unas circunstancias melancólicas, que le hacian poco deseado aun de los que le esperaban como necesario.

El infante don Fernando, su hermano, se hallaba, aunque de menos años, no sin alguna madurez, desabrido de que el rev don Fernando su abuelo no le dejase en su último testamento nombrado por principal gobernador de estos reinos, como lo estuvo en el antecedente que se otorgó en Burgos: v aunque se esforzaba à contenerse dentro de su propia obligacion, ponderaba muchas veces y oía ponderar lo mismo á los que le asis tian, que el no nombrarle pudiera pasar por disfavor hecho á su poca edad, pero que el escluirle despues de nombrado, era otro género de inconfidencia que tocaba en ofensa de su persona y dignidad : con que se vino á declarar por mal satisfecho del nuevo gobierno, siendo sumamente peligroso para descontento, porque andaban los ánimos inquietos: y por su afabilidad, y ser nacido y criado en Castilla, tenia de su parte la inclinacion del pueblo, que dado el caso de la turbacion, como se recelaba, le habia de seguir, sirviéndose para sus violencias del movimiento natural.

Sobrevino á este embarazo otro de no menor cuerpo en la estimacion del cardenal; porque el dean de Lobaina Adriano Florencio, que fué después sumo Pontífice, sesto de este nombre, había venido desde Flandes con título y apariencias de embajador al rey don Fernando; y luego que sucedió su muerte, manifestó los poderes que tenia

ocultos del príncipe don Cárlos, para que en llegando este caso tomase posesion del reino en su nombre, y se encargase de su gobierno; de que resultó una controversia muy reñida, sobre si este poder habia de prevalecer v ser de mejor calidad que el que tenia el cardenal. En cuvo punto discurrian los políticos de aquel tiempo con poco recato, y no sin alguna irreverencia, vistiéndose en todos el discurso de el color de la intencion. Decian los apasionados de la novedad que el cardenal era gobernador nombrado por otro gobernador; pues el rev don Fernando solo tenia este titulo en Castilla después que murió la reina doña Isabel. Replicaban otros de no menor atrevimiento, porque caminaban à la esclusion de entrambos, que el nombramiento de Adriano padecia el mismo defecto; porque el principe don Carlos, aunque estaba asistido de la prerogotiva de heredero del reino, solo podia viviendo la reina doña Juana su madre, usar de la facultad de gobernador, de la misma suerte que la tuvo su abuelo : con que dejaban á los dos príncipes incapaces de poder comunicar á sus magistrados aquella suprema potestad que falta en el gobernador, por ser inseparable de la persona del rev.

Pero reconociendo los dos gobernadores que estas disputas se iban encendiendo con ofensa de la magestad y de su misma jurisdiccion, trataron de unirse en el gobierno; sana determinacion si se conformáran los genios; pero discordaban ó se compadecian mal la entereza del cardenal con la mansedumbre de Adriano: inclinado el uno á no sufrir compañero en sus resoluciones, y acompañandolas el otro con poca actividad y sin noticia de las leyes y costumbres de la nacion. Produjo este imperio dividido la misma division en los súbditos; con que andaba parcial la obediencia y desunido el poder, obrando esta diferencia de impulsos en la república lo que obrarian en la nave dos timones, que aum en tiempo de bonanza formarian de su propio movimiento la tempestad.

Conociéronse muy presto los efectos de esta mala constitucion, destemplándose enteramente los humores mal corregidos de que abundaba la república. Mandó el cardenal (y necesitó de poca persuasion para que viniese en ello su compañero) que se armasen las ciudades y villas del reino, y que cada una tuviese alistada su milicia, ejercitando la gente en el manejo de las armas y en la obediencia de sus cabos; para cuyo fin señaló sueldos á los capitanes, y concedió exenciones á los soldados. Dicen unos que miró á su propia seguridad, y otros que á tener un nervio de gente con que reprimir el orgulio de los grandes : pero la esperiencia mostró brevemente que en aquella sazon no era conveniente este movimiento, por

que los grandes y señores heredados (brazo dificultoso de moderar en tiempos tan revueltos) se dieron por ofendidos de que se armasen los pueblos, creyendo que no carecia de algun fundamento la voz que habia corrido de que los gobernadores querian examinar con esta fuerza reservada el origen de sus señorios y el fundamento de sus alcabalas. Y en los mismos pueblos se esperimentaron diferentes efectos, porque algunas ciudades alistaron su gente, hicieron sus alardes, y formaron su escuela militar ; pero en otras se miraron estos remedos de la guerra como pension de la libertad y como peligros de la paz, siendo en unas y otras igual el inconveniente de la novedad; porque las ciudades que se dispusieron á obedecer, supieron la fuerza que tenian para resistir; y las que resistieron se hallaron con la que habian menester, para llevarse tras si à las obedientes y ponerlo todo en confusion....

LIBRO II, CAPÍTULO XVII.

....Llenóse el aire de flechas, herido tambien de las voces y del estruendo; llovian dardos y piedras sobre los españoles, y conociendo los indios el poco efecto que hacian sus armas arrojadizas, llegaron brevemente á los chuzos y las espadas. Era grande el estrago que recibian, y mayor su

obstinacion : Hernan Cortés acudia con sus caballos á la mayor necesidad, rompiendo y atropellando á los que mas se acercaban. Las bocas de fuego peleaban con el daño que hacian y con el espanto que ocasionaban : la artillería lograba todos sus tiros, derribando el asombro á los que perdonaban las balas. Y como era uno de los primores de su milicia el esconder los heridos y retirar los muertos, se ocupaba en esto mucha gente v se iban disminuvendo sus tropas; con que se redujeron á mayor distancia v empezaron á pelear menos atrevidos; pero Hernan Cortés, antes que se reparasen ó rehiciesen para volver á lo estrecho, determinó embestir con la parte mas flaca de su ejército, y abrir el paso para ocupar algun puesto donde pudiese dar toda la frente al enemigo. Comunicó su intento á todos los capitanes, y puestos en ala sus caballos, seguidos á paso largo de la infantería, cerró con los indios, apellidando á voces el nombre de San Pedro. Resistieron al principio, jugando valerosamente sus armas; pero la ferocidad de los caballos, sobrenatural ó monstruosa en su imaginacion, los puso en tanto payor v desórden, que huvendo á todas partes se atropellaban y herian unos á otros, haciéndose el mismo daño que recelaban.

Empeñóse demasiado en la escaramuza Pedro de Moron, que iba en una yegua muy revuelta y

de grande velocidad, á tiempo que unos tlascaltecas principales, que se convocaron para esta faccion: viéndole solo cerraron con él, y haciendo presa en la misma lanza y en el brazo de la rienda, dieron tantas heridas á la yegua que cayó muerta, y en un instante le cortaron la cabeza, dicen que de una cuchillada : poco añaden á la sustancia los encarecimientos. Pedro de Moron recibió algunas heridas ligeras y le hicieron prisionero; pero fue socorrido brevemente de otros caballos, que con muerte de algunos indios consiguieron su libertad, y le retiraron al ejército, siendo este accidente poco favorable al intento que se llevaba, porque se dió tiempo al enemigo para que se volviese à cerrar y componer por aquella parte; de modo que los españoles fatigados ya de la batalla, que duró por espacio de una hora, empezaron á dudar del suceso; pero esforzados nuevamente de la última necesidad en que se hallaban, se iban disponiendo para volver á embestir, cuando cesaron de una vez los gritos del enemigo, y cayendo sobre aquella muchedumbre un repentino silencio, se oyeron solamente sus atabalillos y bocinas, que segun su costumbre tocaban á recojer, como se conoció brevemente, porque al mismo tiempo se empezaron á mover las tropas, y marchando poco á poco por el camino de Tlascala, traspusieron por lo alto de una colina, y dejaron á sus enemigos la campaña.

Respiraron los españoles con esta novedad, que parecia milagrosa, porque no se hallaba causa natural á que atribuirla; pero supieron después por medio de algunos prisioneros que Xicotencal ordenó la retirada, porque habiendo muerto en la batalla la mayor parte de sus capitanes, no se atrevió à manejar tanta gente sin cabos que la gobernasen. Murieron tambien muchos nobles, que hicieron costosa la faccion, y fue grande el número de los heridos; pero sobre tanta pérdida, y sobre quedar entero nuestro ejército, y ser ellos los que se retiraban, entraron triunfantes en su alojamiento, teniendo por victoria el no volver vencidos, v siendo la cabeza de la vegua toda la razon y todo el aparato del triunfo. Llevábala delante de si Xicotencal sobre la punta de una lanza, v la remitió luego á Tlascala, haciendo presente al senado de aquel formidable despojo de la guerra, que causó á todos grande admiracion, y fué después sacrificada en uno de sus templos con estraordinaria solemnidad : víctima propia de aquellas aras, y menos inmunda quelos mismos dioses que se honraban con ella.

De los nuestros quedaron heridos nueve ó diez soldados, y algunos zempoales, cuya asistencia fue de mucho servicio en esta ocasion, porque los hizo valientes el ejemplo de los españoles y la irritacion de ver despreciada y rota su alianza.

Descubríase á poca distancia un lugar pequeño en sitio eminente que mandaba la campaña; y Hernan Cortés, atendiendo à la fatiga de su gente, y á lo que necesitaba de repararse, trató de ocuparle para su alojamiento; lo cual se consiguió sin dificultad, porque los vecinos le desampararon luego que se retiró su ejército, dejando en él abundancia de bastimentos, que ayudaron á conservar la provision y á reparar el cansancio. No se halló bastante comodidad para que estuviese toda la gente debajo de cubierto, pero los zempoales cuidaron del suvo fabricando brevemente algunas barracas : y el sitio que por naturaleza era fuerte, se aseguró lo mejor que fué posible con algunos reparos de tierra y fagina, en que trabajaron todos lo que restaba del dia, con tanto aliento y tan alegres, que al parecer descansaban en su misma diligencia, no porque dejasen de conocer el conflicto en que se hallaron ni diesen por acabada la guerra, sino porque reconocian al cielo todo lo que no esperaron de sus fuerzas, y viéndole va declarado en su favor, se les hacia posible lo que poco antes tuvieron por milagroso.

LIBRO IV, CAPÍTULO XIV.

.... Hallábase ya Hernan Cortés con dictamen de que le convenia retirarse por entonces, aunque

no sin esperanzas de volver á la empresa con mayor fundamento; y sirviéndose de lo que llevaba discurrido para estrañar menos esta proposicion, le respondió sin detenerse: «que su ánimo y su » entendimiento estaban conformes en obedecerle » con ciega resignacion, porque solo deseaba » ejecutar lo que fuese de su mayor agrado, sin » discurrir en los motivos de aquella resolucion, » ni detenerse à representar inconvenientes que » tendria previstos y considerados; en cuyo exá-» men debe rendir su juicio el inferior, ó suele » bastar por razon la voluntad de los príncipes. » Que sentiria mucho apartarse de su lado sin » dejarle restituido en la obediencia de sus » vasallos, particularmente cuando pedia mayor » precaucion la circunstancia de haberse decla-» rado la nobleza por los populares: novedad que » necesitaba de todo su cuidado; porque los no-» bles, roto una vez el freno de su obligacion, se » hallan mas cerca de los mayores atrevimientos; » pero que no le tocaba formar dictámenes que » pudiesen retardar su obediencia, cuando le » proponia, como remedio necesario, su jornada, » conociendo la enfermedad y los humores de » que adolecia su república: sobre cuyo presu-» puesto , y la certidumbre de que marcharia » luego con su ejército la vuelta de Zempoala, » debia suplicarle que antes de su partida hiciese " dejar las armas á sus vasallos, porque no seria
" de buena consecuencia que atribuyesen á su
" rebeldia lo que debian á la benignidad de su
" rey; cuyo reparo hacia mas por el decoro de su
" autoridad, que porque le diese cuidado la obsti" nacion de aquellos rebeldes, pues dejaba el em" peño de castigarlos por complacerle, llevando
" en su espada y en el valor de los suyos todo lo
" que habia menester para retirarse con segu" ridad."

No esperaba Motezuma tanta prontitud en las respuestas de Cortés : creyó hallar en él mayor resistencia, y temia estrecharle con la porfía ó con la desazon en materia que tenia resuelta y deliberada. Dióle á entender su agradecimiento con demostraciones de particular gratitud. Salió al semblante y à la voz el desahogo de su respiracion. Ofreció mandar luego à sus vasallos que dejasen las armas, y aprobó su advertencia, estimándola como disposicion necesaria para que llegasen menos indignos á capitular con su rey: punto que no habia discurrido, aunque sentia interiormente la disonancia de tanto contemporizar con los que merecian su desagrado, y no hallaba camino de componer la soberanía con la disimulacion. Al mismo tiempo que duraba esta conferencia se tocó un arma muy viva en el cuartel. Salió Hernan Cortés à reconocer sus defensas, y halló la gente por todas partes empeñada en la resistencia de un asalto general que intentaron los enemigos. Estaba siempre vigilante la guarnicion, y fueron recibidos con todo el rigor de las bocas de fuego : pero no fué posible detenerlos, porque cerraron los ojos al peligro y acometieron de golpe, impelidos unos de otros con tanta precipitacion, que caminando al parecer su vanguardia sin propio movimiento , logró al primer avance la determinación de arrimarse ála muralla. Fuéronse quedando los arcos y las hondas en la distancia que habian menester, y empezaron á repetir sus cargas para desviar la oposicion del asalto, que al mismo tiempo se intentaba y resistia con igual resolucion. Llegó por algunas partes el enemigo á poner el pié dentro de los reparos; y Hernan Cortés, que tenia formado su retén de tlascaltecas y españoles en el patio principal, acudia con nuevos socorros á los puntos mas aventurados, siendo necesaria toda su actividad y todo el ardimiento de los suvos para que no flaquease la defensa; ó se llegase á conocer la falta que hacen las fuerzas al valor.

Supo Motezuma el conflicto en que se hallaba Cortés; llamó á doña Marina, y por su medio le propuso: « que segun el estado presente de las » cosas y lo que tenia discurrido, seria conve-» niente dejarse yer desde la muralla para man-



» dar que se retirasen los sediciosos populares, y » viniesen desarmados los nobles á representar » lo que unos y otros pretendian. » Admitió Cortés su proposicion, teniendo ya por necesaria esta diligencia para que respirase por un rato su gente, cuando no bastase para vencer la obstinacion de aquella multitud inexorable. Y Motezuma se dispuso luego á ejecutar esta diligencia con ansia de reconocer el ánimo de sus vasallos en lo tocante á su persona. Hizose adornar de las vestiduras reales: pidió la diadema y el manto imperial: no perdonó las joyas de los actos públicos, ni otros resplandores afectados que publicaban su desconfianza, dando á entender con este cuidado que necesitaba de accidentes su presencia para ganar el respeto de los ojos, ó que le convenia socorrerse de la púrpura y el oro para cubrir la flaqueza interior de la magestad. Con todo este aparato, y con los mejicanos principales que duraban en su servicio, subió al terrado contrapuesto á la mayor avenida. Hizo calle la guarnicion y asomandóse uno de ellos al pretil, dijo en voces altas ; que previniesen todos su atencion y su reverencia, porque se habia dignado el gran Motezuma de salir á escucharlos y favorecerlos. Cesaron los gritos al oir su nombre, y cayendo el terror sobre la ira, quedaron apagadas las voces y amedrentada la respiracion. Dejóse ver entónces

de la muchedumbre, llevando en el semblante una severidad apacible, compuesta de su enojo y su recelo. Doblaron muchos la rodilla, cuando le descubrieron, y los mas se humillaron hasta poner el rostro con la tierra, mezclándose la razon de temerle con la costumbre de adorarle. Miró primero á todos, y después á los nobles, con ademan de reconocer á los que conocía. Mandó que se acercasen algunos, llamándolos por sus nombres. Honrólos con el título de amigos y parientes, forcejando con su indignacion. Agradeció el afecto con que deseaban su libertad, sín faltar á la decencia de las palabras; y su razonamiento, aunque le hallamos referido con alguna diferencia, fué, segun dicen los mas, en esta conformidad.

« Tan lejos estoy, vasallos mios, de mirar » como delitoesta conmocion de vuestros corazones, » que no puedo negarme inclinado á vuestra dis- » culpa. Esceso fué tomar las armas sin mi licen- » cia, pero esceso de vuestra fidelidad. Creísteis, » no sin alguna razon, que yo estaba en este palacio de mis predecesores detenido y violentado : » y el sacar de opresion á vuestro rey es empeño » grande para intentado sin desórden, que no hay » leyes que puedan sujetar el nimio dolor á los » términos de la prudencia; y aunque tomásteis » con poco fundamento la ocasion de vuestra in- » quietud (porque yo estoy sin violencia entre

» los forasteros que tratais como enemigos) ya

» veo que no es descrédito de vuestra voluntad

» el engaño de vuestro discurso. Por mi eleccion

» he perseverado con ellos; y he debido toda esta

» benignidad à su atencion, y todo este obsequio

» al principe que los envia. Ya están despachados:

» ya he resuelto que se retiren: y ellos saldrán

» luego de mi corte; pero no es bien que me

» obedezcan primero que vosotros, ni que vaya

» delante de vuestra obligacion su cortesia. Dejad

» las armas, y venid como debeis á mi presencia,

» para que cesando el rumor y callando el tu
» multo, quedeis capaces de conocer lo que os

» favorezco en lo mismo que os perdono. »

Así acabó su oracion, y nadie se atrevió à responderle. Unos le miraban asombrados y confusos de hallar el ruego donde temian la indignacion; y otros lloraban de ver tan humilde à su rey, ó lo que disuena mas, tan humillado. Pero al mismo tiempo que duraba esta suspension, yolvió à remolinar la plebe, y pasó en un instante del miedo à la precipitacion, fàcil simpre de llevar à los estremos su inconstancia, y no faltaria quien la fomentase, cuando tenian elegido nuevo emperador, ó estaban resueltos à elegirle, que uno y otro se halla en los historiadores.

Creció el desacato á desprecio, dijéronle á grandes voces que ya no era su rey, que dejase la corona y el cetro por la rueca y el huso, llamándole cobarde, afeminado y prisionero vil de sus enemigos. Perdianse las injurias en los gritos, v él procuraba, con el sobrecejo y con la mano, hacer lugar á sus palabras, cuando empezó á disparar la multitud, v vió sobre si el último atrevimiento de sus vasallos. Procuraron cubrirle con las rodelas dos soldados que puso Hernan Cortés á su lado, previniendo este peligro; pero no bastó su diligencia para que dejasen de alcanzarle algunas flechas; y mas rigurosamente una piedra que le hirió en la cabeza, rompiendo parte de la sien, cuvo golpe le derribó en tierra sin sentido: suceso que sintió Cortés como uno de los mayores contratiempos que se le podian ofrecer. Hizole retirar à su cuarto, y acudió con nueva irritacion à la defensa del cuartel; pero se halló sin enemigos en quien tomar satisfaccion de su enojo; porque al mismo instante que vieron caer á su rey, ó pudieron conocer que iba herido, se asombraron de su misma culpa, y huyendo sin saber de quien, ó crevendo que llevaban á las espaldas la ira de sus dioses, corrieron à esconderse del cielo con aquel género de confusion ó fealdad espantosa que suelen dejar en el ánimo al acabarse de cometer los enormes. delitos.

Pasó luego Hernan Cortés al cuarto de Mote-

zuma, que volvió en si dentro de breve rato; pero tan impaciente y despechado, que fue necesario detenerle para que no se quitase la vida. No era posible curarle, porque desviaba los medicamentos: prorumpia en amenazas que terminaban en gemidos : esforzábase la ira y declinaba en pusilanimidad: la persuasion le ofendia, y los consuelos le irritaban : cobró el sentido para perder el entendimiento; y pareció conveniente dejarle por un rato y dar algun tiempo á la consideracion para que se desembarazase de las primeras disonancias de la ofensa. Quedó encargado á su familia y en miserable congoja, batallando con las violencias de su natural y el abatimiento de su espíritu; sin aliento para intentar el castigo de los traidores, y mirando como hazaña la resolucion de morir á sus manos : bárbaro recurso de ánimos cobardes que gimen debajo de la calamidad, y solo tienen valor contra el que puede menos.



de criste de l'acceptant de MELO.

Don Francois Manuel de Melo naquit et mourut à Lisbonne, entre 1612 et 1667. De bonne heure il montra beaucoup d'intelligence, un goût très-prononcé pour l'étude, et il se distingua par ses succès scolaires au collége de Coïmbre. Des fruits précoces de son talent et de son application se produisirent dès l'âge de 14 ans, par la publication successive d'un petit poème sur la Restauration de Bahia, d'un ouvrage intitulé Concordances mathématiques, et d'un roman sous le titre de Las Finezas (Les Finesses). Melo n'avait que 17 ans, lorsqu'une mort prématurée le priva de l'appui de son père. Ce malheur lui fit abandonner la carrière des lettres pour celle des

armes; et, enrolé comme volontaire, il était devenu colonel avant l'âge de 30 ans. Son mérite littéraire était cependant si bien reconnu, que le général chargé de diriger la guerre de Catalogne, ayant reçu de Philippe IV l'ordre de faire écrire l'histoire de cette campagne par celui de ses officiers qui lui paraîtrait le plus capable, désigna sans hésiter Melo pour remplir cette tâche honorable.

Comme tant d'autres hommes éminents, il eut aussi à subir sa part d'adversités. Lors du soulèvement du Portugal, Melo, soupçonné d'adhésion au plan des conjurés, fut jeté en prison. Mais, justifié bientôt des accusations qui pesaient sur lui, il fut remis en liberté, et largement dédommagé des pertes matérielles qu'il avait éprouvées, soit par l'effet de son emprisonnement, soit par suite de la séparation violente de son pays d'avec le royaume d'Espagne. Lorsqu'enfin l'indépendance du Portugal eut été reconnue par l'Espagne, il quitta Madrid pour se vouer au service de sa patrie éman-

cipée. Mais plus tard, de nouveaux troubles vinrent l'assaillir, alors que tout semblait lui assurer un noble repos, fruit des labeurs de sa vie. Par la malignité de quelques envieux, il fut calomnieusement accusé de complicité dans le meurtre d'un personnage du nom de Cardoso, et, par suite, séquestré dans la Vieille Tour, à Lisbonne. Là , il demeura douze années consécutives. A la fin , condamné au bannissement perpétuel, il dut se retirer au Brésil, où il resta six ans; et il ne fallut rien moins que l'intervention du roi de France, Louis XIII, et les instances du cardinal Mazarin, auprès de Jean IV de Portugal, pour qu'il fût permis à l'exilé de retourner dans son pays.

C'est dans sa prison, à Lisbonne, que Melo termina son Histoire de la Guerre de Catalogne, ouvrage dans lequel il se montre l'égal de Thucydide et de Tite-Live, pour l'élégance du style, la profondeur des idées, et l'exactitude des faits. Il a écrit une foule d'autres ouvrages d'histoire, de

poésie, d'art militaire, de morale, et de politique. On en compte une centaine de volumes imprimés, et il y en a encore autant qui sont demeurés inédits.

PRAGMENTS.

1

Guerra de Cataluna.

Hablo á quien lee.

Si buscas la verdad, yo te convido á que leas; si no mas del deleite y policia, cierra el libro, satisfecho de que tan á tiempo te desengañe.

Ni el arte, ni la lisonja han sido parciales á mi escritura: aquí no hallarás citadas sentencias ó aforismos de filósofos y políticos, todo es del que lo escribe. Muchos casos sí se refieren de que las puedes formar, si con juicio discurres por la naturaleza de estos sucesos: entónces será tuyo lo útil, como el trabajo mio, sacando de mis letras doctrina por tí mismo; y ambos así nos llamarémos autores, yo con lo te refiero, tú con lo que te persuades.

Ofrezco á los venideros un ejemplo, à los presentes un desengaño, un consuelo á los pasados. Cuento los accidentes de un siglo que les puede servir á estos, aquellos y esotros con lecciones tan diferentes.

Algunos condenarán mi Historia de triste. No hay modo de referir tragedias sino con términos graves. Las sales de Marcial, las fábulas de Plauto, jamás se sirvieron ó representaron en la mesa de Livio.

Si alguna vez la pluma corriere tras la armonia de las razones, certificote que en nada entró el artificio, sino que la materia entónces mas deleitable la lleva apaciblemente.

Hablo de las acciones de grandes príncipes y otros hombres de superior estado: lo primero se escusa siempre que se puede, y cuando se llega á hablar de los reyes, es con suma reverencia á la púrpura; pero es condicion de las llagas no dejarse manejar sin dolor y sangre.

Muchos te parecerán secretos, no lo han sido á mi inteligencia: ninguno juzga temerariamente, sino aquel que afirma lo que no sabe: no es secreto lo que está entre pocos; de estos escribo.

Llamo á los soldados del ejército del rey don Felipe algunas veces católicos como á su rey; no se quejen los mas de esta separacion, sigo la voz de historiadores. Otras veces los nombro españoles, castellanos ó reales; siempre entiendo la misma gente: para todos quisiera el mejor nombre.

Procuro no faltar á la imitacion de los sugetos,

cuando hablo por ellos, ni á la semejanza, cuando hablo de ellos. En inquirir y retratar afectos, pocos han sido mis cuidados; si lo he conseguido, dicha ha sido de la esperiencia que tuve de casi todos los hombres de que trato. He deseado mostrar sus ánimos, no los vestidos de seda, lana ó pieles, sobre que tanto se desveló un historiador grande de estos años, estimado en el mundo.

Si en algo te he servido, pidote que no te entrometas á saber de mi mas de lo que quiero decirte. Yo te inculco mi juicio, como lo he recibido en suerte: no te ofrezco mi persona, que no es del caso para que perdones ó condenes mis escritos. Si no te agrado; no vuelvas á leerme; y si teobligo, perdonote el agradecimiento: no es temor, como no es vanidad. Largo es el teatro, dilatada la tragedia: otra vez nos toparemos, ya me conocerás por la voz, yo á ti por la censura.

II.

LIBRO PRIMERO.

96. A estetiempo vagaba por la ciudad un confusisimo rumor de armas y voces; cada casa representaba un espectáculo, muchas se ardian, muchas se arruinaban, á todas se perdia el respeto, y se atrevia la furia: olvidábase el sagrado de los templos, la clausura é inmunidad de las religiones

fue patente al atrevimiento de los homicidas; hallábanse hombres despedazados sin examinar otra culpa que su nacion; aun los naturales eran oprimidos por crimen de traidores, si infamaban aquel dia á la piedad, si alguno abrió sus puertas al afligido, ó las cerraba al furioso. Fueron rotas las cárceles, cobrando no solo libertad, mas autoridad los delineuentes.

97. Habia el conde ya reconocido su postrer riesgo, oyendo las voces de los que le buscaban, pidiendo su vida, y depuestas entónces las obligaciones de grande, se dejó llevar fácilmente de los afectos de hombre: procuró todos los modos de salvacion, v volvió desordenadamente á proseguir en el primer intento de embarcarse: salió segunda vez á la lengua del agua; pero como elaprieto fuese grande, y mayor el peso de las aflicciones, mandó se adelantase su hijo con pocos que le seguian, porque llegando al esquife de la galera, que no sin gran peligro los aguardaba, hiciese como lo esperase tambien: no quiso aventurar la vida del hijo, porque no confiaba tanto de su fortuna. Adelantóse el mozo, y alcanzando la embarcación, no le fué posible detenerla, tanta era la furia con que procuraban desde la ciudad su ruina: navegó hácia la galera, que le aguardaba fuera de la batería. Quedóse el conde mirándola con lágrimas, disculpables en un hombre que se

veía desamparado á un tiempo del hijo y de las esperanzas; pero ya cierto de su perdicion, volvió con vagarosos pasos por la orilla opuesta á las peñas que llaman de San Beltran, camino de Monjuich.

98. A esta sazon, entrada su casa y pública su ausencia, le buscaban rabiosamente por todas partes, como si su muerte fuese la corona de aquella victoria: todos sus pasos reconocian los de la Tarazana: los muchos ojos que lo miraban caminando como verdaderamente á la muerte, hicieron que no pudiese ocultarse á los que se le seguian: era grande la calor del dia, superior la congoja, seguro el peligro, viva la imaginacion de su afrenta; estaba sobre todo firmada la sentencia en el tribunal infalible: cayó en tierra cubierto de un mortal desmayo, donde siendo hallado por algunos de los que furiosamente le buscaban, fué muerto de cinco heridas en el pecho.

99. Así acabó su vida don Dalmau de Queralt, conde de Santa Coloma, dándole famoso desengaño á la ambicion y soberbia de los humanos, pues aquel mismo hombre en aquella region misma, casi en un tiempo propio, una vez sirvió de envidia, otra de lástima. ¡O grandes, que os parece nacisteis naturales al imperio! ¡que importa, si no dura mas de la vida, y siempre la violencia del mando os arrastra tempranamente al precipicio!

ISLA.

LE PÈRE JEAN ISLA naquit à Ségovie en 1714. Il entra dans la Compagnie des Jésuites, où son mérite lui fit confier, dans diverses maisons de l'ordre, l'enseignement de la philosophie et de la théologie. L'éloquence sacrée, que les d'Avila et les Grenade avaient rendue si florissante au seizième siècle, déchue alors de sa grandeur ancienne, ne parlait plus qu'en phrases bruvantes, hérissées de latin, en mots pompeux ornés de pointes et de jeux d'esprit. Le pere Isla, esprit profond et d'un goût supérieur, affligé d'un tel désordre, tenta d'y porter remède en publiant un livre satirique, plaisamment intitulé: Histoire du fameux Prédicateur, fray Gérondif de Campazas. Dans cet ouvrage,

4.

le fils d'un campagnard, délaissant la pioche et ses vaches pour la grammaire latine, fait ses études; puis, prenant l'habit religieux, il profite si bien des leçons de ses maîtres dans l'art de la prédication, qu'il devient à son tour un prédicateur-type, selon le goût du temps, fournissant ainsi le résumé le plus complet des défauts et des ridicules que l'auteur se proposait de corriger.

Le père Isla écrivit en outre un Abrégé de l'Histoire d'Espagne, qui est très-estimé.

— C'est lui qui, par la plus habile traduction, a, on peut le dire, restitué à son pays le roman si connu de Gil-Blas, qui, d'après certaines opinions, ne serait qu'un emprunt ou même une adroite soustraction faite par Lesage à la littérature espagnole sur un manuscrit existant à l'Escurial antérieurement à lui. Quoi qu'il en soit, et lors même qu'on pourrait prouver qu'il était comme impossible à l'écrivain français, totalement étranger au pays, de peindre si fidèlement, si vivement, les

intrigues, les mœurs, les usages des Espagnols, à la cour aussi bien qu'à la ville, dans la vie publique aussi bien que dans la vie privée; la traduction que le père Isla nous a donnée de ce roman n'est pas moins une œuvre très-remarquable par le talent tout particulier avec lequel il a reproduit toutes les perfections et jusqu'aux plus délicates nuances du livre de Lesage.

Le style du père Isla se ressent de l'enjouement de son caractère; toutefois, jamais ses expressions ne sont indélicates. Il est d'ailleurs correct et élégant. — Lors du bannissement des Jésuites, le père Isla se retira en Italie, à Bologne, où il mourut en 1783.

- FRAGMENTS.

Gil Blas.

LIBRO I, CAPÍTULO II.

Lo que sucedió á Gil Blas con un hombre que cenó con él en Peñaflor.

....Llegué felizmente à Peñaflor, y me paré à la puerta de un meson, que tenia bella apariencia. Apenas eché el pié à tierra, cuando el mesonero me salió á recibir con mucha cortesía. Él mismo desató mi maleta y mis alforjas, cargó con ellas, y me condujo á un cuarto, mientras sus criados llevaban la mula á la caballeriza. Era el tal mesonero el mayor hablador de todo Asturias; tan fácil en contar sin necesidad todas sus cosas, como curioso en informarse de las agenas. Díjomeque se llamaba Andrés Corzuelo, y que habia servido al rey muchos años de sargento, y que se habia retirado quince meses habia, por casarse con una moza de Castropol, que era bastante linda, aunque algo morena. Después me dijo una infinidad de otras cosas, que tanto importaba saberlas como ignorarlas. Hecha esta confianza, juzgándose va acreedor á que vo le correspondiese con la misma, me preguntó quién era, de donde venia, y á donde caminaba. A todo lo cual me consideré obligado á responder artículo por artículo, puesto que cada pregunta la acompañaba con una profunda reverencia, suplicándome muy respetuosamente que perdonase su curiosidad. Esto me empeñó insensiblemente en una larga conversacion con él, en la cual ocurrió hablar del motivo y fin que tenia en desear deshacerme de mi mula, y proseguir el viage con algun arriero. Todo me lo aprobó mucho, y no cierto sucintamente, porque me representó todos los accidentes que me podian suceder, y me embocó mil funestas historias de los caminantes. Pensé que nunca acabase; pero al fin acabó diciéndome que si queria vender mi mula, él conocía un mulatero, hombre muy de bien, que acaso la compraria. Respondíle que me daria gusto en enviarle á llamar; y él mismo en persona partió al punto á noticiarle mi deseo.

Volvió en breve acompañado del chalan, y me le presentó ponderando mucho su honradez. Entrámos en el corral, donde habian sacado mi mula. Paseáronla y repaseáronla delante del mulatero, que con grande atencion la examinó de piés á cabeza. Púsole mil tachas, hablando de ella muy mal. Confieso que tampoco podia decir de ella mucho bien; pero lo mismo diria aunque fuera la mula del Papa. Protestaba que tenia cuantos defectos podia tener el animal, apelando al juicio del mesonero, que sin duda tenia sus razones para conformarse con el suvo. Ahora bien, me preguntó friamente el chalan, ¿cuánto pide V. por su mula? Yo, que la daria de valde, después del elogio que había hecho de ella, y sobre todo de la atestacion del señor Corzuelo, que me parecia hombre honrado, inteligente y sincero, le respondi remitiéndome en todo à lo que la apreciase su hombria de bien y su conciencia, protestando que me conformaria con ello. Replicóme, picándose de hombre de bien y timorato, que habiendo

interesado su conciencia, le tocaba en lo mas vivo, y en lo que mas le dolia, porque al fin este era su lado flaco; y efectivamente no era el mas fuerte, porque en lugar de los diez ó doce doblones en que mi tio la habia valuado, no tuvo verguenza de tasarla en tres ducados, que me entregó, y yó recibi tan alegre como si hubiera ganado mucho en aquel trato.

Después de haberme deshecho tan ventajosamente de mi mula, el mesonero me condujo á casa de un arriero que al dia siguiente habia de partir à Astorga. Dijome este que pensaba partir antes de amanecer, y que él tendria cuidado de dispertarme. Quedamos de acuerdo en lo que le habia de dar por comida y macho, y vo me volví al meson en compañía de Corzuelo, el cual en el camino me comenzó á contar toda la historia del arriero. Encajóme cuanto se decia de él en la villa, y me iba ya á aserrar con su inestancable habladuría, cuando por fortuna le interrumpió un hombre de buena traza, que se acercó á él, y le saludó. con mucha urbanidad. Dejélos á los dos, y prosegui mi camino, sin pasarme por el pensamiento que pudiese vo tener parte alguna en su conversacion; on shore of A obot no encohesitimes there

Luego que llegué al meson pedí la cena. Era dia de viérnes, y me contenté con huevos. Mientras los disponian, trabé conversacion con la me-

sonera, que hasta entónces no se habia dejado ver. Paracióme bastantemente linda, de modales muy desembarazados y vivos. Cuando me avisaron que va estaba hecha la tortilla, me senté á la mesa solo. No bien habia comido el primer bocado, hé aquí que entra el mesonero en compañía de aquel hombre con quien se había parado á habíar en el camino. El tal caballero, que podia tener treinta años, traía al lado un largo chafarote. Acercóse á mí con cierto aire alegre y apresurado : Señor licenciado, me dijo, acabo de saber que V. es el señor Gil Blas de Santillana, la honra de Oviedo, y la antorcha de la filosofia. ; Es posible que sea V. aquel jóven sapientisimo, aquel ingenio súblime, cuya reputacion es tan grande en todo este pais! Vosotros no sabeis (volviéndose al mesonero y á la mesonera) que hombre teneis en casa. Teneis en ella un tesoro. En este mozo estais viendo la octava maravilla del mundo. Volviéndose despues hácia mi, y echándome los brazos al cuello, escuse V. (me dijo) mis rebatos, no sov dueño de mí mismo, ni puedo contener la alegría que me causa su presencia.

No pude responderle de pronto, porque me tenia tan estrechamente abrazado, que apénas me dejaba libre la respiracion; pero luego que desembaracé un poco la cabeza, le dije: nunca creí que mi nombre fuese conocido en Peñaflor. ¿ Quellama conocido? me repuso en el mismo tono. nosotros tenemos registro de todos los grandes personages que nacen à veinte leguas en contorno. V. está reputado por un prodigio, y no dudo que algun dia hará España tanta gloria de haberle producido, como la Grecia de ser madre de sus siete Sabios. A estas palabras se siguió un nuevo abrazo, que hube de aguantar aun á peligro de que me sucediese la desgracia de Anteo. Por poca esperiencia del mundo que vo hubiera tenido, no me dejaria ser el dominguillo de sus demostraciones, ni de sus hipérboles. Sus inmoderadas adulaciones y escesivas alabanzas me harian conocer desde luego que era uno de aquellos parasitos, pegotes y petardistas, que se hallan en todas partes, y se introducen con todo forastero para llenar la barriga á costa suya ; pero mis pocos años y mi vanidad me hicieron formar un juicio muy distinto. Mi panegirista y mi admirador me pareció un hombre muy de bien y muy real : y así le convidé à cenar conmigo. Con mucho gusto, me respondió prontamente; antes bien estoy muy agradecido á mi buena estrella, por haberme dadoá conocer al ilustre señor Gil Blas, y no quiero malograr la fortuna de estar en su compañía, y disfrutar sus favores lo mas que me sea posible. A la verdad, prosiguió, no tengo gran apetito, y me sentaré à la mesa solo por hacer compañía à

V. comiendo algunos bocados meramente por complacerle, y por mostrar cuanto aprecio sus finezas.

Sentóse enfrente de mí el señor mi panegirista. Trajéronle un cubierto, y se arrojó á la tortilla con tanta ansia y con tanta precipitacion, como si hubiera estado tres dias sin comer. Por el gusto con que la comia conocí que presto daria cuenta de ella. Mandé que se hiciese otra, lo que se ejecutó prontamente : pusiéronla en la mesa cuando. acabábamos, ó por mejor decir, cuando mi huésped acababa de engullirse la primera. Sin embargo comia siempre con igual presteza, y sin perder bocado añadia incesantemente alabanzas sobre alabanzas, las cuales me sonaban bien, y me hacian estar muy contento de mi paqueña persona. Bebia frecuentemente, brindando unas veces á mi salud, y otras à la de mi padre y de mi madre, no hartándose de celebrar su fortuna en ser padres de tal hijo. Al mismo tiempo echaba vino en mi vaso, incitándome á que le correspondiese. Con efecto, no correspondia vo mal á sus repetidos brindis, con lo cual y con sus adulaciones, me sentí de tın buen humor, que viendo ya medio comida la segunda tortilla, pregunté al mesonero si tenia algun pescado. El señor Corzuelo, que, segun todas las apariencias, se entendia con el petardista, respondió : tengo una escelente trucha; pero costará caro á los que la coman, y es bocado demasiadamente agrio para V.; Que llama V. demasiadamente agrio? replicó mi adulador. Traiga V. la trucha, y descuide de lo demás. Ningun bocado, por costoso que sea, es agrio para el señor Gíl Blas de Santillana, que merece ser tratado como un príncipe,

Tuve particular gusto de que hubiese retrucado con tanto aire las últimas palabras del mesonero, en lo cual no hizo mas que prevenirme. Dime por ofendido, y dije con enfado al mesonero: venga la trucha, y otra vez piense mas en lo que dice. El mesonero, que no deseaba otra cosa, hizo cocer luego la trucha, y presentóla en la mesa. A vista del nuevo plato brillaron de alegría los ojos del parasito, que dió mayores pruebas del deseo que tenia de complacerme, es decir, que se abalanzó al pez, ni mas ni menos como se habia arrojado á las tortillas. No obstante se vió precisado á rendirse, temiendo algun accidente, porque se habia hartado hasta el gollete. En fin, después de haber comido y bebido hasta mas no poder, quiso poner fin á la comedia. Señor Gil Blas, me dijo, alzándose de la mesa; estoy tan contento de lo bien que V. me ha tratado, que no le puedo dejar sin darle un importante consejo, de que me parece tiene no poca necesidad. Desconfie siempre de todo hombre que no conozca; y esté siempre

muy sobre si para no dejarse engañar de las alabanzas. Podrá V. encontrarse con otros, que quieran, como yo, divertirse á costa de su credulidad, y puede suceder que las cosas pasen mas adelante. No sea V. su hazme reir, y no crea sobre su palabra que le tengan por la octava maravilla del mundo. Diciendo esto, rióse de mí en mis bigotes, y volvióme las espaldas.

Senti tanto esta burla, como cualquiera de las mayores desgracias que me sucedieron después. No hallaba consuelo viéndome burlade tan groseramente, ó por mejor decir, viendo mi orgullo tan humillado. ¿Es posible, me decia vo, que aquel traidor se hubiese burlado de mí? : Pues qué! ¿ solamente buscó al mesonero para sacarle el gusano de la nariz, ó estaban va de inteligencia los dos? ; Ah pobre Gil Blas! muérete de verguenza, porque diste à estos bribones justo motivo para que te hagan ridículo. Sin duda que compondrán una buena historia de esta burla, la cual podrá muy bien llegar á Oviedo, y en verdad que te hará grandisimo honor. Tus padres se arrepentirán de haber arengado tanto á un mentecato. En vez de exortarme á que no engañase á nadie, debieran haberme encomendado que de ninguno me dejase engañar. Agitado de estos amargos pensamientos, y encendido en cólera, me cerré en mi cuarto, y me metí en la cama:

pero no pude dormir, y apenas habia cerrado los ojos, cuando el arriero vino á despertarme, y á decirme que solo esperaba por mí para ponerse en camino....



RESCIOUENA

mitale : Los Erudios a in cioteta (Les Savants à l'eau de rose , et l'autre en vers, sous le titre de : Les Loisirs de ma jeunesse. Ses, Lettres Maracoines, qu'il composa d'après les Lettres Persunes, alont été

CADALSO. 17 10 21100 252

Don Joseph Cadalso naquit à Cadix en 1741, et mourut au siège de Gibraltar en 1782. Ses parents le firent voyager de bonne heure, et, à l'âge de vingt ans, il avait déjà parcouru l'Angleterre, la France et l'Allemagne. De retour en Espagne, il suivit à la fois la carrière des armes et celle des lettres. Il parvint au grade de colonel, et il obtint en même temps de remarquables succès en littérature. Il a écrit une tragédie, mais cet essai dramatique ne fut pas heureux. Il publia en

outre, sous le pseudonyme de Joseph Vazquez, deux ouvrages, l'un en prose, intitulé: Los Eruditos à la violeta (Les Savants à l'eau de rose), et l'autre en vers, sous le titre de: Les Loisirs de ma jeunesse. Ses Lettres Marocaines, qu'il composa d'après les Lettres Persanes, n'ont été imprimées qu'après sa mort. Le mérite de ses écrits en prose et de ses poésies lyriques ont acquis à Cadalso une juste réputation littéraire.

FRAGMENTS.

Cartas Marruecas.

parents | firent voyager de

Carta de Gazel à Ben-Beley.

El uso fácil de la imprenta, el mucho comercio, as alianzas entre los príncipes y otros motivos, han hecho comunes á toda Europa las producciones de cada reino de ella. No obstante, lo que mas ha unido á los sabios Européos de diferentes paises, es el número de traducciones de unas lenguas en otras; pero no creas que esta comodidad sea tan grande como te figurarás desde luego. En

las ciencias positivas no dudo que lo sea, porque las voces y frases, para tratarlas en todos los paises, son casi las mismas, distinguiéndose estas muy poco en la sintaxis, y aquellas solo en la terminacion ó pronunciacion de las terminaciones; pero en las materias puramente de moralidad, crítica, historia ó pasatiempo, suele haber mil verros en las traducciones por las varias índoles de cada idioma. Una frase, al parecer la misma, suele ser en la realidad muy diferente, porque en una lengua es sublime, en otra baja, y en otra media. De aquí viene que, no solo no se da el verdadero sentido que tiene en una, si se traduce exactamente, sino que el mismo traductor no la entiende, y por consiguiente da á su nacion una siniestra idea del autor estrangero. De aquí nace la imposibilidad positiva de traducir algunas obras. El poema burlesco de los Ingleses, intitulado Oudibras, no se puede pasar á otro lengua ninguna del continente de Europa. Por lo mismo nunca pasarán los Pireneos las letrillas satíricas de Góngora; y muchas comedias de Moliere no gustarán por lo propio sino en Francia, aunque sean todas composiciones perfectas en su línea. Esto que parece desgracia, lo he mirado siempre como fortuna. Basta que los hombres sepan participarse los frutos que sacan de las ciencias y artes útiles, sin que tambien se comuniquen sus estravagancias. Hartas ridiculeces tiene cada nacion sin copiar á las estrañas. La imperfeccion en que se hallan aun hoy las facultades beneméritas de la sociedad humana, prueba que necesitan de todo el esfuerzo unido de las naciones que conocen la utilidad de la cultura.

II

Carta del mismo al mismo.

En esta nacion hay un libro muy aplaudido por todas las demás. Lo he leido, y me ha gustado sin duda; pero no deja de mortificarme la sospecha de que el sentido literal es uno, y el verdadero es otro muy diferente. Ninguna obra necesita mas que esta del Diccionario de Nuño. Lo que se lee, es una série de estravagancias de un loco, que cree que hay gigantes, encantadores, etc. algunas sentencias en boca de un necio, y muchas escenas de la vida bien criticadas; pero lo que hay debajo de esta apariencia, es en mi concepto un conjunto de materias profundas é importantes.

Creo que el carácter de algunos escritores Européos (hablo de los clásicos de cada nacion) es el siguiente. Los Españoles escriben la mitad de lo que imaginan : los Francéses mas de lo que piensan por la calidad de su estilo : los Alemanes lo dicen todo, pero de manera que la mitad no se

se les entiende : los Ingléses escriben para si solos.

III

Carta del mismo al mismo.

En Europa hay varias clases de escritores. Unos escriben cuanto les viene á la pluma; otros, lo que les mandan escribir; otros, lo que le agrada al público con lisonja; otros; lo que le choca con reprensiones. Los de la primera clase están espuestos á mas gloria y mas desastres, porque pueden producir mayores aciertos y desaciertos. Los de la segunda se lisonjean de hallar el premio seguro de su trabajo. Los de la tercera son mentirosos, como los llama Nuño, y merecen por su escrito el odio de todo el público. Los de la cuarta tienen alguna disculpa, como la lisonja no sea muy baja. Los de la quinta deben ser censurados con tiento, pues no es poco el que se necesita para reprender á quien se halla bien con sus vicios, ó cree que el libro ejercicio de ellos es una preeminencia muy apreciable.

Cada nacion ha tenido alguno ó algunos censores mas ó ménos rígidos, pero creo que, para ejercer este oficio con algun respeto de parte del vulgo, necesita el que lo emprende, hallarse límpio de los defectos que va á censurar. Quien tendria paciencia en la antigua Roma, para ver à Séneca escribir contra el lujo y magnificencia con la mano misma con que se ocupaba con notable codicia en atesorar millones? ¿ Que efecto podria producir todo el elogio que hacia de la mediania, quien no aspiraba sino à superar à los mas poderosos en esplendor? El hacer una cosa, y escribir la contraria, es el modo mas tiránico de burlar la sencillez de la plebe, y es tambien el medio mas eficaz para exasperarla, si llega à comprender este artificio.

IV

Carta de Ben-Beley à Gazel.

De todas tus cartas, recibidas hasta ahora, infiero que me pasaria en lo bullicioso y lucido de Europa lo mismo que esperimento en el retiro de Africa, árida é insociable, como tú la llamas, desde que te acostumbras á las delicias Européas. Nos fastidia con el tiempo lo que nos encantó á primera vista; nos cansa un juego que aprendimos con ansia; nos molesta una música que al principio nos arrebataba; nos empalaga un plato que nos deleitó la primera vez; la corte que al primer dia nos encantó, después nos repugna; la soledad que nos parecia deliciosa la primera semana, nos causa después melancolia, la virtud sola es la cosa que

mas amable hallamos, cuanto mas la conocemos y cultivamos. Te desco bastante fondo de ella para alabar al ser supremo con rectitud de corazon, tolerar los males de la vida, no desvanecerte con los bienes, hacer bien á todos, mal á ninguno, vivir contento, esparcir alegría entre tus amigos, participar de sus pesadumbres para aliviarles el peso de ellas, y volver salvo y sabio al seno de tu familia, que te saluda muy de corazon con vivísimos deseos de abrazarte.

X la cabeza llena de fo

Carta de Gazel á Ben-Beley.

Hoy sí que tengo una estraña observacion que comunicarte. Desde la primera vez que desembarqué en Europa, no he observado cosa que me haya sorprendido, como lo que te voy á participar en esta carta.

Todos los sucesos políticos de esta parte del mundo, por estraordinarios que sean, me parecen mas fáciles de esplicar que la frecuencia de pleitos entre parientes cercanos, y aun entre hijos y padres. Ni el descubrimiento de las Indias Orientales y Occidentales, ni la incorporacion de las coronas de Castilla y Aragon, ni la formacion de la república Holandesa, ni la constitucion mixta de la gran Bretaña, ni la desgracia de la

casa de Stuar, ni el establecimiento de la de Braganza, ni la cultura de Rusia, ni suceso alguno de esta calidad, me sorprende tanto como ver pleitear padres con hijos. ¿En que puede fundarse un hijo para demandar en justicia contra su padre? ¿ O en que puede fundarse un padre para negar alimentos á su hijo? Es cosa que no entiendo. Se han empeñado los sabios de este país en esplicármelo, y mi entendimiento en resistir á la esplicacion, pues se invierten todas las ideas que tengo de amor paterno y amor filial.

A noche me acosté con la cabeza llena de lo que sobre este asunto habia oido, y me ocurriéron de tropel todas las instrucciones que oi de tu boca, cuando me hablabas en mi niñez sobre el carácter de padre, y el rendimiento de hijo. Venerable Ben-Beley, después de levantar las manos al cielo, taparéme con ellas los oidos para impedir la entrada á voces sediciosas de jóvenes necios, que con tanto desacato me hablan de la dignidad paterna. No escucho sobre este punto mas voz que la de la naturaleza, tan elocuente en mi corazon, v mas cuando tú la acompañaste con tus sabios consejos. Este vicio Européo no llevaré vo á Africa. Me tuviera por mas delincuente, que si llevase á mi patria la peste de Turquía. Me verás á mi regreso tan humilde á tú vista v tan dócil á tus labios, como cuando me sacaste de entre los creo que vibraria la mano omnipotente un rayo irresistible que me redujera á cenizas con espanto del orbe entero, á quien mi nombre vendria á ser de escarmiento infeliz y de eterna memoria.

¡ Que mofa harian de mí algunos jóvenes Européos, si cayesen estos renglones en sus impias manos! cuanta necedad brotaria de sus insolentes labios! cuan ridículo objeto sería yo á sus ojos! Pero aun así despreciaria el escarnio de los malvados, y me apartaría de ellos, para mantener mi alma tan blanca como la leche de las ovejas.

VI.

Carta de Ben-Beley à Gazel en respuesta de la anterior.

Como suben al cielo los aromas de las flores, y

como llegan á mezclarse con los celestes coros los trinos de las aves, así he recibido la espresion de rendimiento que me ha traido la carta en que abominas del desacato de algunos jóvenes Européos hácia sus padres. Mantente contra tan horrendas máximas, como la peña se mantiene contra el esfuerzo de las olas; y créeme, que Dios mira con bondad desde la altura de su trono á los hijos que tratan con reverencia á sus padres; pues los otros se oponen abiertamente al establecimiento de la sabia economía que resplandece en la creacion.



Historia del Levantamiento, guerras y revolucion de España.

LIBRO QUINTO.

Primer sitio y defensa de Zaragoza.

Sin muro y sin torreones, segun nos ha trasmitido Floro, defendióse largos años la inmortal Numancia contra el poder de Roma. Tambien desguarnecida y desmurada resistió al de Francia con tenaz porfia, sino por tanto tiempo, la ilustre Zaragoza. En esta como en aquella mancillaron su fama ilustres capitanes: y los impetuosos y concertados ataques del enemigo tuvieron que estrellarse en los acerados pechos de sus in-

⁽¹⁾ Don Joseph Maria Queiro de LLanos, comte de Toreno, né à Oviedo vers la fin du dix-huitième siècle, auteur de quelques discours politiques et d'un ouvrage très-estimé, intitulé: Historia del Levantamiento, guerras y revolucion de Espana.

victos moradores. Por dos veces en menos de un año cercaron los francéses á Zaragoza; una malogradamente, otra con pérdidas é inauditos revéses. Cuanto fué de realce y nombre para Aragon la heróica defensa de su capital, fué de abatimiento y desdoro para sus sitiadores aguerridos y diestros no haberse enseñoreado de ella

pronto y de la primera embestida.

Baña á Zaragoza, asentada á la derecha márgen, el caudaloso Ebro, Ciñela al mediodia y del lado opuesto Huerba, acanalado y pobre, que mas abajo rinde à aquel sus aguas, y casi en frente à donde desde el Pirineo viene tambien à fenecer el Gállego. Por la misma parte y á un cuarto de legua de la ciudad se eleva el monte Torrero, cuya altura atraviesa la acequia imperial, que así llaman al canal de Aragon por traer su origen del tiempo del emperador Carlos V. Antes del sitio hermoseaban á Zaragoza en sus contornos feraces campiñas, viñedos y olivares, con amenas y deleitables quintas, á que dan en la tierra el nombre de torres. A izquierda del Ebro está el arrabal que comunica con la ciudad por medio de un puente de piedra, habiéndose destruido otro de madera en una riada que hubo en 1802. Pasaba la poblacion de 55,000 almas : menguó con las muertes y destrozos. No era Zaragoza ciudad fortificada, diciendo Colmenar, á manera de profecia, cosa ha de un siglo, « que estaba sin defensa, » pero que reparaba esta falta el valor de sus ha-» bitantes. » Cercaba solamente una pared de diez á doce piés de alto y de tres de espesor, en parte de tapia y en otras de mamposteria, interpolada á veces y formada por algunos edificios y conventos, y en la que se cuentan ocho puertas que dan salida al campo. No lejos de una de ellas, que es la del Portillo, y estramuros se distingue la Aljafería, antigua morada de los reyes de Aragon, rodeada de un foso y muralla, cuvos cuatro ángulos guarnecen otros tantos bastiones. Las calles en general son angostas, escepto la del Coso muy espaciosa y larga, casi en el centro de la ciudad, y que se estiende desde la puerta llamada del Sol hasta la plaza del Mercado. Las casas de ladrillo y por la mayor parte de dos ó tres pisos. La adornan edificios y conventos bien construidos y de piedra de sillería. La piedad admira dos suntuosas catedrales, la de Nuestra Señora del Pilar y la de la Seo, en las que alterna por años para su asistencia el cabildo. El último templo antiquísimo, el primero muy venerado de los naturales por la imágen que en su santuario se adora. Como no es de nuestra incumbencia hacer una descripcion especial de Zaragoza, no nos detendremos ni en sus antigüedades ni grandeza, reservando para después hablar de aquellos lugares, que á causa

de la resistencia que en ellos se opuso adquirieron desconocido renombre; porque alli las casas y edificios fueron otras tantas fortalezas.

Si ningunas eran en Zaragoza las obras de fortificacion, tampoco abundaban otros medios de defensa. Vimos cuan escasos andaban al levantarse en mayo. El corto tiempo trascurrido no habia dejado aumentarlos notablemente, y antes bien se habian minorado con los descalabros padecidos en Tudela y Mallen. En semejante estado déjase discurrir la consternacion de Zarogoza al esparcirse la nueva, en la noche del 14 de junio. de haber sido aquel dia derrotado Don José de Palafox en las cercanías de Alagon, segun dijimos en el anterior libro. Desapercibidos sus habitantes tan solamente hallaron consuelo con la presencia de su amado caudillo, que no tardó en regresar á la ciudad. Mas el enemigo no dió descanso ni vagar. Siguieron de cerca á Palafox, y tras él vinieron proposiciones del general Lefebyre Desnouettes à fin de que se rindiese, con un pliego enderezado al propio objeto y firmado por los emisarios españoles Castelfranco, Villela v Pereira, que acompañaban al ejército francés, y de quienes va hicimos mencion.

Fué la respuesta del general Palafox ir al encuentro de los invasores; y con las pocas tropas que le quedaban, algunos paisanos y piezas de campaña, se colocó fuera, no lejos de la ciudad, al amanecer del 15. Estaba á su lado el marqués de Lazan y muchos oficiales, mandando la artillería el capitan Don Ignacio Lopez. Pronto asomaron los francéses, y trataron de acometer á los nuestros con su acostumbrado denuedo. Pero Palafox viendo cuan superior era el número de sus contrarios, determinó retirarse, y ordenadamente pasó á Longares, pueblo seis leguas distante, desde donde continuó al puerto del Frasno cercano á Calatayud: queriendo engrosar su corta division con la que reunia y organizaba en dicha ciudad el barron de Versages.

Semejante movimiento, si bien acertado en tanto que no se consideraba á Zaragoza con medios para defenderse, dejaba á esta ciudad del todo desamparada y á merced del enemigo. Así se lo imaginó fundadamente el general francés Lefebvre Desnouettes, y con sus 3 á 6000 infantes y 800 caballos, á las nueve de la mañana del mismo 15, prensentóse con ufanía delante de las puertas. Habian crecido dentro las angustias: no eran arriba de 300 los militares que quedaban entre miñones y otros soldados: los cañones pocos y mal colocados como por gente á quien no guiaban oficiales de artillería, pues de los dos únicos con quien se contaba en un principio, Don Juan Cónsul y Don Ignacio Lopez, el último acompañaba

á Palafox y el primero por órden suya hallábase de comision en Huesca. El paisanage andaba sin concierto, y por todas partes reinabala indisciplina y confusion. Parecia por tanto que ningun obstáculo detendria á los enemigos, cuando el tiroteo de algunos paisanos y soldados desbandados les obligó á hacer parada y proceder precavidamente. De tan casual é impensado acontecimiento nació la memorable defensa de Zaragoza.

La perplejidad y tardanza del general francés alentó á los que habian empezado á hacer fuego, y dió á otros alas para ayudarlos y favorecerlos. Pero como aun no habia ni baterias ni resguardo importante, consiguieron algunos ginetes enemigos penetrar hasta dentro de las calles. Acometidos por algunos voluntarios y miñones de Aragon al mando del coronel Don Antonio de Torres, y acosados por todas partes por hombres, mugeres y niños, fueron los mas de ellos despedazados cerca de Nuestra Señora del Portillo, templo pegado á la puerta del mismo nombre.

Enfurecidos los habitantes, y con mayor confianza en sus fuerzas, después de la adquirida si bien fácil ventaja, acudieron sin distincion de clase ni de sexo á donde amagaba el peligro, y llevando á brazo los cañones antes situados en el mercado, plaza del Pilar y otros parages desacomodados, los trasladaron á las avenidas por donde el enemigo intentaba penetrar, y de repente hicieron contra sus huestes horrorosas descargas. Creyó entónces necesario el general francés emprender un ataque formal contra las puertas del Cármen y Portillo. Puso su mayor conato en apoderarse de la última, sin advertir que, situada á la derecha de la Aljafería, eran flanqueadas sus tropas por los fuegos de aquel castillo, cuyas fortificaciones, aunque endebles, le resguardaban de un rebate. Así sucedió que los que le guarnecian, capitaneados por un oficial retirado, de nombre Don Mariano Cerezo, militar tan bravo como patriota, escarmentaron la audacia de los que confiadamente se acercaban á sus muros. Dejáronles aproximarse, y á quema ropa los ametrallaron. En sumo grado contribuyó á que fuera mas certera la artilleria en sus tiros un oficial, sobrino del general Guillelmi, quien encerrado allí con su tio desde el principio de la insurreccion, olvidándose del agravio recibido, solo pensó en no dar quiebra á su honra, y cumplió debidamente con lo que la patria exigia de su persona. Igualmente fueron los francéses repelidos en la puerta del Cármen, sosteniendo por los lados el tremendo fuego, que de frente se les hacia, escopeteros esparcidos entre las tapias, alameda y olivares, cuya buena puntería causó en las filas enemigas notable matanza. Nadie rehusaba ir å la lid : las mugeres

corrian à profia à estimular à sus esposos y à sus hijos, y atropellando por medio del inminente riesgo los socorrian con víveres y municiones. Los francéses aturdidos al ver tanto furor y ardimiento, titubeaban, y crecia con su vacilar el entusiasmo y valentia de los defensores. De nuevo no obstante y reiteradas veces embistieron la entrada del Portillo, desviándose de la Aljaferia, y procurando cubrirse detrás de los olivares y arboledas. Menester fué para poner término á la sangrienta y reñida pelea, que sobreviniese la noche. Bajo su amparo se retiraron los francéses á media legua de la ciudad, y recogieron sus heridos, dejando el suelo sembrado de mas de 500 cadáveres. La pérdida de los españoles fué mucho mas reducida. abrigados de tapias y edificios. Y de aquella señalada victoria, que algunos llamaron de las Eras, resultó el glorioso empeño de los zaragozanos de no entrar en pacto alguno con el enemigo, y resistir hasta el último aliento.

Fuera de sí aquellos vecinos con la victoria alcanzada, ignoraban todavía el paradero del general Palafox. Grande fué su tristeza al saber su ausencia, y no teniendo fe en las autoridades antiguas ni en los demás gefes, los diputados y alcaldes de barrio á nombre del vecindario se presentaron luego que cesó el combate al corregidor é intendente Don Lorenzo Calvo de Rozas, que, hechura de Palafox, merecia su confianza. Instáronle para que hiciera sus veces, y condescendió con sus ruegos en tanto que aquel no volviera. Unia Calvo en su persona las calidades que el caso requeria. Declarado abiertamente en favor de la causa pública, habíase fugado de Madrid en donde estaba avecindado. Hombre de carácter firme y sereno encerraba en su pecho, con apariencias de tibio, el entusiasmo y presteza de un alma impetuosa y ardiente. Autorizado como ahora se veía por la voz popular, y punzado por el peligro que á todos amenazaba, empleó con diligencia cuantos medios le sugeria el deseo de proteger contra la invasion estraña la ciudad que se ponia en sus manos.

Prontamente llamó al teniente de rey Don Vicente Bustamante para que espidiese y firmase á los de su jurisdiccion las convenientes órdenes. Mandó iluminar las calles con objeto de evitar cualquiera sorpresa ó escesos; empezáronse á preparar sacos de tierra para formar baterías en las puertas de Sancho, el Portillo, Cármen y Santa Engracia; abriéronse zanjas ó cortaduras en sus avenidas; dispusiéronse á artillarlas, y se levantó en toda la tapia que circuía á la ciudad una banqueta para desde allí molestar al enemigo con la fusilería. Previnose á los vecinos en estado de llevar armas que se ápostasen en los diversos puntos

debiendo alternar noche y dia; ocupáronse los niños y mugeres en tareas propias de su edad y sexo, y se encargó á los religiosos hacer cartuchos de cañon y fusil, cumpliéndose con tan buen deseo y ahinco aquellas disposiciones, que á las diez de la noche se habia ya convertido Zaragoza en un taller universal, en el que todos se afanaban por desempeñar debidamente lo que á cada uno se habia encomendado.

Con mas lentitud se procedió en la construccion de baterias por falta de ingeniero que dirigiese la obra. Solo habia uno, que era Don Antonio San Genís, y este habia sido el 13 llevado á la cárcel por los paisanos que le conceptuaban sospechoso, habiendo notado que reconocia las puertas y la ronda de la ciudad. Ignoróse su suerte en medio de la confusion, pelea y agitacion de aquel dia y noche, y solo se le puso en libertad por órden de Calvo de Rozas en la mañana del 16. Sin tardanza trazó San Genis atinadamente varias obras de fortificacion; esmerándose en el buen desempeño, y ayudado en lugar de otros ingenieros por los hermanos Tabuenca arquitectos de la ciudad. Pintan estos pormenores, y por eso no son de mas, la situacion de los zaragozanos, y lo apurados y escasos que estaban de recursos y de hombres inteligentes en los ramos entónces mas necesarios.

Los francéses atónitos con la ocurido el 15,

juzgaron imprudente empeñarse en nuevos ataques antes de recibir de Pamplona mayores fuerzas, con artillería de sitio, morteros y municiones correspondientes. Mientras que llegaba el socorro, queriendo Lefebvre probar la via de la negociacion, intimó el 17 que á no venir á partido, pasaria á cuchillo á los habitantes, cuando entrase en la ciudad. Contestósele dignamente, y se prosiguió con mayor empeño en prepararse á la defensa.

El general Palafox en tanto, vista la decision que habian tomado los zaragozanos de resistir á todo trance al enemigo, trató de hostigarle y llamar á otra parte su atencion. Unido al baron de Versages contaba con una division de 6000 hombres y cuatro piezas de artillería. El 21 de junio pasó en Almunia reseña de su tropa, y el 23 marchó sobre Epila. En aquella villa hubo gefes que, notando el poco concierto de su tropa, por lo comun allegadiza, opinaron ser conveniente retirarse á Valencia, y no empeorar con una derrota la suerte de Zaragoza. Palafox, asistido de admirable presencia de ánimo, congregó su gente, y delante de las filas, exhortando á todos á cumplir con el duro pero honroso deber que la patria les imponia, añadió que eran dueños de alejarse libremente aquellos á quienes no animase la conveniente fortaleza para seguir por el estrecho y penoso sendero de la virtud y de la gloria, ó que tachasen de temeraria su empresa. Respondióse á su voz con universales clamores de aprobacion, y ninguno osó desamparar sus banderas. De tamaña importancia es en los casos árduos la entera y determinada voluntad de un caudillo.

Seguro de sus soldados hizo propósito Palafox de avanzar la mañana siguiente á la Muela, tres leguas de Zaragoza, queriendo coger á los francéses entre su fuerza v aquella ciudad. Pero barruntando estos su movimiento, se le anticiparon, v acometieron à su ejército en Epila à las nueve de la noche, hora desusada y en la que dieron de sobresalto é impensadamente sobre los nuestros por haber sorprendido y hecho prisionera una avanzada, v tambien por el descuido con que todavía andaban nuestras inexpertas tropas. Trabóse la refriega que fué empeñada y reñida. Como los españoles se vieron sobrecogidos, no hubo órden premeditado de batalla, y los cuerpos se colocaron segun pudo cada uno en medio de la oscuridad. La artilleria dirigida por el muy inteligente oficial Don Ignacio Lopez, se señaló en aquella jornada, y algunos regimientos se mantuvieron firmes hasta por la mañana que sin precipitacion tomaron la vuelta de Calatayud. En su número se contaba el de Fernando VII, que aunque nuevo, sostuvo el fuego por espacio de seis horas, como si se compusiera de soldados veteranos. Tambien hombres sueltos de guardias españolas defendieron largo rato una batería de las mas importantes. Dis putaron pues unos y otros el terreno á punto que los francéses no los incomodaron en la retirada.

Palafox convencido no obstante de que no era dado con tropas bisoñas combatir ventajosamente en campo raso, y de que seria mas útil su ayuda dentro de Zaragoza, determinó superando obstáculos, meterse con los suyos en aquella ciudad, por lo que después de haberse rehecho, y dejando en Calatayud un depósito al mando del baron de Versages, dividió su corta tropa en dos pequeños trozos: encargó el uno á su hermano Don Francisco, y acaudillando en persona el otro, volvió el 2 de julio á pisar el suelo zaragozano.

Ya habia allí acudido desde el 24 de junio su otro hermano el marqués de Lazan, que era el gobernador, con varios oficiales, á instancias y por aviso del intendente Calvo de Rozas. Descaba este un arrimo para robustecer aun mas sus acertadas providencias, acordar otras, comprometer en la defensa á las personas de distincion que no lo estuviesen todavía, imponer respeto á la muchedumbre congregando una reunion escogida y numerosa, y afirmarla en su resolucion por medio de un público y solemne juramento. Para ello convocó el 25 de junio una junta general de las principales corporaciones é individuos de todas clases, presi-

dida por el de Lazan. En su seno espuso brevemente Calvo de Rozas el estado en que la ciudad se hallaba, y cuales eran sus recursos, y escitó à los concurrentes á coadyuvar con sus luces y patriótico celo al sostenimiento de la causa comun. Conformes todos aprobaron lo antes obrado, se confirmaron en su propósito de vencer ó morir, y resolvieron que el 26 los vecinos, soldados, oficiales y paisanos armados, prestarian en calles y plazas, en baterías y puertas, un público y magestuoso juramento. Amaneció aquel dia, y á una hora señalada de la tarde se pobló el aire de un grito asombroso y unánime, « de que los defen-» sores de Zaragoza juntos y separados derrama-» rian hasta la última gota de su sangre por su » religion, su rey y sus hogares. »

Movió á curiosidad entre los enemigos la impensada agitación que causó tan nueva solemnidad, y con ansia de informarse de lo que pasaba, aproximóse á la línea española un comandante de polacos acompañado de varios soldados; y aparentando deseos de tomar partido él y los suyos con los sitiados, pidió como seguro de su determinación tratar con los gefes superiores. Salió Calvo de Rozas, indicó al comandante que se adelantase para conferenciar solos: hizolo así, mas á poco y aleyosamente cercaron á Calvo los soldados del contrario. Encaráronle las armas, y después de

preguntar lo que en Zaragoza ocurria, tuvo el comandante la descompuesta osadía de decirle, que no era su intento desamparar sus banderas; que habia solo inventado aquella artimaña para averiguar de qué provenia la inquietud de la ciudad. é intimar de nuevo por medio de una persona de cuenta la rendicion, siendo inevitable que al fin se sometiesen los zaragozanos al ejército francés. tan superior v aguerrido. Añadióle que á no consentir con lo que de él exigia, seria muerto ó prisionero. En vez de atemorizarse con la villana amenaza, reportado y sereno, contestóle Calvo: « Harto conocidas son vuestras malas artes y la » máscara de amistad con que encubris vuestras » continuadas perfidias, para que desprevenido y » no muy sobre aviso acudiera yo á vuestro llama-» miento: los muertos ó prisioneros sereis vos y » vuestros soldados, si intentais traspasar las leves admitidas aun entre las naciones bárbaras. El cas-» tillo de donde estamos tan próximos á la me-» nor señal mia disparará sus cañones y fusiles, que » por disposicion anterior estan ya apuntados contra » vosotros. » Alteróse el polaco con la áspera contestacion, y reprimiendo la ira suavizó su altanero lenguaje, ciñéndose à proponer al intendente Calvo una conferencia con sus generales. Vino en ello, y tomando la venia del de Lazan, se escogió por sitio el frente de la bateria del Portillo.

Todavia en el mismo dia avistáronse alli con Calvo v otros oficiales españoles autorizados por el gobernador y vecindario, los generales francéses Lefebvre v Verdier recien llegado. Limitáronse las pláticas á insistir estos en la entrega de Zaragoza, ofreciendo olvido de lo pasado, respetar las personas y propiedades, y conservar á los empleados en sus destinos; con la advertencia que de lo contrario convertirian en cenizas la ciudad. y pasarian á cuchillo los moradores. Calvo contestó con brio, prometiendo sin embargo que daria cuenta de lo que proponian, y que en la mañana siguiente se les comunicaria la definitiva resolucion, en cuva conformidad pasó el 27 temprano al campo francés Don Emeterio Barredo, llevando consigo una respuesta firmada por el marqués de Lazan, en la que se desechaban las insidiosas proposiciones del enemigo.

Claro era que estrechar el asedio y nuevas embestidas seguirian á repulsa tan temeraria, mayormente cuando los franceses habian engrosado su ejército, y cuando se habia mejorado su posicion. Por aquellos dias además de haberse desembarazado de Palafox arrojándole de Epila, habian recibido de Pamplona y Bayona socorros de cuantía. Trájolos el general Verdier, quien por su mayor graduacion reemplazó en el mando en gefe á Lefebvre, y no menos fueron por de pronto refor-

zados que con 3000 hombres, 30 cañones de grueso calibre, 4 morteros, 12 obuses, y 800 portuguéses á las órdenes de Gomez Freire. Fundadamente pensaron entónces que con buen éxito podrian vencer la tenacidad zaragozana.

Así fué que en el mismo dia 27 renovaron el fuego, y dirigieron con particularidad su ataque contra los puestos esteriores. Repelidos con pérdida en las diversas entradas de la ciudad, de que quisieron apoderarse, no pudo impedirseles que se acercasen al recinto. Como en sus maniobras se notó el intento de enseñorearse del monte Torrero, con diligencia se metieron en Zaragoza los víveres y municiones que estaban encerrados en aquellos almacenes; mas tan oportuna precaucion originó un desastre. A las tres de la tarde estremeciéronse todos los edificios, zumbando y resonando el aire con el disparo y caida de piedras, astillas y cascos. Tuviéronse los zaragozanos por muertos, y como si fuesen á ser sepultados en medio de ruinas. Despavoridos y azorados huían de sus casas, ignorando de donde provenia tanto ruido, turbacion y fracaso. Causábalo el haberse pegado fuego por descuido de los conductores à la pólyora que se almacenaba en el seminario conciliar, y este y la manzana de casas contiguas y las que estaban enfrente, se volaron ó desplomaron, rompiéndose los cristales de la ciudad, con

muertes y desdichas. Agregábase á la horrenda catástrofe la pérdida de la pólvora tan necesaria en aquel tiempo, y en el que habia de todo apretada pobreza.

Y para que apareciese enteramente acrisolada la constancia aragonesa, los francéses fiados en la desolacion y universal desconsuelo reiteraron sus ataques en tan apurado momento. No se descorazonaron los defensores, antes bien enfurecidos hicieron que se malograse la tentativa de los enemigos, inhumana en aquella sazon.

Desde aquel dia no trascurrió uno en que no hubiese reñidas contiendas, escaramuzas, salidas, acometimientos de sitiados y sitiadores. Largo seria é imposible referir hazañas tantas y tan gloriosas, rara vez empañadas con alguna bastarda accion.

Túvose sin embargo por tal lo ocurrido en el monte Torrero. El comandante á cuyo cargo estaba el puesto, de nombre Falcon, ora por conivencia, ora por desaliento que es á lo que nos inclinamos, le desamparó vergonzosamente, y el enemigo enseñoreándose de aquellas alturas causó en breve notables estragos.

El vecindario por su parte irritado de la conducta del comandante español, le obligó mas adelante á que compareciese ante un consejo de guerra, y por sentencia de este fué arcabuceado. La misma suerte cupo durante el sitio al coronel Don Rafael Pesino gobernador de las Cinco Villas, y á otros de menos nombre acusados de inteligencia con el enemigo. Ejemplar castigo, tachado por algunos de precipitado, pero que miraron otros como saludable freno contra los que flaqueasen por tímidos ó tramasen alguna alevosia.

Empeñábase así la resistencia, y cobraban todos ánimo con los oficiales y soldados que á menudo acudian en ayuda de la ciudad sitiada. Llenó sobre todo de particular gozo la llegada á últimos de junio de 300 soldados del regimiento de Estremadura al mando del teniente coronel Don Domingo Larripa, que vimos aliá detenido en Tárrega, sin querer cumplir las órdenes de Duhesme, y tambien la que por entónces ocurrió de 100 voluntarios de Tarragona, capitaneados por el teniente coronel Don Francisco Marcó del Pont. Compensábase con eso algun tanto el haber perdido las alturas de Torrero.

Mas dueños los francéses de semejante posicion, determinaron molestar la ciudad con balas, granadas y bombas. Para ello colocaron en aquella eminencia una bateria formidable de cañones de grueso calibre y morteros. Levantaron otras en diversos puntos de la línea, con especialidad en el parage llamado de la Bernardona, enfrente de la Aljafería. Preparados de este modo, al terminarse el 30 de junio y á las doce de la noche, rompieron el fuego, y dieron principio á un horroroso bombardeo. Los primeros tiros salvaron la ciudad sin hacer daño: acortáronlos, y las bombas, penetrando por las bóvedas de la fábrica antigua de la iglesia del Pilar, y arruinando varias casas, empezaron á causar quebrantos y destrozos.

Al amanecer los vecinos lejos de arredrarse à su vista, trabajaron á competencia v con sumo afan para disminuir las lástimas y desgracias. Construyéronse blindages en calles y plazas, torcióse el curso de Huerba, y se le metió en la ciudad para apagar con presteza cualquiera incendio. Franqueáronse los sótanos, empleando dentro en trabajos útiles, y que pedian resguardo, á los que no eran llamados á guerrear. Para observar el fogonazo y avisar la llegada de las bombas, pusiéronse atalayas en la torre que denominaban Nueva, si bien fabricada en 1504, la cual elevándose en la plaza de San Felipe sola y sin arrimo pareció acomodada al caso, aunque ladeada á la manera de la famosa de Pisa. No satisfechos los sitiados con estas obras y las antes construidas, ideando otras, cortaron y zanjanron calles, atroneraon casas y tapiales; apilaron sacos de tierra, trazaron y erigieron nuevas las baterias, las cubrieron con cañones

arrumbados por viejos en la Aljafería ó con los que sucesivamente llegaban de Lérida y Jaca, y en fin quemaron y talaron las huertas y olivares, los jardines y quintas que encubrian los aproches del enemigo, perjudicando á la defensa. Sus dueños no solamente condescendian en la destruccion con desprendimiento magnánimo, sino que las mas veces ayadaban con sus brazos al total asolamiento. Y cuando, lidiando en otro lado, descubrian la llama que devoraba el fruto de años de sudor y trabajo ó el antiguo solar de sus abuelos, ensoberbecíanse de cooperar así y con largueza á la libertad de la patria. ¿ De que no eran capaces varones dotados de virtudes tan esclarecidas?

Al bombardeo siguióse en la mañana del 4º de julio un ataque general en todos los puntos. Empezaron á batir la Aljafería y puerta del Portillo, mandada por Don Francisco Marcó del Pont, los fuegos de la Bernardona. La puerta del Cármen, encargada al cuidado de Don Domingo Larripa, fué casi al mismo tiempo embestida, y tampoco tardaron los enemigos en molestar la de Sancho, custodíada por el sargento mayor Don Mariano Renovales. Con todo siendo su mayor empeño apoderarse de la del Portillo, hubo allí tal estrago que muertos en una batería esterior todos los que la defendian, nadie osaba ir á reemplazarlos, lo cual dió ocasion á que se señalase una

muger del pueblo llamada Agustina Zaragoza. Moza esta de 22 años, y agraciada de rostro, llevaba provisiones à los defensores, cuando acaeció el mencionado abandono. Notando aquella valerosa hembra el aprieto y desánimo de los hombres, corrió al peligroso punto, y arrancando la mecha aun encendida de un artillero que vacia por el suelo, puso fuego á una pieza, é hizo voto de no desampararla durante el sitio sino con la vida. Imprimiendo su arrojo nueva audacia en los decaidos ánimos, se precipitaron todos á lo batería, y renovôse tremendo fuego. Proeza muy semejante la de Agustina à la de María Pita en el sitio que pusieron los ingleses á la Coruña en 1589, fué premiada tambien de un modo parecido, y así como á aquella la concedió Felipe II el grado y sueldo de alférez vivo, remuneró Palafox á esta con un grado militar y una pension vitalicia.

Continuaba vivisimo el fuego, y nuestro artillería muy certera arredraba al enemigo, sin que hasta entónces hubiese oficial alguno de aquella arma que la dirigiese. No eran todavía las doce del dia, cuando entre el horroroso y mortifero estruendo del cañon se presentaron los subtenientes de aquel distinguido cuerpo Don Jerónimo Piñeiro y Don Francisco Rosete, que fugados de Barcelona corrian apresuradamente á tomar parte en la defensa de Zaragoza-Sin descanso, después de largo viage y

fatigoso tránsito, se pusieron el primero á dirigir los fuegos de la entrada del Portillo, y el segundo los de la del Cármen. Con la ayuda de oficiales inteligentes creció el brio en los nuestros, y aumentóse el estrago en los contrarios. La noche cortó el combate, mas no el bombardeo, renovándose aquel al despuntar del alba con igual furia que el dia anterior. Las columnas enemigas con diversas maniobras intentaron enseñorearse del Portillo, y abierta brecha en la Aljafería, se arrojaron á asaltar aquella fortaleza; pero fuese que no hallasen escalas acomodadas, ó fuese mas bien la denodada valentía de los sitiados, los francéses repelidos se desordenaron y dispersaron en medio de los esfuerzos de gefes y oficiales. Otro tanto pasaba en el Portillo y Cármen. El marqués de Lazan durante el ataque recorrió la línea en los puntos mas peligrosos, remunerando á unos y alentando á otros con sus palabras.

Ya era entrada la tarde, desmayaban los enemigos, y los nuestros familiarizándose mas y mas con los riesgos de le guerra, desconocidos al mayor número, redoblaron sus esfuerzos alentados con un inesperado y para ellos halagüeño acontecimiento De boca en boca y con rapidez se difundió que Don José de Palafox estaba de vuelta en la ciudad, y que pronto gozarian todos de su presencia. En efecto penetrando en Zaragoza á las

cuatro de la tarde de aquel dia, que era el 2, aparecióse de repente en donde se lidiaba, y á su vista arrebatados de entusiasmo, hicieron los nuestros tan firme rostro á los francéses, que sin insistir estos en nueva acometida, se contentaron con proseguir el bombardeo.....



MARTINEZ DE LA ROSA (1).

seguir and paula regers, apprece is his onich all

Obras literarias.

Anotacion 10º al canto 1º de la Poética Española.

10. Recorriendo rapidamente la historia de nuestra poesia, se la ve nacer en el siglo duodécimo, al mismo tiempo que la lengua, mostrando en el *Poema del Cid* el embrion informe que podia aparecer en un tiempo, en que no se conocia con exactitud ni la medida de los versos, ni la cadencia, ni las consonancias, y en que hasta la lengua misma empezaba á respirar en la cuna.

Mas cobrando después brios, en los reinados de S. Fernando y de D. Alfonso el sabio, especialmente con la protección de este principe superior

⁽¹⁾ Don François Martinez de la Rosa, né à Grenade en 1789, a publié 5 volumes d'œuvres littéraires, parmi lesquelles on remarque surtout quelques pièces dramatiques, notamment l'Aben-Humeya et l'Edipo, son art poétique et une esquisse historique sur la littérature espagnole. Il remplit actuellement les hautes fonctions de Ministre d'État en Espagne.

à su época, y esforzándose la versificación por seguir una pauta segura, aparece ya la poesía algun tanto adelantada en el siglo décimotercio, como se echa de ver en los varios poemas de D. Gonzalo de Bercéo, en el de Alejandro de Juan Lorenzo, y en las composiciones de aquel instruido monarca, aunque se duda si efectivamente son ó no suyas algunas de las varias que se le atribuyen, como las Querellas, de que solo nos ha quedado una breve muestra.

Las revueltas, los escándalos y contínuas guerras que asolaron después à Castilla, privándola largos años de quietud y sosiego, se opusieron al cultivo de las letras y al adelantamiento de la poesia, impidiéndola salir de la infancia, en que la vemos en manos de los escasos poetas del siglo décimocuarto, entre los cuales merecen particular mencion el docto infante D. Juan Manuel y el ingenioso Arcipreste de Hita. Mas desde el reinado de D. Enrique III, y mucho mas en el de su hijo D. Juan el II « se comenzó á elevar mas esta sciencia con mayor elegancia; é ha habido hombres muy doctos en esta arte, » como se espresa el célebre marqués de Santillana en una epistola dirigida al condestable de Portugal sobre la historia de la poesía; y efectivamente, va aparece esta andando con paso mas seguro en el siglo décimoquinto, que puede considerarse respecto de nuestra literatura como la aurora de un hermoso dia. Las causas generales que bacian entónces brotar por todas partes, con mas ó menos vigor, la civilizacion y las letras, ademas de va rias circunstancias peculiares á España, contribuyeron á que de repente apareciese en ella la poesia protegida por los príncipes, cultivada por claros ingenios, y produciendo, aunque todavía no sazonados, frutos mas esquisitos que antes.

En los antiguos Cancioneros, en que se hallan recogidas las poesías de aquella época, se nota ya mejor eleccion en los asuntos de las composiciones, un habla menos áspera y ruda, versificacion mas grata y flexible; en una palabra, muchas de las dotes que anuncian el talento cultivado de los poetas. Juan de Mena merece ya este título; y al compararle con sus predecesores, no puede menos de admirarse la invencion de los cuadros, el vigor de los pensamientos, y la osadía con que empujó, por decirlo así, á la lengua aun indócil y perezosa, para que adelantase cuanto antes en la carrera que le abría.

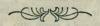
Mas á pesar de haber sido tan útiles los esfuerzos de este poeta, no menos que los de un marqués de Santillana, un Enrique de Villena, un Jorge Manrique, un Juan de la Encina y otros muchos, hasta el siglo siguiente no llegaron la lengua y la poesía castellana á su mayor auge. Estendido entónces en España, con el ejemplo de los Italianos, el uso del verso endecasilabo, conocido largo tiempo habia, pero rara vez empleado; y adoptado por insignes poetas este nuevo instrumento, mucho mas acomodado que los antiguos, se ve de pronto á nuestra poesía pasar de su débil adolescencia al vigor y lozanía de la edad viril: medio siglo después de Juan de Mena aparece ya Garcilaso.

En sus obras se ostentan ya el habla y la poesía castellana con toda su gala y riqueza; empezando desde él una época tan sobresaliente para la literatura española que ha merecido el renombre de siglo de oro. Nacieron en ella á porfia clarísimos ingenios, como Ercilla, Céspedes, Herrera, fray Luis de Leon, Gil Polo, Figueroa, Francisco de la Torre, Balbuena, Villaviciosa, Rioja, Jáuregui, los dos Argensolas, Villegas, Quevedo, y otros muchos poetas de gran mérito, aunque no de tanta nombradía; completando la lista de autores célebres que tuvo España, en poco mas de un siglo, el fecundo Lope de Vega.

Ya en él y en algun otro de los anteriores se perciben los vicios que deslucieron la poesía castellana en el siglo décimoséptimo, empezando la época de corrupcion, á que el célebre Góngora, á pesar de tantas cualidades sobresalientes, ha tenido la desgracia de dar hasta su nombre. A la sencillez antigua sucedió la sutileza pueril, á la grandeza la hinchazon, á las imágenes valientes las hipérboles y metáforas estravagantes; prefirióse á la elevacion modesta la oscuridad presuntuosa, y á los pensamientos robustos los conceptos alambicados; en una palabra, recargada de afeites y adornos ridículos, la poesía castellana apareció cada dia mas enflaquecida y despreciable, hasta el punto de ser dificil reconocerla á fines de aquel siglo.

No parece sino que hasta la literatura iba á sepultarse con la monarquia; y si las circunstancias posteriores de España mejoraron algun tanto su situacion, no fueron sin embargo en mucho tiempo favorables al restablecimiento de las letras ni à la reforma del estragado gusto. Reservada estaba tan árdua empresa para mediados del siglo precedente, habiéndola acometido con igual audacia que tino el sensato Luzan, que puede considerarse como principal restaurador de la poesía, mas bien con sus preceptos que con su ejemplo; y ayudándole otros humanistas de buen gusto y de mas ó menos ingenio, como el conde de Torre Palma, D. Agustin Montiano y Luyando, Don Juan de Iriarte, D. Nicolás Fernandez de Moratin, D. José Pórcel y algun otro, se preparó una nueva época á la poesía castellana con hartas esperanzas de recobrar su perdido esplendor.

Contribuyeron luego por su parte á tan útíl propósito D. Melchor Gaspar de Jovellanos, el maestro Fr. Diego Gonzalez, Cadalso, Iglesias, D. Tomas de Iriarte y otros literatos de mérito; pero entre los buenos poetas de aquel tiempo descuella sobre todos Don Juan Melendez Valdés, no solo por lo mucho que le debe la poesía, sino por haber contribuido mas que ningun otro á propagar en la juventud la aficion à este arte : discipulos suyos fueron los dos poetas que luego han sobresalido mas en la tragedia, como son un Ouintana y un Cienfuegos; y aun puede decirse que de tantos ingenios como han cultivado con gloria la lírica española, después de Melendez, apenas habrá alguno que no se haya formado en su escuela, Así es que con razon puede señalársele para denotar una nueva era, demasiado cercana á nosotros para juzgarla con imparcialidad; pero que hubiera aumentado la gloria de la literatura castellana, si no se hubieran reunido por su mal tantos y tan tristes acontecimientos como han sobrevenido á la nacion desde principios de este siglo.



ANTHOLOGIE

ESPAGNOLE.

impermiq of meeting

DEUXIÈME PARTIE.

GARCILASO.

Garcilaso de la Vega, né à Tolède, en 1503, d'une famille noble, suivit la carrière des armes, sous les drapeaux de Charles-Quint. Il se trouva dans plusieurs batailles célèbres, et fut blessé au siége de Tunis. Placé plus tard à la tête d'un nombre considérable de troupes, il accompagna l'empereur dans une expédition en Piémont. Etant un jour à la poursuite de l'armée française, ils furent un instant arrêtés

près de Fréjus par cinquante ou soixante hommes qui, fortifiés dans une tour, se défendaient en désespérés et faisaient des prodiges de valeur. Sur leur refus de se rendre, l'empereur ordonna d'escalader la tour; Garcilaso s'avança le premier, mais il fut atteint d'un coup de pierre qui le blessa grièvement à la tête. Transporté à Nice, il y expira peu de jours après, à l'âge de 33 ans. Garcilaso était déjà renommé par son courage; mais ce qui lui a valu une gloire impérissable, c'est son génie poétique. Absorbé dans les travaux de la guerre, surpris par la mort au plus beau temps de la vie, il n'a laissé qu'un petit nombre de poésies; mais ce sont des chefs-d'œuvre qui réunissent les plus brillantes qualités. Ces poésies ont excité un si vif enthousiasme parmi les hommes éclairés, que les uns ont comparé Garcilaso à Horace ; d'autres sont allés jusqu'à le placer au-dessus de Pétrarque; tous, unanimement, lui ont donné le titre glorieux de Prince des poètes espagnols.

FRAGMENTS.

De la Égloga primera.

Salicio , Nemoroso , poeta.

SALICIO.

El sol tiende los rayos de su lumbre
Por montes y por valles, despertando
Las aves, animales y la gente:
Cual por el aire claro va volando,
Cual por el verde prado ó alta cumbre
Paciendo va segura y libremente:
Cual con el sol presente
Va de nuevo al oficio
Y al usado ejercicio
Do su natura ó menester le inclina:
Siempre está en llanto esta ánima mezquina,
Cuando la sombra el mundo va cubriendo,
O la luz se avecina:
Salid sin duelo, lágrimas, corriendo (1).

Por ti el silencio de la selva umbrosa, Por ti la esquividad y apartamiento Del solitario monte me agradaba: Por ti la verde yerba, el fresco viento, El blanco lirio y colorada rosa

ne ptoto Debt. ide recentant processes

⁽¹⁾ Salid sin duelo..., coulez, mes larmes, coulez en abondance, m, à m, sortez, mes larmes, en coulant sans mesure.

Y dulce primavera deseaba :
¡ Ay cuanto me engañaba !
¡ Ay cuan diferente era ,
Y cuan de otra manera
Lo que en tu falso pecho se escondia !

POETA

Aquí dió fin à su cantar Salicio,
Y, sospirando en el postrero acento,
Soltó de llanto una profunda vena:
Queriendo el monte al grave sentimiento
De aquel dolor en algo ser propicio,
Con la pasada voz retumba y suena.
La blanda Filomena,
Casi como dolida
Y á compasion movida,
Dulcemente responde al son lloroso:
Lo que cantó tras esto Nemoroso,
Decídlo vos, Piérides, que tanto
No puedo yo, ni oso;
Que siento enflaquecer mi débil canto.
NEMOROSO.

Corrientes aguas, puras, cristalinas; Arboles que os estais mirando en ellas; Verde prado de fresca sombra lleno; Aves que aquí sembrais vuestras querellas; Hiedra, que por los árboles caminas Torciendo el paso por su verde seno; Yo me vi tan ageno
Del grave mal que siento ,
Que de puro contento
Con vuestra soledad me recreaba ,
Donde con dulce sueño reposaba ,
O con el pensamiento discurria
Por donde no hallaba
Sino memorias llenas de alegría.

Y en este mismo valle, donde agora Me entristezco y me canso, en el reposo Estuve yo contento y descansado, ¡O bien caduco, vano y presuroso!

; O miserable hado!
; O tela delicada,
Antes de tiempo dada
A los agudos filos de la muerte!
Mas convenible fuera aquesta suerte
A los cansados años de mi vida,
Que es mas que el hierro fuerte,
Pues no la ha quebrantado tu partida.

Cual suele el ruiseñor con triste canto Quejarse entre las hojas escondido Del duro labrador, que cautamente Le despojó su dulce y caro nido De los tiernos hijuelos, entre tanto Que del amado ramo estaba ausente;

Educate land repose.

Y aquel dolor que siente
Con diferencia tanta
Por la dulce garganta
Despide, y á su canto el aire suena;
Y la callada noche no refrena
Su lamentable oficio y sus querellas,
Trayendo de su pena
Al cielo por testigo y las estrellas:
De esta manera suelto yo la rienda
A mi dolor, y así me quejo en vano
De la dureza de la muerte airada.

POETA

Wearen unvilte mid-O :

Nunca pusieran fin al triste lloro
Los pastores, ni fueran acabadas
Las canciones que solo el monte oía,
Si mirando las nubes coloradas
Al tramontar del sol bordadas de oro,
No vieran que era ya pasado el dia.
La sombra se veía
Venir corriendo apriesa
Ya por la falda espesa
Del altísimo monte; y recordando
Ambos como de sueño, y acabando
El fugitivo sol de luz escaso,
Su ganado llevando,
Se fueron recogiendo paso á paso

HERRERA.

doux et à la fais plus majestueux; sjamais

Don Ferdinand de Herrera, poète lyrique, naquit à Séville, au commencement du 16° siècle, et mourut dans un âge très-avancé. On n'a aucun document qui atteste la date précise de sa naissance, celle de sa mort ni aucun événement de sa vie. Et c'est une chose vraiment étonnante que ce silence des contemporains à l'égard d'un poète qui mérita d'être appelé divin, et divino Herrera.

Il a écrit des odes, des sonnets, des élégies, qui sont au-dessus de tout éloge. Jamais la poésie ne produisit d'images plus



riches; jamais elle n'exhala d'accents plus doux et à la fois plus majestueux; jamais elle ne trouva de mouvements plus rapides; nulle part enfin elle ne déploya plus de magnificence. Herrera, sans contredit, est le plus parfait modèle du sublime dans la poésie lyrique.

FRAGMENT.

Cancion.

A la batalla de Lepanto.

Cantemos al Señor, que en la llanura
Venció del ancho mar al Trace fiero (1);
Tú, Dios de las batallas, tú eres diestra,
Salud y gloria nuestra.
Tú rompiste las fuerzas y la dura
Frente de Faraon, feroz guerrero:
Sus escogidos príncipes cubrieron
Los abismos del mar, y descendieron,
Cual piedra, en el profundo; y tu ira luego
Los tragó como arista seca el fuego.
El soberbio tirano, confiado

⁽¹⁾ En la l'anura del ancho mar, sur la plaine liquide, m. à m. sur la plaine de la haute mer.

En el grande aparato de sus naves ,
Que de los nuestros la cerviz cautiva ,
Y las manos aviva
Al ministerio injusto de su estado ,
Derribó con los brazos suyos graves
Los cedros mas escelsos de la cima ;
Y el árbol , que mas yerto se sublima ,
Bebiendo agenas aguas , y atrevido
Pisando el bando nuestro y defendido.

Temblaron los pequeños confundidos
Del impio furor suyo; alzó la frente.
Contra tí, Señor Dios, y con semblante
Y con pecho arrogante,
Y los armados brazos estendidos,
Movió el airade cuello aquel potente:
Cercó su corazon de ardiente saña
Contra las dos Hesperias que el mar baña;
Porque en tí confiadas le resisten,
Y de armas de tu fe y amor se visten.
Dijo aquel insolente y desdeñoso:
¿ No conocen mis iras estas tierras,

Y de mis padres los ilustres hechos?
¿ O valieron sus pechos
Contra ellos con el úngaro medroso,
Y de Dalmacia y Rodas en las guerras?
¿ Quien los pudo librar? ¿ Quien de sus manos

Pudo salvar los de Austria y los germanos?
¿ Podrá su Dios, podrá por suerte ahora

Guardallos de mi diestra vencedora? Su Roma, temerosa y humillada, Los cánticos en lágrimas convierte; Ella v sus hijos tristes mi ira esperan Cuando vencidos mueran. Francia está con discordias quebrantada, Y en España amenaza horrible muerte Quien honra de la luna las banderas (1); Y aquellas en la guerra gentes fieras Ocupadas estan en su defensa : Y aunque no : ¿ quien hacerme puede ofensa? Los poderosos bueblos me obedecen, Y el cuello con su daño al yugo inclinan, Y me dan, por salvarse, ya la mano, Y su valor es vano, Que sus luces cayendo se oscurecen; Sus fuertes à la muerte ya caminan; Sus virgenes estan en cautiverio; Su gloria ha vuelto al cetro de mi imperio; Del Nilo à Eufrates fértil é Istro frio, Cuanto el sol alto mira, todo es mio.

Tú, Señor, que no sufres que tu gloria Usurpe quien su fuerza osado estima Prevaleciendo en vanidad y en ira (2);

⁽¹⁾ Quien honra las banderas de la luna, c'est-à-dire, l'empire Turc, dont les étendards sont marqués d'un croissant.

⁽²⁾ Quien su fuerza... celui qui plein d'orgueil et de vanité compte audacieusement sur ses propres forces.

Este soberbio mira

Que tus aras afea en su victoria;

No dejes que los tuyos así oprima,

Y en sus cuerpos cruel las fieras cebe,

Y en su esparcida sangre el odio pruebe:

Que hechos ya su oprobrio, dice: ¿ donde

El Dios de estos está? ¿ de quién se asconde?

Por la debida gloria de tu nombre;
Por la justa venganza de tu gente;
Por aquel de los míseros gemido
Vuelve el brazo tendido
Contra este, que aborrece ya ser hombre,
Y las honras, que celas tú, consiente;
Y tres y cuatro veces el castigo
Esfuerza con rigor á tu enemigo.
Y la injuria á tu nombre cometida
Sea el yerro contrario de su vida.

Levantó la cabeza el poderoso,
Que tanto odio te tiene, en nuestro estrago,
Juntó el consejo; y contra nos pensaron
Los que en él se hallaron.
Venid, dijeron, y en el mar ondoso
Hagamos de su sangre un grande lago;
Destruyamos á estos de la gente,
Y el nombre de su Cristo juntamente;
Y dividiendo de ellos los despojos,
Hártense en muerte suya nuestros ojos.
Vinieron de Asia y portentosa Egito

Los árabes y leves africanos,
Y los que Grecia junta mal con ellos,
Con los erguidos cuellos,
Con gran poder, y número infinito;
Y prometer osaron con sus manos
Encender nuestros fines, y dar muerte
A nuestra juventud con hierro fuerte,
Nuestros niños prender y las doncellas,
Y la gloria manchar y la luz de ellas.
Ocuparon del piélago los senos,
Puesta en silencio y en temor la tierra,
Y cesaron los nuestros valerosos,

Puesta en silencio y en temor la tierra,
Y cesaron los nuestros valerosos,
Y callaron dudosos,
Hasta que al fiero ardor de sarracenos,
El Señor eligiendo nueva guerra,
Se opuso el jóven de Austria generoso
Con el claro Español y belicoso;
Que Dios no sufre ya en Babel cautiva
Que su Sion querida siempre viva (1).

(s) Construction: Que Dies no sufre ya que su Sion querida viva siempre cautiva en Babel, car Dieu ne permet plus que son peuple bien-aimé soit toujours esclave dans Babylone.



LOUIS DE LÉON (1).

I.

Del libro primero.

ODA

Que descansada vida

La del que huye el mundanal ruido ,

Y sigue la escondida

Senda , por donde han ido

Los pocos sabios que en el mundo han sido.

Que no le enturbia el pecho

De los soberbios grandes el estado ,

Ni del dorado techo

Se admira , fabricado

Del sabio Moro , en jaspes sustentado.

⁽¹⁾ La notice sur Louis de Léon se trouve dans la première partie, page 61.

No cura si la fama Canta con voz su nombre pregonera, Ni cura si encarama La lengua lisoniera Lo que condena la verdad sincera. ¿ Que presta á mi contento (1), Si soy del vano dedo señalado? Si en busca deste viento Ando desalentado Con ansias vivas, con mortal cuidado? O monte, o fuente, o rio! ; O secreto seguro deleytoso! Roto casi el navío, A vuestro almo reposo Huyo de aqueste mar tempestuoso. Un no rompido sueño, Un dia puro, alegre, libre quiero : No guiero ver el ceño Vanamente severo De á quien la sangre ensalza, ó el dinero. Despiértenme las aves Con su cantar sabroso no aprendido (2), No los cuidados graves,

⁽¹⁾ Que presta.... que sert-il à mon bonheur ; si soy.... d'être marqué au doigt avec gloire. On sait que мапоита au notor, qui est parmi nous un signe de mépris, était parmi les anciens une marque d'estime.

⁽²⁾ No aprendido, inné, naturel, qui est né avec cux.

De que es siempre seguido

El que al ageno arbitrio está atenido.

Vivir quiero conmigo,

Gozar quiero del bien que debo al cielo

A solas sin testigo,

Libre de amor, de zelo,

De ódio, de esperanza, de recelo.

Del monte en la ladera

Por mi mano plantado tengo un huerto,

Que con la Primayera

De bella flor cubierto

Ya muestra en esperanza el fruto cierto.

Y como codiciosa,

Por ver acrecentar su hermosura,

Desde la cumbre airosa

Una fontana pura

Hasta llegar corriendo se apresura.

Y luego sosegada,

El paso entre los árboles torciendo,

El suelo de pasada

De verdura vistiendo,

Y con diversas flores va esparciendo.

El aire el huerto oréa,

Y ofrece mil olores al sentido,

Los árboles menéa

Con un manso ruido,

Que del oro y del cetro pone olvido.

Ténganse su tesoro

Los que de un falso leño se confian : No es mio ver el lloro (1) De los que desconfian Cuando el cierzo y el ábrego porfian. La combatida entena Cruje, v en ciega noche el claro dia Se torna, al cielo suena Confusa voceria, Y la mar enriquecen á porfía. A mí una pobrecilla Mesa, de amable paz bien abastada Me basta, y la bajilla De fino oro labrada Sea de quien la mar no teme airada. Y mientras miserable -Mente (2) se están los otros abrasando Con sed insaciable Del peligroso mando, Tendido yo á la sombra esté cantando : A la sombra tendido, De yedra y lauro eterno coronado, Puesto el atento oído Al son dulce acordado Del plectro sabiamente meneado.

⁽¹⁾ No es mio ver el lloro, je ne saurais voir avec indifférence les pleurs de ceux qui perdent l'espérance, lorsque....

⁽²⁾ Miserable-mente , misérablement.

II.

En la Ascension.

Y Dejas, Pastor santo, Tu grev en este valle hondo oscuro, Con soledad y llanto, Y tu rompiendo el puro Aire, te vas al inmortal seguro? Los antes bien hadados, Y los ahora tristes y afligidos, A tus pechos criados, De ti desposeidos, A do convertirán ya sus sentidos? ¿ Que mirarán los ojos Que vieron de tu rostro la hermosura, Que no les sea enojos? Quien oyó tu dulzura, ¿ Que no tendrá por sordo y desventura? A Aqueste mar turbado Quien le pondrá va freno? ¿ quien concierto Al viento fiero airado, Estando tú encubierto? ¿ Que norte guiará la nave al puerto? Ay! nube envidiosa Aun deste breve gozo, que te aquejas?

Do vuelas presurosa? ¡Cuan rica tú te alejas! ¡Cuan pobres y cuan ciegos, ay! nos dejas!

III.

A Nuestra Señora.

Virgen, que el Sol mas pura, Gloria de los mortales , luz del cielo , En quien es la piedad como la alteza, Le ojos vuelve al suelo. Y mira un miserable en carcel dura Cercado de tinieblas y tristeza, Y si mayor bajeza No conoce, ni igual juicio humano, Que el estado en que estoy por culpa agena, A de converimen ye Con poderosa mano Quiebra, Reina del cielo , la cadena. Virgen, en cuyo seno Halló la Deidad digno reposo, Dó fué el rigor en dulce amor trocado . Si blando al riguroso Volviste, bien podrás volver sereno Un corazon de nubes rodeado; Descubre el deseado de la contrata LA Rostro, que admira el cielo, el suelo adora: Las nubes huirán, lucirá el dia: Tu luz, alta Señora, de la señora ly A Venza esta ciega y triste noche mia. Virgen , y Madre junto, and salany of

Vírgen , y Madre junto,
De tu Hacedor dichosa engendradora,
A cuyos pechos floreció la vida,

Mira como empeora
Y crece mi dolor mas cada punto:
El odio cunde, la amistad se olvida
Sino es de ti valída
La justicia y verdad que tú engendraste,
¿ Adonde hallará seguro amparo?
Y pues Madre eres, baste
Para contigo el ver mi desamparo.

Virgen, del Sol vestida,

De luces eternales coronada,

Que huellas con divinos pies la Luna;

Envidia emponzoñada,

Engaño agudo, lengua fementida,

Odio cruel, poder sin ley ninguna,

Me hacen guerra á una.

Pues contra un tal ejército maldito,

¿ Cual pobre y desarmado será parte,

Si tu nombre bendito,

María, no se muestra por mi parte?

Vírgen, por quien vencida
Llora su perdicion la sierpe fiera,
Su daño eterno, su burlado intento;
Miran de la ribera
Seguras muchas gentes mi caída:
El agua violenta el flaco aliento:
Los unos con contento,
Les otros con espanto, el mas piadoso
Con lástima la inútil voz fatiga:

Yo puesto en tí el lloroso
Rostro, cortando voy onda enemiga.
Vírgen, del Padre esposa,
Dulce Madre del Hijo, templo santo
Del inmortal Amor, del hombre escudo,
No veo sino espanto.
Si miro la morada, es peligrosa,
Si la salida, incierta, el favor mudo,
El enemigo crudo,
Desnuda la verdad, muy proveída
De armas y valedores la mentira,

Solo cuando me vuelvo á tí respira.

La miserable vida

Virgen, que al alto ruego

No mas humilde Si diste que honesto,

En quien los ciclos contemplar desean;

Como terreno puesto,

Los brazos presos, de los ojos ciego,
A cien flechas estoy que me rodean,
Que en herirme se emplean.
Siento el dolor, mas no veo la mano,
Ni me es dado el huir, ni el escudarme.
Quiera tu soberano

Hijo, Madre de amor, por tí librarme.
VIRGEN, lucero amado,

En mar tempestuoso clara guia, A cuyo santo rayo calla el viento; Mil olas á porfia

Unden en el abismo un desarmado Leño de vela y remo, que sin tiento El húmedo elemento Corre : la noche carga, él aire truena, Ya por el cielo vá, va el suelo toca, Gime la rota antena: Socorre, antes que embista en dura roca.

Vingen, no enficionada De la comun mancilla y mal primero Oue al humano linage contamina: Bien sabes que en ti espero Dende mi tierna edad: v si malvada Fuerza, que me venció, ha hecho indina De tu guarda divina Mi vida pecadora, tu clemencia Tanto mostrará mas su bien crecido, Cuanto es mas la dolencia, Y vo merezco menos ser valido.

Virgen, el dolor fiero Añuda ya la lengua, y no consiente, Que publique la voz cuanto desea, Mas ove tu al doliente Animo, que contino á tí vocea. Entré, que no debiVI

Del libro segundo.

Imitacion del Petrarca.

Mi trabajoso dia

Hacia la tarde un poco declinaba, Y libre ya del grave mal pasado Las fuerzas recogia, Cuando (sin entender quien me llamaba) A la entrada me hallé de un verde prado De flores mil sembrado, Obra dó se estremó naturaleza. El suave olor, la no vista belleza Me convidó á poner allí mi asiento. Ay triste! que al momento La flor quedó marchita, Y mi gozo tornó en pena infinita. De labor peregrina Una casa Real vi, cual labrada Ninguna fué jamás por sabio Moro. El muro plata fina De perlas y rubies era la entrada, La torre de marfil, el techo de oro: Riquisimo tesoro Por las claras ventanas descubria, Y dentro una dulcísima harmonía Sonaba, que me puso en esperanza De eterna bien andanza (1): Entré, que no debiera, Hallé por paraíso cárcel fiera. Cercada de frescura,

⁽¹⁾ De eterna bien andanza , d'un éternel bonheur.

Mas clara que el cristal hallé una fuente, En un lugar secreto y deleitoso De entre una peña dura Nacia, y murmurando dulcemente Con su correr hacia el campo hermoso. Yo todo deseoso Lancéme por beber. ; Ay triste y ciego! Bebi por agua fresca ardiente fuego: Y por mayor dolor el cristalino Curso mudó el camino, Que causa que muriendo Agora viva, en sed y pena ardiendo. De blanco y colorado Una paloma y de oro matizada, La mas bella y mas blanca que se vido, Me vino mansa al lado, Cual una de las dos por quien guiada La rueda es de quien reina en Pafo y Gnido. Ay! yo de amor vencido En el seno la puse, que al instante En mi pecho lanzó el pico tajante, Y me robó cruel el alma y vida : Y luego convertida En águila alzó el vuelo : Quedé merced pidiendo yo en el suelo. Al fin ví una doncella Con semblante Real, de gracia lleno, De amor rico tesoro y de hermosura.

Puesto delante della.

Humilde le ofreci, abierto el seno,
Mi corazon y vida con fe pura.
¡ Ay, cuan poco el bien dura!

Alegre lo tomó, y dejó bañada
Mi alma de placer; mas luego airada
De mí se retiró por tal manera,
Como sino tuviera
En su poder mi suerte.
¡ Ay dura vida! ¡ ay perezosa muerte!
Cancion, estas visiones
Ponen en mi encendida
Ansia de fenecer tan triste vida.

V

Del libro tercero.

CAPÍTULO ULTIMO

De los Proverbios.

El sabio Salomon aquí pusiera

Lo que para su aviso, de recelo,

Su madre, y de amor llena le dijera.

¡ Ay, hijo mio! ¡ ay, dulce manojuelo

De mis entrañas! ¡ ay, mi deseado,

Por quien mi voz contino sube al cielo!

Ni yo al amor de hembra te vea dado,

Ni en manos de muger tu fortaleza,

Ni en daño de los Reyes conjurado. Ni con beodez afees tu grandeza, Que no es para los Reyes, no es el vino, Ni para los jueces la cerveza.

Porque en bebiendo olvidan el camino De fuero, y ciegos tuercen el derecho Del oprimido pobre y del mezquino.

Al que con pena y ansia está deshecho, Aquel dad vino vos, la sidra sea De aquel á quien delor le sorbe el pecho. Beba, y olvídese, y no siempre yea

Presente su dolor adormecido :

Húrtese aquel espacio á la pelea.

Abre tu boca dulce al que afligido No habla, y tu tratar sea templado Con todos los que corren al olvido.

Guarda justicia al pobre y al cuitado, Amparo halle en tí el menesteroso, Que así florecerá tu casa estado.

Mas; o si fueses, hijo, tan dichoso, Que hubieses por muger hembra dotada De corazon honesto y virtuoso!

Ni la perla oriental asi es preciada, Ni la esmeralda que el Ofir envia, Ni la vena riquisima alejada.

En ella su marido se confia Como en mercaduria gananciosa : No cura de otro trato ó grangería. Ella busca su lino hacendosa, Busca algodon y lana diligente; Despierta alli la mano artificiosa.

Con gozo y con placer continuamente
Alegra y con descanso á su marido :
Enojo no jamás, ni pena ardiente.
Es bien como navío bastecido

Por rico mercader, que en si acarrea Lo bueno que en mil partes ha cogido.

Levántase, y apenas alborea, Reparte la racion á sus criados, Su parte á cada uno y su tarea.

Del fruto de sus dedos y hilados Compra un heredamiento que le plugo , Plantó fertil majuelo en los collados.

Nunca el trabajo honesto le desplugo , Hizo sus ojos firmes á la vela , Sus brazos rodeó con fuerza y jugo.

Esle sabroso el torno, el aspa y tela, El adquirir, la industria, el ser casera; De noche no se apaga su candela.

Trae con mano diestra la tortera : El fuso entre los dedos volteando , Le huye y torna luego á la carrera.

Abre su pecho al pobre que llorando Socorro le rogó, y con mano llena Al falto y al mendigo va abrigando.

Al cierzo abrasador, que sopla y suena

Y esparce yelo y nieve , bien doblada De ropa su familia está sin pena.

De redes que labró tiene colgada
Su cama, y rica seda es su vestido
Y púrpura finisima previada.

Por ella acatado es su marido; En plaza, en consistorio, en eminente Lugar por todos puesto y bendecido.

Hace tambien labores de escelente Obra para vender, vende al joyero Franjas tejidas bella y sutilmente.

¿ Quien contará su bien ? su verdadero. Vestido es el valor, la virtud pura : Alegre llegará al dia postrero.

Cuanto nace en sus labios es cordura, De su lengua discreta cuanto mana Es todo piedad, amor, dulzura.

Discurre por su casa, no está vana Ni ociosa, ni sin que ya se le deva, Se desayunará por la mañana.

El coro de sus hijos crece, y lleva
Al cielo sus loores, y el querido
Padre con voz gozosa los aprueva,
Y dice: muchas otras han querido
Mostrarse valerosas, mas con ella
Compuestas (1), como si no hubieran sido:

⁽¹⁾ Compuestas, mises ensemble, comparées.

Es aire la tez clara como estrella,

Las hermosas figuras burlería:

La hembra que á Dios teme, esa es la bella (1).

Dadle que goze el fruto, el alegría

De sus ricos trabajos: los estraños,

Los suyos, por las plazas á porfía

Celebren su loor eternos años.

(1) La tez clara... la couleur éclatante comme une étoile... Es aire, est du vent, n'est que vanité. Las hermosas figuras (sous-entendu son)... la beauté est un enfantillage. La hembra que... la femme qui craint Dieu, seulement celle-là est belle.



STROTORINY

RIOJA. shabalos ob sogma

Don François de Rioja, bibliothécaire et chroniqueur de Philippe IV, naquit à Séville, vers la fin du 16° siècle, et mourut à Madrid, en 1659. Il eut à subir un long emprisonnement à l'occasion d'une certaine satire que des envieux l'accusaient d'avoir écrite. Mais, étant parvenu à prouver son innocence, il fut rétabli dans ses fonctions et dignités.

Rioja était homme de grande érudition. Il nous a laissé des ouvrages de théologie et de politique fort estimables. Toutefois, c'est parmi les poètes qu'il s'est acquis une place des plus éminentes.

FRACMENT.

Cancion.

A las ruinas de Itálica.

Estos, Fabio, ; av dolor! que ves ahora Campos de soledad, mustio collado, Fueron un tiempo Itálica famosa: Aquí de Cipion la vencedora Colonia fué: por tierra derribado Yace el temido honor de la espantosa Muralla, y lastimosa Reliquia es solamente De su invencible gente. Solo quedan memorias funerales Donde erraron ya sombras de alto ejemplo : Este llano fué plaza, allí fué templo : De todo apenas quedan las señales: Del gimnasio y las termas regaladas Leves vuelan cenizas desdichadas: Les torres que desprecio al aire fueron A su gran pesadumbre se rindieron. Este despedazado anfiteatro, Impio honor de los dioses, cuya afrenta Publica el amarillo jaramago, Ya reducido á trágico teatro

¡ O fábula del tiempo! representa
Cuanta fué su grandeza, y es su estrago.
¿ Como en el cerco vago
De su desierta arena
El gran pueblo no suena?
¿ Donde, pues fieras hay, está el desnudo
Luchador? ¿ Donde está el atleta fuerte?
Todo despareció, cambió la suerte
Voces alegres en silencio mudo:
Mas aun el tiempo da en estos despojos
Espectáculos fieros á los ojos,
Y miran tan confuso lo presente,
Oue voces de dolor el alma siente.

Aqui nació aquel rayo de la guerra,
Gran padre de la patria, honor de España,
Pio, felice, triunfador Trajano;
Ante quien muda se postró la tierra,
Que ve del sol la cuna, y la que baña
El mar tambien vencido gaditano.
Aquí de Elio Adriano,
De Teodosio divino,
De Silio peregrino,
Rodaron de marfil y oro las cunas.
Aquí ya de laurel, ya de jazmines
Coronados los vieron los jardines
Que ahora son zarzales y lagunas.
La casa para el César fabricada,

¡ Ay! yace de lagartos vil morada;
Casas, jardines, Césares murieron,

Y aun las piedras que de ellos se escribieron.

Fabio, si tú no lloras, pon atenta

La vista en luengas calles destruídas,

Mira mármoles y arcos destrozados,

Mira estátuas soberbias, que violenta

Némesis derribó, yacer tendidas,

Y ya en alto silencio sepultados

Sus dueños celebrados, colombia no engola encov

Así á su antiguo muro,

Y á tí, Roma, á quien queda el nombre apénas, i O patria de los dioses y los reyes!

Y á tí, á quien no valieron justas leyes,
Fábrica de Minerva, sabia Atenas:

Emulacion ayer de las edades, amini establicado

Hoy cenizas, hoy vastas soledades:

Que no os respetó el hado, no la muerte,

Ay! ni por sabia à ti, ni à ti por fuerte.

Mas ¿ para que la mente se derrama

En buscar al dolor nuevo argumento ? andoo I ad

Basta ejemplo menor, basta el presente;

Que aun se ve el humo aquí, se ve la llama, holl Aun se oyen llantos hoy, hoy ronco acento.

Tal genio, ó religion fuerza la mente l'obstico

De la vecina gente, insit y esternos nos erode out)

Que refiere admirada

Que en la noche callada
Una voz triste se oye, que llorando,
Cayó Itálica, dice: y lastimosa
Eco reclama Itálica en la hojosa
Selva que se le opone resonando,
Itálica, y el claro nombre oido
De Itálica, renuevan el gemido
Mil sombras nobles de su gran ruina:
Tanto aun la plebe á sentimiento inclina (1).

Esta corta piedad que agradecido
Huésped á tus sagrados manes debo,
Te doy y consagro, o Itálica famosa:
Tú, si el lloroso don han admitido
Las ingratas cenizas de que llevo
Dulce noticia asaz, si lastimosa,
Permiteme piadosa
Usura á tierno llanto,
Que vea el cuerpo santo
De Geroncio tu mártir y prelado:
Muestra de su sepulcro algunas señas,
Y cavaré con lágrimas las peñas
Que ocultan su sarcófago sagrado.
Pero mal pido el único consuelo
De todo el bien que airado quitó el cielo:

⁽s) Construction: Tanto aun (on sous-entend esta ciudad) indina la plebe à sentimiento, à tel point (cette ville en ruines) excite encore anjourd'hui les regrets de la foule.

Goza en las tuyas sus reliquias bellas (1) Para envidia del mundo y las estrellas.

Epistola.

- ¿ Que es nuestra vida mas de un breve dia, Dó apenas sale el sol, cuando se pierde En las tenieblas de la noche fria?
- ¿ Que es mas que el heno, á la mañana verde, Seco á la tarde? ¡ O ciego desvario! Será que de este sueño me recuerde?
- ¿ Será que pueda ver que me desvío De la vida, viviendo, y que está unida La cauta muerte al simple vivir mio?

Como los rios en veloz corrida Se llevan á la mar, tal soy llevado Al último suspiro de mi vida.

De la pasada edad ¿ que me ha quedado?

O ¿ que tengo yo á dicha en la que espero,

Sin alguna noticia de mi hado?

Oh ; si acabase, viendo como muero,

De aprender á morir , ántes que llegue

Aquel forzoso término postrero!

Antes que aquesta mies inútil siegue

De la severa muerte dura mano,

Y á la commun materia se la entregue.

⁽x) Goza en las (reliquias) tuyas sus reliquias bellas.... jouis de ses belles reliques (de saint Géronce) au milieu de tes ruines.

Pasáronse las flores del verano; El otoño pasó con sus racimos; Pasó el invierno con sus nieves cano: Las hojas, que en las altas selvas vimos, Cayéron, y nosotros á porfía En nuestro engaño inmóbiles vivimos. Temamos al Señor, que nos envia Las espigas del año, y la hartura, Y la temprana pluvia, y la tardía. No imitemos la tierra, siempre dura A las aguas del cielo, y al arado, Ni á la vid, cuyo fruto no madura. ¿ Piensas acaso tú, que fué criado El varon para el ravo de la guerra, Para sulcar el piélago salado, Para medir el orbe de la tierra. Y el cerco por do el sol siempre camina? O, quien así lo entiende, cuanto verra! Esta nuestra porcion alta, y divina A mayores acciones es llamada, Y en mas nobles objetos se termina.

¡ Pobre de aquel que corre y se dilata Por cuantos son los climas y los mares , Perseguidor del oro y de la plata! "Un ángulo me basta entre mis lares , Un libro y un amigo , un sueño breve Que no perturben deudas ni pesares.

In Bermand Direct

Esto tan solamente es cuanto debe
Naturaleza al parco y al discreto,
Y algun manjar commun, honesto y leve.
No porque así te escribo hagas conceto
Que pongo la virtud en ejercicio,
Que aun esto fué difícil á Epiteto.
Basta al que empieza, aborrecer el vicio,
Y el ánimo enseñar á ser modesto,
Despues le será el cielo mas propicio.
Despreciar el deleite no es supuesto
De sólida virtud, que aun el vicioso
En sí propio le nota de molesto.

Mas no podrás negarme cuan forzoso
Este camino sea al alto asiento,
Morada de la paz y del reposo.
No sazona la fruta en un momento

Aquella inteligencia que mensura

La duración de todo á su talento:

Flor la vimos primero, hermosa y pura,

Luego materia acerba y desabrida,

Y perfeta despues, dulce y madura.

Tal la humana prudencia es bien que mida

Y dispense y comparta las acciones Que han de ser compañeras de la vida.



ERCILLA.

Don Alphonse de Ercilla y Zuniga, contemporain de Michel Cervantes, est surtout connu pour avoir enrichi l'Espagne d'un poème épique, intitulé La Araucana. Il était le troisième fils d'un illustre jurisconsulte, qui fut frappé d'une mort prématurée, ne laissant à sa famille qu'une modique fortune. La mère, restée ainsi privée de son principal soutien, se rendit avec ses trois enfants à la cour de Charles-Quint, auprès de l'impératrice Isabelle. Le jeune Alphonse fut nommé page de l'infant don Philippe, et, dès l'âge de 14 ans, il ac-

compagnait ce prince dans ses différents voyages.

Vers 1554, la guerre avant éclaté au Chili entre les Espagnols et un peuple belliqueux, connu sous le nom de Araucanos, il s'enrôla comme volontaire, et partit pour le Nouveau-Monde. Il y resta sept ans, et v fit preuve d'une grande valeur. Exercé à manier la plume aussi bien que l'épée, au milieu des travaux de la guerre, il s'appliquait à rédiger chaque jour le récit des faits dont il était témoin. A son retour en Espagne, il publia son poème en 37 chants. La Araucana est le tableau des combats que se livraient les deux peuples. Au début de chaquelivre, Ercilla donne, comme l'Arioste dans l'Orlando furioso, des maximes de sagesse, mais elles sont présentées d'une manière plus noble et plus relévée. Le plan de l'ouvrage est mal conçu; les événements y sont jetés pêle-mêle, et même quelques caractères y manquent parfois de vérité. Il renferme néanmoins d'admirables descriptions et de rares beautés dans les détails.

FRAGMENT.

La Araucana.

CANTO II.

Muchos hay en el mundo, que han subido
A la dificil cumbre de esta vida;
Que fortuna los ha favorecido,
Y dádoles la mano á la subida,
Para, despues que así los ha tenido,
Derribarlos con mísera caida;
Cuando es mayor el golpe, y sentimiento,
Y ménos el pensar que hay mudamiento.

No entienden con la próspera bonanza, Que el contento es principio de tristeza; Ni miran en la súbita mudanza Del consumidor tiempo, y su presteza; Mas con altiva y vana confianza Quieren que en su fortuna haya firmeza, La cual, de su aspereza no olvidada, Revuelve en la vuelta acostumbrada.

Con un revés de todo se desquita, Que no quiere que nadie se le atreva; Y mucho mas que dá, siempre les quita, No perdonando cosa vieja ó nueva: De crédito y de honor los necesita: Que en el fin de la vida está la prueba, Por el cual han de ser todos juzgados, Aunque lleven principios acertados.

¿ Del bien perdido al cabo que nos queda Sino pena, dolor y pesadumbre? Pensar que en él fortuna ha de estar queda, Antes dejára el sol de darnos lumbre; Que no es su condicion fijar la rueda, Y es malo de mudar vieja costumbre: El mas seguro bien de la fortuna Es no haberla tenido vez alguna.

Esto verse podrá por esta historia,
Ejemplo dello aquí puede sacarse:
Que no bastó riqueza, honor y gloria,
Con todo el bien que puede desearse,
A llevar adelante la victoria:
Que el claro cielo al fin vino á turbarse,
Mudando la fortuna en triste estado
El curso y órden próspero del hado.

La gente nuestra ingrata se hallaba, En la prosperidad que arriba cuento; Y en otro mayor bien, que me olvidaba, Hallado en pocos cosas, que es contento, De tal manera en él se descuidaba, Cierta señal de triste acaccimiento, Que en una hora perdió el honor y estado Que en mil años de afan habia ganado.

Por dioses, como dije, eran tenidos De los Indos los nuestros; pero oliéron Que de muger y hombre eran nacidos, Y todas sus flaquezas entendiéron : Viéndolos á miserias sometidos, El error ignorante conociéron; Ardiendo en viva rabia avergonzados, Por verse de mortales conquistados.

No queriendo á mas plazo diferirlo, Entre ellos comenzó luego á tratarse, Que para en breve tiempo concluirlo, Y dar el modo y órden de vengarse, Se junten á consulta á difinirlo; No venga la sentencia á pronunciarse: Dura, ejemplar, cruel irrevocable, Horrenda á todo el mundo, y espantable.

Iban ya los Caciques ocupando
Los campos con la gente que marchaba;
Y no fué menester general bando,
Que el deseo de la guerra los llamaba;
Sin promesas ni pagas deseando
El esperado tiempo, que tardaba,
Para el decreto y áspero castigo,
Con muerte y destruicion del enemigo.

De algunos que en la junta se halláron Es bien que haga memoria de sus nombres : Que siendo incultos bárbaros , ganáron Con no poca razon claros renombres ; Pues en tan breve término alcanzáron Grandes victorias de notables hombres , Que dellas darán fé los que vivieren ,

Y los muertos allá donde estuvieren.

Tucapel se llamaba aquel primero Oue al plazo señalado habia venido: Este fué de Cristianos carnicero, Siempre en su enemistad endurecido: Tiene tres mil vasallos el guerrero. De todos como Rey obedecido. Ongol luego llegó, mozo valiente: Gobierna cuatro mil, lúcida gente. Cayocupil, Cacique bullicioso, No fué el postrero que dejó su tierra, Oue allí llegó el tercero deseoso De hacer á todo el mundo él solo guerra: Tres mil vasallos tiene este famoso Usados tras las fieras en la sierra Millarapue, aunque viejo, el cuarto vino, Que cinco mil gobierna de contino.

Paycabi se juntó aquel mismo dia :
Tres mil diestros soldados señorea.
No lejos Lemolemo de él venia ,
Que tiene seis mil hombres de pelea.
Mareguano , Gualemo , y Lebopia
Se dan priesa á llegar , porque se vea ,
Que quieren ser en todo los primeros :
Gobiernan estos tres mil guerreros.

GONGORA.

Don Louis de Gongora naquit à Cordoue en 1561. Dès sa jeunesse, s'étant passionné pour la poésie, il négligea tout autre étude, et ses années s'écoulèrent sans qu'il songeât à se créer dans le monde une situation conforme à sa naissance. A l'âge de 45 ans il se fit prêtre, et parvint aux fonctions de chapelain du roi Philippe III. Mais, atteint d'une maladie cérébrale qui lui enleva la mémoire, il rentra dans sa ville natale où il mourut en 1627.

Ses poésies sont un mélange bizarre de beautés saillantes et de graves défauts. L'emphase de son style, ses antithèses fréquentes et recherchées, ses continuelles équivoques concourent à produire une telle obscurité que le mot gongorismo fut adoptécomme un synonyme de galimatias. Un poète comique s'est même avisé, pour décrire d'un trait l'obscurité d'une nuit nuageuse, de dire que le ciel était plus obscur-

qu'un livre de Gongora. On a aussi donné à Gongora le surnom d'Ange des Ténèbres. Il faut néanmoins convenir que parfois il brille d'un si vif éclat, qu'il efface tous les autres poètes de l'époque. Sa richesse d'images, sa souplesse et sa force de style, son coloris poétique, et surtout son originalité, font ressortir alors son vrai génie, et l'élèvent au-dessus de ses rivaux.

Soneto

A LA ROSA.

Ayer naciste y morirás mañana :

Para tan breve ser ¿ quien te dió vida :

Para vivir tan poco estas lucida ,

Y para no ser nada estás lozana.

Si te engañó tu hermosura vana ,

Bien presto la verás devanecida :

Porque en ese verdor está escondida

La ocasion de morir muerte temprana.

Cuando te corte la robusta mano ,

Ley de la agricultura permitida ,

Grosero aliento acabará tu suerte.

No salgas, que te aguarda algun tirano, Dilata tu nacer para tu vida, Que anticipas tu ser para tu muerte.

LOPE DE VEGA.

Fray Lope Felix de Vega Carpio naquit à Madrid vers 1562. Il suivit les cours de philosophie à l'université d'Alcala, et fut plus tard secrétaire du duc d'Albe. Marié deux fois et deux fois resté veuf, il finit par entrer dans l'état ecclésiastique. Ayant composé un poème, intitulé: Couronne tragique de Marie Stuart, il le dédia au pape Urbain VIII, qui l'honora d'une lettre fort gracieuse par laquelle il le gratifiait du grade de docteur en théologie.

Outre un grand nombre d'ouvrages en prose et de poèmes, il écrivit une quantité presque incrovable de pièces de théâtre. Néanmoins, une si prodigieuse fécondité, le mérite incontestable de ses productions où l'on trouve peu de pages qui ne soient empreintes d'un cachet d'invention et de beauté originale; et, ce qui est plus surprenant, la protection même d'hommes puissants; dont il jouissait depuis sa jeunesse, ne le mirent pas toujours à l'abri des atteintes de la pauvreté. « J'ai, » dit-il lui-même, dans la dédicace du Vrai Amant, qu'il adresse à son fils, « J'ai pauvre mai-» son, table et lit, et un petit jardin dont » les fleurs m'amusent et me donnent des » idées. J'ai écrit neuf cents comédies, » douze différents livres en prose et en » vers, et tant de compositions détachées » sur divers sujets, que jamais ce qui est » imprimé n'égalera ce qui reste à impri-» mer. - J'ai eu des ennemis, des cen-» seurs, des envieux, des critiques, des » soucis, des embûches; j'ai perdu le temps » le plus précieux, et je suis arrivé à la » non intellecta senectus, comme dit Pé» tronius, sans vous laisser d'autre héri-» tage que ces inutiles conseils. »

FRAGMENTS.

Oda á la barquilla.

Pobre Barquilla mia, Entre peñascos rota, Sin velas desvelada, Y entre las olas sola, ¿Adonde vas perdida? Adonde, dí, te engolfas? Que no hay deseos cuerdos Con esperanzas locas. Como las altas naves Te apartas animosa De la vecina tierra, Y al fiero mar te arrojas. Igual en las fortunas, Mayor en las congojas, Pequeña en las defensas Incitas á las ondas. Advierte que te llevan A dar entre las rocas, De la soberbia envidia, Naufragio de las honras. Cuando por las riberas

Andabas costa á costa . Nunca del mar temiste Las iras procelosas. Segura navegabas; Que por la tierra propia Nunca el peligro es mucho Adonde el agua es poca. Verdad es que en la patria No es la virtud dichosa, Ni se estimo la perla, Hasta dejar la concha. Dirás que muchas barcas, Con el favor en popa, Saliendo desdichadas, Volviéron venturosas. No mires los ejemplos De las que van y tornan, Que á muchas ha perdido La dicha de las otras. Para los altos mares No llevas cautelosa, Ni velas de mentiras, Ni remos de lisonjas. ¿ Quien te engañó, Barquilla ? Vuelve, vuelve la proa, Que presumir de nave Fortunas ocasiona. ¿ Que jarcias te entretejen

Que ricas banderolas Azote son del viento. Y de las aguas sombra. ¿ En qué gabia descubres : Del árbol alta copa, La tierra en prespectiva, Del mar incultas orlas? ¿ En qué celages fundas . Que es bien echar la sonda, Cuando perdido el rumbo Erraste la derrota? Si te sepulta arena, ¿ Qué sirve fama heróica? Oue nunca desdichados Sus pensamientos logran. ¿ Que importa que te ciñan Ramas verdes ó rojas. Que en selvas de corales Salado césped brota ? Laureles de la orilla Solamente coronan Navios de alto bordo. Oue járcias de oro adornan. No quieras que yo sea, Por tu soberbia pompa, Faetonte de barqueros, Oue los laureles lloran. Pasáron ya los tiempos,

Cuando lamiendo rosas. El Céfiro bullia, Y suspiraba aromas, Va fieros huracanes Tan arrogantes soplan, Oue salpicando estrellas, Del sol la frente mojan. Ya los valientes rayos De la vulcana forja, En vez de torres altas Abrasan pobres chozas. Contenta con tus redes A la plava arenosa Mejado me sacabas: Pero vivo, ¿ que importa? Cuando de rojo nácar Se afeitaba la Aurora, Mas peces te llenaban, Oue ella lloraba aljófar. Al bello sol, que adoro, Enjuta ya la ropa Nos daba una cabaña La cama de sus hojas, Esposo me llamaba, Yo la llamaba Esposa, Parándose de envidia La celestial antorcha. Sin pleito, sin disgusto,

La muerte nos divorcia. Av de la pobre barca, Oue en lágrimas se ahoga! Quedad sobre el arena, Inútiles escotas, Que no ha menester velas Quien á su bien no torna. Si con eternas plantas Las fijas luces doras, O dueño de mi barca! Y en dulce paz reposas; Merezca que le pidas Al bien que eterno gozas, Oue adonde estás me lleve Mas pura y mas hermosa. Mi honesto amor te obligue, Oue no es digna victoria Para queias humanas Ser las deidades sordas. ; Mas!; ay que no me escuchas! Pero la vida es corta, Viviendo todo falta, Muriendo todo sobra.

La inconstancia de la suerte.

De hoy á mañana se vió Troya famosa abrasada, Roma su lustre perdió, Deshizo el viento la armada, Que mas gallarda salió.

De hoy á mañana acontence Que el rico pobre amanece, Y el privado, aborrecido, El levantado, abatido, Y que la mar mengua y crece. De hoy á mañana está el cielo Mas sereno, mas nublado, Está seco y verde el suelo, Y el pájaro mas atado Por el aire esparce el vuelo. Vemos un almendro en flor,

Y helado todo mañana:
Vemos esclavo el Señor (1),
La sierra mas alta, llana,
Y mas mudable el favor.
Entre la taza y el labio,

Dijo, en cierto pasatiempo, Que habia peligro un Sabio; Que en dos minutos de tiempo Puede caber un agravio.

(1) El señor, le Maitre.



VILLEGAS.

Don Esteban Manuel de Villegas naquit à Najeras vers 1595, et mourut en 1669. A l'étude sérieuse de la science du droit, il sut allier la culture de la poésie. Le genre lyrique obtint sa prédilection, et il y réussit à tel point que dans nul autre poète on ne pourrait se faire une plus juste idée du haut degré de douceur et de mélodie auquel la langue espagnole est capable de s'élever. Il est vraiment fâcheux que les délicieuses productions de Villégas ne soient pas mieux et plus généralement connues.

FRAGMENT.

Oda sáfica al céfiro.

Dulce vecino de la verde selva, Huésped eterno del abril florido, Vital aliento de la madre Flora, Céfiro blando,

Si de mis ansias la causa supiste, Tú, que las quejas de mi voz llevaste, Oye, no temas, y á mi Filis dile, Dile que muero.

Filis un tiempo mi dolor sabia, Filis un tiempo mi dolor lloraba, Quisome un tiempo; mas agora temo, Temo sus iras.

Así los dioses con amor paterno,
Así los cielos con amor benigno,
Nieguen, al tiempo que feliz volares,
Nieve à la tierra.

Jamás el paso de la nube parda , Cuando amanece en la elevada cumbre , Toque tus hombros , ni su mal granizo Hiéra tus alas.



CALDERON.

Don Pedro Calderon DE LA BARCA naquit en 1601 à Madrid, et y mourut en 1682. Dès l'âge de 13 ans, il commençait à écrire pour le théâtre. Militaire à 24 ans, sans cesser de cultiver l'art dramatique, il fit les campagnes de la Lombardie et de la Flandre. A 50 ans, entré dans les ordres sacrés, il abandonna le drame profane, et c'est alors qu'il composa ses magnifiques drames religieux et allégoriques, appelés Autos Sacramentales. Peu de grands écrivains ont joui d'une existence aussi longue et aussi fortunée que celle de Calderon. L'Espagne, qui pour tant d'hommes éminents fut comme une marâtre, se montra pour Calderon mère pleine de bienveillance, lui prodiguant richesses et honneurs.

Il écrivit deux poèmes, l'un intitulé: Los Cuatro Novisimos, et l'autre sur le Déluge universel; deux traités, l'un sur l'Excellence de la Peinture, l'autre sur la Comédie, et quelques discours académiques. Mais aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. Il ne nous reste de lui que des pièces dramatiques au nombre d'environ quatre cents, dont la plupart sont très-remarquables par la richesse de l'invention, l'élégance et l'harmonie des vers, et par l'heureux dénouement de l'action.

FRAGMENT.

Monólogo de la Muerte, sacado del Auto Sacramental:

La Cena de Baltasar.

nol issue and MUERTE.

Descanso del sueño hace

El hombre;; ay Dios! sin que advierta,

Que cuando duerme y despierta,

Cada dia muere y nace:

Que vivo cadáver yace

Cada dia, pues rendida La vida á un breve homicida, Que es su descanso, no advierte Una leccion que la Muerte, Le va estudiando á la vida (1). Veneno es dulce, que lleno De lisonjas, desvanece, Aprisiona, y entorpece: ¿ Y hay quien beba este veneno? Olvido es de luz ageno, Que aprisionado ha tenido En sí uno y otro sentido; Pues ni oven, tocan, ni ven, Informes todos; ¿ y hay quien No se acuerde deste olvido? Frenesi es, pues así Varias especies atray (2), Oue goza inciertas : ¿ y hay Ouien ame este frenesi? Letargo es, á quien le dí De mi imperio todo el cargo, Y con repetido embargo (3) Del obrar y el discurrir, Enseña al hombre á morir :

⁽¹⁾ Ir estudiando una leccion à alguno, instruire quelqu'un lui donner une leçon.

⁽²⁾ Atray pour atrae, du verbe atraer, attirer.

⁽³⁾ Repetido embargo, double empéchement.

¿ Y hay quien busque este letargo? Sombra es, que sin luz asombra, Que es su oscura fantasia Triste oposicion del dia: ¿ Y hay quien descanse á esta sombra ? Imagen, al fin, se nombra De la muerte, sin que ultrajen, Sin que ofendan, sin que atajen Los hombres su adoración, Pues es sola una ilusion : ¿ Y hay quien adore esta imágen? Pues ya Baltasar durmió, Ya que el veneno ha bebido, Y ha olyidado aquel olyido, Ya que el frenesi pasó; Ya que el letargo sintió, Ya de horror y asombro lleno Vió la imágen, pues su seno (1) Penetre horror, y se nombra Ilusion, letargo y sombra, Frenesi, olvido y veneno. Y pues Baltasar durmió, Duerma, à nunca despertar, Sueño eterno Baltasar.

⁽¹⁾ Pues su seno penetre horror.... que son âme soit pénétrée de cette horreur, qui se nomme illusion, léthargie, ombre, frénésie...

SAMANIEGO.

Don FÉLIX-MARIE SAMANIEGO naquit en 1745 à Laguardia, ville de la Rioja, et il est mort en 1801. Chargé par la province d'Alava d'aller à Madrid traiter d'importantes affaires, l'élévation de son caractère lui fit refuser les offres honorables du gouvernement, pour ne s'occuper que des intérêts confiés à son zèle. Et à son retour, il ne voulut pas même accepter les riches présents par lesquels les Alavais reconnaissants désiraient récompenser sa mission et le dédommager de ses propres dépenses.

Il a écrit des Fables qui ont beaucoup de mérite. Sans être dignes de se placer à côté de celles de Lafontaine pour l'aisance, la simplicité, la naïveté; elles présentent néanmoins un style correct, élégant, une morale pure, des images attrayantes de justesse et de vérité. Elles peuvent trèsbien se mettre en parallèle avec les fables de Florian.

Fábulas.

Los Navegantes.

Lloraban unos tristes pasageros
Viendo su pobre nave, combatida
De recias olas y de vientos fieros,
Ya casi sumergida;
Cuando súbitamente
El viento calma, el cielo se serena,
Y la afligida gente
Convierte en risa la pasada pena.
Mas el piloto estuvo muy sereno,
Tanto en la tempestad como en bonanza,
Pues sabe que lo malo y que lo bueno
Está sujeto á subita mudanza.

La Mona.

Subió una mona á un nogal;
Y cogiendo una nuez verde,
En la cáscara la muerde,
Con que le supo muy mal:
Arrojóla el animal,
Y se quedó sin comer.
Así suele suceder
A quien su empresa abandona,
Porque halla como la mona
Al principio que vencer...

IRIARTE

One docil a capuelary riends of

Don Thomas de Iriarte naquit en 1750 au port de Sainte-Croix, dans l'île de Ténériffe, et mourut en 1791. A l'âge de 14 ans, il se rendit à Madrid où il continua ses études classiques avec succès. Il s'appliqua également à étudier les langues modernes, notamment le français, l'anglais et l'italien. Il traduisit en espagnol quelques pièces du théatre français, et quelques livres de l'Énéïde de Virgile. Nous avons aussi de lui quelques ouvrages originaux, parmi lesquels se trouvent des comédies, un poème sur la musique, et un recueil de Fables littéraires, qui a valu

à Iriarte le titre de premier fabuliste espagnol.

FRAGMENTS.

Fábulas.

La Ardilla y el Caballo.

Mirando estaba una ardilla A un generoso alazan. Que dócil á espuela y rienda Se adestraba en galopar.

Viéndole hacer movimientos Tan veloces y á compás, De aquesta suerte le dice Con muy poca cortedad : 11 19 . offirm -ilano Señor mio, ball de tiba vena li , ana alt De ese brio, moissalo sobuto sos sun Ligereza de l'amenda de l'amenda supilique s Y destreza No me espanto, Que otro tanto Suelo hacer, y acaso mas. quelques livres de Line, soiv you soupleup avons sussi de lai quelou: soitas sova Me meneo , slamped immag , zmanig Me paseo; and politic sur ; combined Yo trabajo,

Subo y bajo;

No me estoy quieta jamás. El paso detiene entónces El buen potro , y muy formal En los términos siguientes Respuesta á la ardilla da : Tantas idasogolf otnoife nie Y venidas, soulas sousia soll Tantas vueltas Y revueltas opto lo solitor . 12 (Quiero, amiga 097 sol illa 109 Que me diga) what more on oneq ¿ Son de alguna utilidad? Yo me afano, Mas no en vano : Sé mi oficio. Y en servicio De mi dueño Tengo empeño De lucir mi habilidad. Con que algunos escritores Ardillas tambien serán, Si en obras frívolas gastan Todo el calor natural.

Los dos Conejos.

Por entre unas matas,
Seguido de perros,
(No diré corria)
Volaba un conejo.

De su madriguera Salió un compañero, Y le dijo : Tente, Amigo, ¿ que es esto? ¿ Oue ha de ser? responde : Sin aliento llego.... Dos picaros galgos Me vienen siguiendo. Si, replica el otro, Por allí los veo, Pero no son galgos. -Pues ; que son ? - Podencos. -¿ Que ? ¿ Podencos dices? Si, como mi abuelo; Galgos, y muy galgos : Bien visto lo tengo. — Son podencos : vaya, Oue no entiendes de eso. — Son galgos te digo. — Digo que podencos. En esta disputa Llegando los perros, Pillan descuidados

A mis dos conejos.

Los que por cuestiones

De poco momento

Dejan lo que importa,

Llévense este ejemplo.

MELENDEZ.

Melendez vivait paigiblement à Sala-

Don Juan Melendez, poète lyrique, naquit à Ribera del Fresno, en Estramadure, en 1754. Il fit ses études à Salamanque, et prit le grade de docteur en droit. Les graves fonctions de la magistrature ne l'empêchèrent pas de s'appliquer à la poésie. Il composa une églogue intitulée Batilo, et une comédie sous le titre de Les Noces de Gamache; ouvrages qui furent couronnés dans des concours publics. Mais c'est dans ses nombreuses poésies lyriques surtout que son génie brille par l'élégance du style, par l'harmonie des vers, par le goût

et l'exquise discrétion avec lesquels il effleure les plus délicates images.

Melendez vivait paisiblement à Salamanque, lorsque, durant l'invasion des Français, soupçonné d'être favorable aux étrangers, il fut contraint de fuir pour mettre sa vie en sûreté. Réfugié à Montpellier, il y est mort en 1811.

FRAGMIENT.

Una noche de invierno.

¡ Oh cuán horribles chocan
Los vientos! ; oh que silbos ,
Que ciclo y tierra turban
Con soplo embravecido!
Las nubes concitadas
Despiden largos rios ,
Y aumentan pavorosas
El miedo y el conflicto.
La luna en su albo trono
Con desmayado brillo
Preside á las tinieblas
En medio de su giro :
Y las menores lumbres ,
El resplandor perdido ,

Se esconden á los ojos Oue observan su camino. Del Tórmes suena lejos El desigual ruïdo Que forman las corrientes Batiendo con los riscos. O invierno! o noche triste! ; Cuan grato á mi tranquilo Pecho es tu horror ! ; tu estruendo Cuan plácido á mi oido! Así en el alta roca Cantando el pastorcillo, Del mar alborotado Contempla los peligros. Tu confusion medrosa Me lleva hasta el divino Ser, adorando humilde Su inmenso poderio. Y ante él absorto y ciego Me anego en los abismos De gloria que circundan Su solio en el empireo; Su solio desde donde Señala sus lucidos Pasos al sol, y encierra La mar en sus dominios. O ser inmenso!; o causa Primera! z dónde altivo

Con vuelo temerario Me lleva mi delirio? ; Señor! ¿ quien sois? ¿ quien puso Sobre un eterno quicio Con mano omnipotente Los orbes de zafiro? ¿ Quien dijo á las tinieblas : Tened en señorio La noche; y vistió al alba De rosa el manto rico? 2 Quien suelta de los vientos La furia, ó llevar quiso Las aguas en sus hombros Del aire al gran vacio? O Providencia!; o mano Suave ; ! o Dios benigno ! O padre! ¿ Dó no llegan Tus ansias con tus hijos? Yo veo en estas aguas La mies del blondo estío, De abril las gayas flores, De octubre los racimos. Yo veo de los seres En número infinito, La vida y el sustento En ellas escondido. Yo veo... no sé como, Dios bueno, los prodigios

De tu saber esplique Mi pecho enternecido. Cual concha nacarada, Oue abierta al matutino Albor convierte en perlas El cándido rocio; La tierra el ancho gremio Prestando al cristalino Humor, con él fecunda Sus gérmenes activos. Y un dia el hombre ingrato Con dulce regocijo Las gotas de estas aguas Trocadas verá en trigo. Verá el pastor que el prado Da yerbas al aprisco, Saltando en pos sus madres Los sueltos corderillos: Y en las labradas vegas Tenderse manso el rio, Los surcos fecundando Con paso retorcido. Los vientos en sus alas, Cual ave que en el pico El grano á sus polluelos. Alegre lleva al nido; Tal próvidos estienden A términos distintos,

Las fértiles semillas Con soplo repartido. Las plantas fortifican En recio torbellino Del aire desterrando Los hálitos nocivos. Y en la cansada tierra Renuevan el perdido Vigor, porque tributo Nos rindan mas opimo. O de Dios inefable Bondad! ; o altos designios Oue inmensos bienes causan Por medios no sabidos! Do quiera que los ojos Vuelvo, Señor, yo admiro Tu mano, derramando Perennes beneficios. Ay! siéntalos mi pecho Por siempro, y embebido En ellos, te tribute Mi labio alegres himnos.



LISTA (1).

La vida Humana.

¿ No ves, Fileno, en la florida espalda Do aquella umbrosa sierra y eminente, Como un hilo de plata entre esmeralda, Nacer bullendo imperceptible fuente? Y ¿ cual resbala por la herbosa falda Tan tenue y fugitiva su corriente, Que del aura sutil aun no es sentida? Así comienza nuestra frágil vida.

Véla después, cuando segura pisa
Del primer llano el floreciente suelo,
Con otras varias en alegre risa
Ya convertida en plácido arroyuelo.
Ora por los declives baja aprisa
Buscando el valle con risueño anhelo:
Ora lenta, la selva circundando,
Con las flores del márgen va jugando.

O bien, ya mas audaz, por la cascada Se precipita á la profunda umbría, Donde entre densas nieblas asombrada, Al prado sale á ver la luz del dia:

⁽¹⁾ Don Albunto Lista, né à Séville en 1775, a traduit les convres historiques de Ségur, et les a continuées jusqu'à nos jours; il a écrit aussi un supplément à l'Histoire d'Espagne de Mariana, et une collection de poésies.

Deslizase del susto ya olvidada, Siendo del campo hechizo y alegría, Sobre alfombras de nacar, oro y grana, Y es viva imágen de la infancia humana.

Mirala luego, montaraz torrente, Su caudal con las lluvias aumentando, Que veloz, atrevido é impaciente Por pedregosos valles va sonando: Apenas sufre ni el marmóreo puente, Ni el margen, que acomete rebramando, Ni el firme rebledal de su ribera, Ni el monte que se opone á su carrera.

Ya llega á la escarpada catarata,
Y sin mirar su riesgo, obedeciendo
Al ímpetu, que ciego la arrebata,
Se lanza á los abismos con estruendo;
Yace entre espumas de navada plata
Aprisionado su furor gimiendo:
Y las ondas, al viento abandonadas,
Tiñe el sol de colores variadás.

Mas ya del hondo páramo se eleva Sobre el risco musgoso, que lo ataja; Y á la campiña, que de pompa nueva Vistió el mayo gentil, airado baja: Redil y chozas por delante lleva, Y la encina firmisima desgaja: Y templado jamás, y siempre altivo, Es de la juventud retrato vivo. Alli aumentado á caudaloso rio ,
La estendida llanura dominando ,
Por los ribazos de su márgen frio
Con magestad tranquila va pasando :
No le amedrenta ni el sediento estío ,
Ni el sol , que le amenaza fulminan lo :
Y sosegado en su feliz carrera ,
Mengua no teme y crecimiento espera.

Mirale con que orgullo desdeñoso
Recibe los tributos, que à porfia
Le rinden, ya el torrente impetuoso,
Ya el manso arroyo de la selva umbria:
La ribera, que el valle delicioso
Con raudal apacible florecia,
Pierde su nombre, y en sonoro estruendo
Por el cauce fatal entra gimiendo.

Mas adelante otro soberbio balla

Tan audaz, tan valiente y tan crecido,
Opuesto en su camino. Undosa valla
Alzan las aguas : dóblase el bramido :
Disputan en acérrima batalla
De quien todo el raudal irá regido :
Vence, é hinchado la corriente eleva,
Y esclavizado á su contrario lleva.

Ingrato al bosque amigo , que acopado Le adornó con sus sombras placenteras ; Pérfido al muro , que besó humillado Cuando apenas llenaba sus riberas , Bate, si crece, el torreon alzado, Los troncos vuelca, inunda las praderas: No hay ley, no hay freno, que su furia atajen, Y es, mortal, de tus vicios triste imágen.

Mas ya su curso en pasos tortuosos.

Quiebra lánguido y débil : mil corrientes ,

Que van á herir los márgenes limosos ,

Parten su fuerza en pequeñuelas fuentes

Aquel raudal, que muros generosos

Combatiera y ciudades florecientes ,

Es solo inerte masa y estendida ,

Al soplo de los vientos sometida.

Ya, aunque indignado, ve que lo reprimen Puentes soberbios, muelles elevados: Que sus raudales retorcidos gimen Del espolon mazizo quebrantados; Que mil bajeles la cerviz le oprimen, De riquezas y crimenes cargados. Del mar vecino la amargura siente; Imágen tuya, o senectud doliente.

Ya la cerúlea espalda amedrentado
Ve al ponto inmenso, que sorberle espera:
Ya solicito escucha y aterrado
El continuo rugir de la onda fiera:
Ya á su pesar camina arrebatado
El tablazo estendido, donde muera:
Ya la mar le recibe dividida;
Y así, Fileno, acaba nuestra vida.

COURS

BE

THÊMES GRADUÉS.



1.

Thême sur les articles et les noms substantifs.

Les Français prennent du café et du thé, boivent de la bière, et ils mangent souvent des poules et des poissons. Vous avez dans la classe, des plumes, du papier et de l'encre en abondance. M. La Tour donne toujours des avis sages et prudents à ses amis; c'est pourquoi son amitié est trèsutile. Mon frère possède une jelie petite maison eù il y a beaucoup de petits oiseaux et autres petits animaux. Le petit séminaire (1) de Montau-

⁽s) Il no faut pas considérer comme diminutif de séminaire, l'adjectif petit, qui est ici une distinction de genud séminaire. Le petit séminaire se rend par seminario menor, et le grand séminaire par seminario mayor.

ban est grand, très-bien situé et très-bien tenu sous tous les rapports. Du pain, de la viande, de l'eau et du vin sont des articles de première nécessité. Nous ne connaissons pas tous les saints par leur nom; mais seulement ceux que la divine Providence a voulu nous découvrir, tels que saint Pierre, saint Paul, et tous les autres saints remarquables. Parmi les moines, nous avons saint Ignace, saint Dominique, saint Thomas, etc; saint Pierre martyr fut tué d'un coup de hache; d'autres saints et saintes furent tués à coups de lances, à coups de flêches, et aussi à coups de pierres. Il y a certainement plus de cent mille. et même plus de cept cinquante mille Espagnols qui ne savent pas dans quelle année l'Amérique fut déconverte.

11.

Thême sur les substantifs, les adjectifs, les noms diminutifs et les augmentatifs.

Les maisons de Madrid et celles de Salamanque sont très-hautes. La prudence et l'humilité sont des vertus précieuses. Mon frère et ma sœur sont trèscharitables envers les pauvres. La sœur de M. l'ambassadeur est bien laborieuse, mais sa cousine est très-fainéante. La paresse est bien méprisable. Nous sommes nés pour travailler, comme l'oiseau pour voler. Le père, la mère et les enfants sont tous malades dans cette maison. L'encre, les plumes et le papier sont maintenant très-chers : il faut les économiser autant que possible. Saint Jérôme et saint Augustin furent contemporains; mais saint Thomas et saint Dominique vivaient dans un autre siècle. Je parierais cent écus contre cent cinquante que vous ne pourriez lire les œuvres de saint Thomas sans être charmé de la beauté de sa logique. Un petit encrier et une petite plume peuvent faire quelquefois autant de mal qu'un coup d'épée, ou qu'un coup de fusil. Le dernier coup de canon qu'on entendit fut la preuve du rétablissement de la paix. Un bon maître et un bon père de famille font de leurs maisons le séjour du honheur. Le premier coup de pistolet que vous entendrez vous indiquera le fatal commencement du duel. Un gros cheval ne court pas quelquefois autant qu'un petit chien levrier poussé par la voix de son maître.

III.

Thême sur les degrés de signification des adjectifs.

Je suis ici plus tranquille que dans une grande ville, où le bruit me dérange continuellement. M. Vila est plus paresseux que M. Antoine, mais il a beaucoup plus d'esprit. Henriette est aussi aima-

ble qu'Adèle; mais celle-là n'est pas si riche que celle-ci. Puisque tu as autant de livres que moi, et que tu peux consacrer à l'étude autant de temps que moi, tu devrais avancer au moins autant que moi. Nous p'avons pas cette appée dans notre grenier autant de blé que l'année dernière. La petite maison de M. Paul est mauvaise: mais celle de M. Puch est encore pire. Les paresseux dorment plus et ne travaillent pas autant que les diligents. M. Tandol est l'homme le plus bienfaisant du village, et son frère est le plus considéré. Mile Adélaïde est bien plus aimable et plus instruite que je ne crovais. Socrate fut un des philosophes les plus éclairés de son siècle. M. Fando est un des hommes que j'estime le plus. Les hommes ingrats sont ceux que je considère le moins. Plus l'homme s'attache à l'étude, plus il désire apprendre; plus il apprend, plus il reconnaît l'ignorance humaine. Les flatteurs sont toujours plus dangereux qu'ils ne paraisent. Les plaisirs les plus innocents sont toujours les plus purs et les plus durables.

IV.

Thême sur les noms de nombre.

Le 1er âge du monde comprend 1636 ans. Le 2me a duré 426 ans. Le 3me a duré 430 ans. Le 4me, depuis la sortie des Juifs de l'Egypte, jusqu'à la fondation du temple de Salomon, comprend 479 ans. Le 5me, comprenant 476 ans, dura jusqu'à la fin de la captivité à Babylone. Le 6me, qui a fini à la naissance de Jésus-Christ, comprend 532 ans. Le 7me, qui doit durer jusqu'à la fin du monde, compte maintenant 1845 ans. - Un hectolitre de blé donne 32 marques de pain : pour les frais de fabrication on compte 4 francs; on augmente ou on diminue le prix du pain de deux centimes et demi. à mesure que le prix du blé augmente ou diminue de 80 centimes par hectolitre pendant trois marchés. J'ai acheté deux pièces de drap qui avaient 352 mètres de longueur; elles m'ont couté 8448 francs, à raison de 24 francs le mètre; il faut bien retirer au moins 3232 francs, pour trouver quelque bénéfice en le revendant. Savez-vous l'heure qu'il est? deux heures venaient de sonner, quand je suis sorti de ma maison de campagne : il doit être à peu près trois heures et demie. Il faut que vous sovez demain matin à cinq heures précises à la diligence pour arriver à votre destination à quatre heures de l'après-midi.

V

Thême sur les pronoms personnels.

Nous avons les poésies de Mélendez, de Mora-

tin, de Breton de los Herreros: elles sont toutes très-belles. Tu feras bien de lire les poésies espagnoles; la plupart sont très-difficiles, mais aussi elles sont délicieuses. Il faut d'abord que tu comprennes bien la prose. A présent que vous avez vu les ouvrages les plus faciles, il vous faudra chercher des choses plus difficiles. La douceur porte en elle-même l'attrait qui captive tout le monde. Les hommes orgueilleux deviennent insupportables, non-seulement aux autres, mais aussi à eux-mêmes. Il ne suffit pas de connaître les règles de l'Evangile, il faut les observer : elles ont en ellesmêmes toute la source de notre bonheur. Vous les lirez à vos amis: mais si vous voulez les leur faire aimer, pratiquez-les vous-mêmes. Je viens de recevoir des livres pour mon frère, et je les lui enverrai tout de suite. Sire! disait un courtisan à un grand roi, si nous nous trompons dans ce que nous crovons, nous perdons bien peu de chose; mais si vous vous trompez, vous serez malheureux à jamais - il est donc plus avantageux pour vous d'embrasser notre croyance. Venez nous voir, mes amis, plus souvent, vous vous faites trop désirer. Envoyez-moi, Monsieur, tous les livres que je vous avais prêtés; j'en ai besoin pour étudier mes leçons. Quand vous voudrez, Sire, vous laisser voir du peuple, vous devez l'avertir préalablement.

VI.

Thême sur les pronoms possessifs.

Ton amitié est pour moi d'un plus grand prix que tes richesses. Mon dessein est de bien apprendre l'espagnol, afin que vous m'écriviez, et que je puisse vous répondre en cette langue. Votre conduite, monsieur, est sans doute irréprochable, et je vais faire de manière que la mienne le soit aussi. Tous ces livres sont à moi, et je vous les prêterai si vous voulez les lire; mais ces autres, qui sont à mon père, doivent rester ici dans la bibliothèque, et je ne puis en disposer. Votre maison et la mienne sont assez bien situées: mais celle de votre oncle est très-éloignée du centre de la ville. Si tu veux m'envoyer ta robe et celle de ta sœur, je choisirai toujours la tienne pour modèle du bon goût, et non pas la siemne. Un de mes amis est arrivé hier de Montpellier, et il m'a donné des nouvelles d'un de mes oncles qu'il a vu depuis peu. Voilà des fleurs qui appartiennent à différentes personnes: celles-ci sont à moi, celles-là sont à vous, et ces autres sont à Mme Lopez. Tes livres sont tous très-bien reliés; mais les miens sont plus soignés, et ils sont aussi mieux rangés que les tiens. Maplume n'écrira jamais par ma main des choses impies, car je vondrais voir brûler tous les mauvais.

274

écrits. Nous sommes par notre nature trop portés au mal, et il ne faut pas nous y exciter encore par la lecture de choses inconvenables. Un de tes amis est très intime avec un de mes frères; je les vois souvent se promener ensemble.

VII.

Sur les pronoms démonstratifs.

Vovez-vous ces deux hommes? celui-ci est un Polonais, et celui-là est un Français. Toutes les personnes qui sont entrées seront respectivement placées: celles-ci dans le premier salon, celles-là dans le cabinet, et ces autres dans la chambre qui est plus près. Ces livres sont bien reliés, mais ceux-là sont d'un prix beaucoup plus élevé : j'aime bien à lire ceux-ci, et non pas ceux-là. Celui qui ne s'occupe pas de son salut, oublie sans doute l'affaire la plus importante, l'unique qui est à lui. Cette maison est très-jolie; mais celle dont je vous parle est plus commode. Ceux qui jouissent de la santé doivent toujours remercier Dieu de ce bienfait. Ces plumes vont assez bien; mais celles de l'autre jour étaient encore mieux taillées. Tout ce que je puis faire pour votre ami, c'est de le recommander à ses professeurs. Nous voulons nous promener quand il fait beau; mais quelquefois nous ne pouvons le faire, parce que nous sommes. occupés. Il faut bien s'appliquer : celui qui excellera sur ses compagnons, obtiendra le prix. Ces hommes sont venus d'Espagne; mais ceux que nous avons vus hierétaient Français, et ces autres sont Italiens. Quand je pense à ce que tu as dit, je suis charmé de me voir éloigné d'un si grand danger.

VIII.

Thême sur les pronoms relatifs.

Les personnes qui vivent toujours au milieu des plaisirs du monde ne jouissent point ordinairement du calme dont jouissent celles qui seulement s'y adonnent avec une grande prudence. J'ai ici des livres à choisir pour lire; lesquels voulezvous? ceux-là sont tels que nous pouvions les désirer pour s'amuser et s'instruire tout à la fois. Je vous assure que les hommes dont le mérite est plus caché valent bien souvent beaucoup plus que ceux dont la renommée est plus étendue. La femme dont je viens de vous parler n'a pas autant de mérite que celle que vous avez vue hier. Que ditesvous de ces événements qui ont eu lieu dans les rues de Paris? Je ne sais pas si vous connaissez bien les jeunes gens dont on parlait hier? Non, je ne les connais pas; mais je sais que celui qui est entré ici est très-poli et très-bien élevé. Cet homme, dont l'ignorance est grande, bavarde sans cesse:

c'est une chose assez ordinaire, car toujours le plus hardi est celui dont les connaissances et les moyens sont plus bornés. Mais dites-moi lequel préférez-vous : celui qui parle toujours à tort et à travers, ou celui qui garde un silence prudent? La langue est une des choses qu'il faut retenir avec le plus grand soin. Il faut donc être toujours vigilant pour ne pas avoir à se repentir.

IX.

Thême sur les pronoms indéfinis ou indéterminés.

Avez-vous trouvé à la promenade quelqu'un de vos parents? Nous n'en avons trouvé aucun : je crois qu'ils étaient tous à l'église. La renommée d'autrui ne nous rend pas plus sages, même celle de nos ancêtres, car elle n'est pas à nous, mais à eux. Je ne dirai à qui que ce soit ce que vous venez de me dire. Il ne faut pas faire pour autrui des, sacrifices dont on doit se repentir. Vous ne devez jamais dire à qui que ce soit ce qu'on vous a dit en secret. Quel que soit le mérite d'un homme, il n'est jamais tout-à-fait sans défaut. Ne dites jamais à personne ce que vous voulez tenir absolument ignoré de tous. Ouand vous verrez que toutes les personnes que nous connaissons sont dans la promenade, venez me trouver, car je veux v aller, lorsque tout le

monde y sera. Quelque agréable que soit le bain quand il fait bien chaud, il ne faut pas se baigner sans être bien reposé. Je ne trouve un grand plaisir en quoi que ce soit, sans être bien sûr de l'innocence de ces plaisirs. Tout enfant qu'il est, il montre beaucoup d'intelligence et de sagesse. Tout le monde sait maintenant ce qui est arrivé hier à la promenade. Voilà pourquoi un petit nombre se trouve aussi compromis, lorsqu'il s'agit d'une chasse qui est à la vue de tout le monde. On fait toujours des démarches pour obtenir ce qu'on désire.

X.

Thême sur les pronoms EN et Y.

La gourmandise est un désordre: les seuls fruits qu'on en retire sont les chagrins et la misère. Fuis les spectacles mondains, car on y trouve rarement la paix. Le chemin qui conduit à la vie est étroit, et le nombre de ceux qui l'entreprennent et qui y persévèrent est bien petit. Gardeton cœur sanstache, parce que ta viè en dépend. Si vous n'allez pas aujourd'hui vous promener, vous vous en repentirez, car il faut profiter du beau temps. Heureux ceux qui ayant des richesses en font plus d'usage pour les autres que pour eux! Celui qui soulage les maux d'autrui, sera aussi soulagé dans les

siens. Ceux qui seront admis au séjour éternel, y jouiront d'un bonheur ineffable. Ce livre-ci est bien petit; mais la doctrine en est bien vaste et bien intéressante. Combien de chapeaux avezvous? J'en ai quatre. Voulez-vous venir vous promener aux Champs-Elisées? Non! i'en viens. Pierre est un brave jeune homme: je voudrais en faire mon ami. Les pommes sont aujourd'hui à bon marché, je vais en acheter. La mort répond toujours à la vie : pensez-y souvent, et vous y trouverez votre bonheur. Voilà un beau livre: la reliure en est superbe. On vend aujourd'hui du linge très-beau: vous en trouverez encore ce soir. Si vous allez au spectacle, ne m'y attendez pas: je ne crois pas y aller. Puisque vous avez trop de vin, donnez-m'en, j'en ai besoin. Cette maison est petite; mais les chambres en sont très-commodes. Prenez cette plume; elle va très-bien. Elle est assez bonne, mais i'en veux une autre.

XI.

Thême sur les verbes haber et tener.

Ces livres ont plus de mérite que ces autres que vous m'avez apportés hier. Si vous aviez bien étudié votre leçon, monsieur, vous n'auriez pas tant de difficulté pour la réciter. Nous avons toujours sujet de nous repentir, quand nous avons trop parlé. Presque jamais, ou bien rarement,

nous avons à nous repentir de nous être tus. Je vous assure que la promenade aujourd'hui était magnifique, il y avait beaucoup de monde. Quand vous aurez lu et expliqué tous les thêmes de la grammaire, vous trouverez plus de facilité à comprendre mes thêmes. J'ai chez moi plusieurs livres français, et je n'ai eu encore le temps d'en lire que quelques-uns. Avez de la patience, monsieur, si vous vous proposez d'apprendre. Il y aura demain une grande fête sur la place, et nous avons pensé que vous vous amuserez. Si vous aviez, monsieur, l'argent qu'on dépense à acheter des bonbons le 1er jour de l'an, vous en auriez assez pour nourrir bien des malheureux. Quand vous aurez fini d'étudier votre leçon, vous aurez encore le temps de vous promener. Vous auriez eu plus de temps pour faire vos devoirs, si vous aviez partagé votre journée avec plus de méthode. Il y a toujours bien des personnes qui oublient tout-à-fait leur affaire la plus intéressante.

XII.

Thême sur les verbes ser et estar.

Je suis en peine de ce que je n'ai pas reçu des nouvelles de ma famille. Si vous étiez plus étudieux, vous apprendriez davantage. Nous sommes toujours faibles par nous-mêmes contre les attraits.

du monde. Nous ne serions pas venus si souvent, si nous étions plus vigilants et plus humbles, Vous étudiez toute la journée, monsieur, voilà pourquoi vous êtes si avancé dans la langue espagnole. Mon cousin est très-appliqué à l'étude : aussi il est très-aimé de ses professeurs. Il faut que vous ayez été bien distrait pour avoir fait si mal votre thême : il est à croire que maintenant vous serez plus sage, et que vous vous acquitterez mieux de votre devoir. Si je n'étais aussi occupé que je le suis, je serais plus à mon aise, et je ferais mieux toutes les choses. Tu es aussi content de ton habit, que s'il était le mieux fait de tous, et pourtant il a bien ses défauts. Sois poli envers tout le monde, et tu seras respecté partout. Il faut que vous sovez demain à six heures du soir chez moi, monsieur. Sovez content de ce que vous avez, et vous serez vraiment heureux. Je ne suis pas d'avis de chercher à être parfaitement heureux ici bas, car cela n'est pas donné à l'homme.

XIII.

Thème sur les verbes réguliers et leur orthographe, suivant leur terminaison à l'infinitif.

Vous entreprites l'autre jour l'affaire la plus difficile, et je cherchai la manière de vous faire

réussir. Il crut vous avoir indiqué le livre où vous deviez étudier. Aujourd'hui vous ne répondrez qu'en lui parlant français. Je châtiai l'autre jour un de mes élèves , parce qu'il criait pendant que nous étions en classe. Vous éternuez beaucoup, et je tousse aussi sans cesse; c'est à cause du mauvais temps. Quoique vous me le demandassiez (1) mille fois, je ne vous permettrais pas de prendre une seule fleur dans un jardin d'autrui. Je diminue mon amour envers les élèves qui ne s'appliquent pas. Mangez, mes enfants, et buvez tout ce qu'on a porté pour vous fêter (2). Je choisis toujours la dernière place, et de cette manière je ne risque (3) pas d'être obligé de descendre. Vous lûtes mal, la semaine dernière, ce qu'on avait inséré sur les journaux, car on me l'a indiqué d'une autre manière. Si vous naviguiez plus vite, vous arriveriez plutôt. Je ne mendie pas vos faveurs, messieurs, mais je vous vaincrai par la force de mes raisons. Fuyez d'ici tout de suite, si vous croyez que vous êtes en danger, quand on vous distinguera à la lueur de la lune. Je conclurai mes affaires quand vous arriverez à votre étude. Vous exagérez toujours vos peines, et je crains que vous ne me trompiez. N'imitez jamais les hypocrites, qui feignent des vertus qu'ils n'ont pas.

⁽¹⁾ Demandar. -- (2) Obsequiar. - (3) Arricsgar.

XIV.

Thème sur les verbes réfléchis ou pronominaux, et les impersonnels.

Je me suis promené toute la journée. Mon frère et ma sœur se sont bien amusés dans le jardin de M. le marquis. Mon oncle m'a assuré que vous vous fâchâtes hier contre mon père. Les Espagnols se sont bien défendus contre les Français. Votre mère sera sortie, quand nous arriverons. Le professeur de mathématiques était arrivé, quand nous entrâmes. Je me serais bien repenti d'avoir visité M. Lopez, s'il avait été déclaré coupable. Réjouissez-vous, mes amis, votre roi est bien mieux, il est hors de danger. Un de mes neveux ne cesse de se tourmenter et de s'affliger. Il pleut aujourd'hui. Hier, il grêla toute la journée. Il v avait hier beaucoup de monde dans la promenade. MM. Lopez et Diaz se disputèrent, lundi dernier, pendant environ une heure. Votre sœur me dit hier que votre mère ne reviendrait de sa maison de campagne que la semaine prochaine. Que pensez-vous de ce que je vous ai dit hier? A quelle heure voulezvous que ces enfants déjeûnent? Je déjeûne à septheures, et je veux qu'ils déjeûnent à huit. Allezétudier, mes enfants, jusqu'à ce que le déjeûné soitprêt; je sais qu'il ne le sera pas avant une demiheure. Je vous apporte, messieurs, un livre que vous lirez avec plaisir : je désire que vous m'apportiez aussi celui que vous m'avez promis. Je sors tous les jours à midi et demi : faites-moi le plaisir de me l'envoyer avant cette heure. Je vous remercie bien de votre bonté, et lorsque j'aurai fini de le lire, je vous le rendrai.

XV.

Thême sur les verbes irréguliers de la première conjugaison.

Quand vous compterez les jours de la semaine, il faut mettre toujours l'article devant chaque jour. Je ne trouve (1) jamais assez de temps pour étudier ma leçon. Si je me couchais plus de bonne heure, je ne me lèverais pas si tard. Je dois aller chaque jour à mon bureau pour y travailler. Hier, on donna à dîner aux pauvres dans l'établissement qui leur a été destiné. Il faut que vous vous asseyiez, et que vous commenciez à conjuguer des verbes irréguliers. Je pense que votre oreille a bien saisi la manière dont il faut prononcer; c'est pourquoi je ne vous corrige (2) pas, afin que vous vous corrigiez vous-même. Si vous marchiez (3) plus vite, je vous accompagnerais-

⁽¹⁾ Encontrar. - (2) Enmendar. (3) Andar.

toujours à la promenade. Il ne neige pas maintenant, et il ne gèle pas non plus; nous avons le beau temps. Si je donnais plus de temps à l'étude, j'avancerais beaucoup plus. Je vous prie (1) de me forcer à parler en me proposant des phrases en français pour les rendre en espagnol. C'est ainsi que je délie (2) ma langue, et que j'acquiers plus de facilité. Il y eut hier beaucoup de monde à la promenade. Il est à croire que maintenant nous aurons beau temps pendant tout l'été. Il tonne et il fait des éclairs; nous en sommes effrayés.

XVI.

Thême sur les verbes irréguliers de la deuxième conjugaison.

Supposez que vous faisiez autrefois un devoir plein de fautes, et que maintenant vous voulez le faire sans une seule; je conclus de là qu'il faut que vous sachiez bien conjuguer les verbes irréguliers. Apportez-moi l'écritoire; je veux que vous vous mettiez à écrire. Quand même vous vous mettriez à genoux, je n'allumerais pas le feu aujourd'hui. Tout le blé qu'on acheta la semaine dernière fut contenu dans le grenier. Ce sac contiendrait bien tous ces haricots-là, si

⁽¹⁾ Rogar, -- (2) Seltar:

vous le mettiez debout. Si je pouvais me rappeler tous les temps des verbes irréguliers, je ne m'arrêterais pas pour parler comme je m'arrête. Je ne vaux plus rien à présent ; je suis trop vieux. Si je savais par cœur tous les verbes ir réguliers, je soutiendrais la conversation en espagnol sans beaucoup de peine. Il vous vaudrait mieux employer à l'étude le temps que vous per dez à des choses inutiles. Je contracte amitié avec les personnes qui sympathisent avec moi. Je fais toujours la même chose, et comment voulez-vous qu'on fasse autrement? Quand il pleut on ne peut pas se promener; cependant enveloppez-vous bien dans votre manteau; et décidez-vous (1) à aller faire un tour. Sentez ces fleurs-là, comme elles ont une odeur agréable! Quand je sens ce parfum, il me semble que je me trouve au milieu de ces beaux jardins qui entourent Barcelonne. Je m'amuse (2) à faire des guirlandes; faites-m'en donc une de fleurs qui sentent bon.

XVII.

Suite des verbes irréguliers de la 2me conjugaison.

Si vous examinez (3) bien les irrégularités des verbes, il est facile de connaître en quoi ils

⁽¹⁾ Resolverse. -- (2) Entretenerse. -- (3) Atender.

s'écartent de leur conjugaison. Ne perdez pas le temps à arroser le jardin, car il est à croire qu'il pleuvra bientôt; cependant arrosez toujours s'il ne pleut pas, autrement ces fleurs qui sentent si bon se faneraient. J'ai l'habitude (1) de faire du feu dans ma cheminée, et toujours je l'allume (2) avec une grande facilité. Jetez tout de suite cette eau chaude; et ne permettez jamais qu'on vous en chauffe pour vous laver. Je suis monté avant l'heure marquée (3). Redescendez donc, jusqu'à ce que l'heure sonne, et qu'on vous avertisse. Ici, en France, quand on encense dans les églises, la fumée s'élève très-haut, ce qui est très-joli; en Espagne, on ne fait pas de la même manière. Quand je reviens (4) de la promenade, et qu'il fait trop chaud, la tête me fait mal (3). Il faut que je me décide (6) à parler pour vaincre la difficulté que j'éprouve (7) toujours. Essayez (8) quand vous serez tout seul la manière de me raconter tout ce qu'il vous sera arrivé. Redites maintenant ces mêmes phrases et vous les retiendrez mieux. Je ne puis me décider à parler, parce que les mots me manquent, et c'est ainsi que je tombe plus souvent dans l'erreur. Je veux parler vite, et il vaut mieux commencer à parler lentement. Il faut

⁽¹⁾ Soler. -- (2) Encender. -- (3) Condescender. -- (4) Volver. -- (5) Doler. -- (6) Resolver. -- (7) Encontrar. -- (8) Probara

que vous contractiez la facilité à force de vous exercer.

XVIII.

Thême sur les verbes irréguliers de la troisième conjugaison.

Si vous conduisiez mieux l'instruction de vos enfants, vous parviendriez à leur faire bien ac quérir la sagesse. Je dors trop le matin; ditesmoi: à quelle heure voulez-vous que je vienne? Vous vous habillâtes l'autre jour très-tard ; et c'est pour cela que vous vintes, quand tout le monde était sorti. Vous m'empêchâtes par votre paresse de jouir du beau temps , le matin. Sors d'ici tout de suite : il faut que tu entendes la musique, quand elle ira à la promenade. Je sortirais volontiers, si vous me disiez que je pourrai revenir bientôt. Où alliez-vous hier, quand vous me demandâtes de l'argent? Si vous n'aviez pas été si pressé, je vous aurais donnétout ce que vous me demandiez. Ayez la bonté de réciter en espagnol les phrases que je vous dis en français. Il faut que vous me racontiez (2) en espagnol, où vous êtes allé vous promener. Je conviens de la difficulté qu'on trouve à suivre la conversation; mais il faut que

⁽¹⁾ Rendez avoir la bouté par servirse, -- (2) Referir.

288 COURS

vous entendiez parler, et que vous parliez pour vous habituer. Ne sors pas d'ici avant d'avoir fait ton devoir. Ne viens me voir que le matin de bonne heure, car je sors à neuf heures. Allez vite, si vous voulez y être à temps; mais n'y allez pas sans vous habiller en deuil. Ne va pas aujourd'hui à la promenade; il fait trop chaud.

XIX.

Suite des verbes irréguliers de la troisième conjugaison.

L'homme vraiment chrétien bénit la main de Dieu lors même qu'elle le frappe. Suivons son exemple et bénissons, au milieu de nos malheurs. le Dieu de bonté qui nous a donné l'être et qui nous le conserve. Je crains que cet enfant ne tombe, dites-lui de s'arrêter. Votre père veut que vous conduisiez votre sœur à l'école par le même chemin que vous la conduisiez hier. Je dis et je répète tous les jours, que rien n'est si rare qu'un véritable ami. Dans l'été, presque tous les Espagnols dorment après leur diner : c'est la chaleur qui les oblige à le faire. Où allez-vous, mademoiselle? Je vais au jardin : j'y cueillerai quelques fleurs, et j'irai les porter à Mme la comtesse. Je désirerais que vous vinssiez avec moi; mais je crains que Mme votre mère ne veuille pas que

vous sortiez: je vais le lui demander. C'est bien, allez et revenez tout de suite. Ma mère consent à ce que j'aille avec vous, pourvu que je lui apporte des fleurs et que nous ne sortions pas avant que je sache ma leçon de géographie. Hier, il faisait des éclairs; mais tout a fini sans orage, et c'est bien agréable, car je crains beaucoup le tonnerre. Je préfère qu'il pleuve; bien que je m'ennuie aussi quand je ne peux sortir de la maison. Ne vous arrêtez pas à cause de la pluie, car alors vous ne sortirez que très-rarement.

sell sie le regnesleuns XX

Suite des verbes irréguliers.

23. Nous irons aujourd'hui, peut-être, nous promener jusqu'au petit village qui se trouve à deux heures de la ville. Demain, je sortirai de bonne heure pour aller voir mes frères qui sont à la campagne, et je dois (1) leur porter leurs livres, car je ne veux pas les leur envoyer. Quand vous viendrez, vous pourrez entrer dans le jardin de votre ami, et y prendre des fleurs que j'aime (2) beaucoup, et me les porter. Je suis allé me promener au canal un de ces jours, et j'y ai trouvé beaucoup de monde, qui était sorti avant moi. La

⁽¹⁾ Teuer que. - (2) Gustar.

saison invite sans doute à la promenade; cependant quand je dors le matin, si l'on m'éveille, j'en suis fâché (1). Allons-nous-en, car je crains que nous ne serons pas à temps au commencement de la grand'messe, et j'en serais fâché: je n'aime pas à entrer dans l'église, quand tout le monde y est. Il ne faut pas oublier que partout il y a Dieu qui nous entend et qui voit toutes nos actions. Souvenons-nous donc de cette vérité, et nous marcherons sûrs, à travers tous les orages et les écueils du monde. Si quelqu'un me donnait un autre conseil, je le regarderais comme un de mes ennemis. Nous marchâmes (2) toute la semaine dernière, à pied, à cause de la difficulté que les chemins offraient, car il avait beaucoup neigé et gelé.

XXI.

Suite des verbes irréguliers.

Allez chercher de l'eau bénite, et arrosez-en votre lit, avant que vous vous couchiez. Si vous sortez de la maison avant moi, fermez toutes les portes, et n'oubliez pas d'emporter les clefs. Si vous alliez à la compagne, le matin de bonne heure, pendant le printemps, vous jouiriez des beautés de la saison. C'est alors que les fleurs ont une bonne odeur (3): le gazouillement des oiseaux résonne

⁽a) Sentir. - (a) Andar. -- (3) Oler bien.

dans les airs, et toute la nature étale sa beauté, et rend hommage à son créateur. Bénissez Dieu lorsqu'il vous accorde des plaisirs, et résignez-vous à sa volonté, quand vous vous trouvez entouré de chagrins. Asseyez-vous à côté de moi, et faites attention (1) aux verbes irréguliers que je vous explique, afin de vous habituer à leur conjugaison. A mesure que nous étudions, nous acquérons les connaissances qui éclairent notre esprit. Je m'amuse de cette manière, en étudiant, et bien souvent j'y trouve plus de plaisir que dans les fêtes du monde. Fuyez toujours l'oisiveté, et vous éviterez plusieurs vices. Le temps passe, et sa perte est irréparable : nous mourons chaque jour, car nous nous approchons du tombeau; et vous n'y pensez pas peut-être. Comprenez-vous (2) ce queje vous dis? allez donc toujours, et ne vous arrêtez pas malgré les difficultés et les obstacles que le monde vous opposera. Si vous cherchez votre véritable bonheur, Dieu qui vous en a inspiré la pensée, vous donnera aussi les moyens nécessaires pour l'obtenir.

XXII.

Thême sur les participes.

Aussitôt que j'ai appris cette nouvelle, je suis

⁽x) Atender. - (x) Entender.

revenu (1) chez mon oncle pour voir si on pouvait encore arranger l'affaire. On ne vous a pas dit tout ce qu'on a fait ; et personne n'avait jamais vu de choses si étonnantes. J'avais bien prévu les difficultés que vous allez trouver : et c'est pour cela que je les avais prédites à un de mes amis. M. Breton de los Herreros a composé plusieurs pièces de poésie qui sont toutes très-bien écrites; il a écrit aussi d'autres ouvrages en prose. Je vous ai dit déjà qu'il ne faut pas raconter à tout le monde toutes les choses qui ont été dites et écrites hier, car il v en a plusieurs qui doivent rester inconnues. Quand vous serez disposé à venir avec moi, nous partirons, puisque j'ai déjà fait tous les apprêts pour le voyage. Toutes les choses qui ont été faites ce matin, au jardin des plantes, sont très belles. J'ai mis tout en ordre hier, et j'ai vu aujourd'hui qu'on avait fait un grand changement, car toutes les fenêtres étaient ouvertes, et je ne saurais vous dire qui les a ouvertes. Quand je suis revenu de Paris, i'ai appris que plusieurs de mes amis, dont on ne m'avait pas parlé depuis quelque temps, étaient morts; et je me suis résolu à repartir. On a contredit, hier, quelques choses quiavaient été dites lundi dernier. On a découvert dans ce siècle quelques choses qui avaient été en-

⁽¹⁾ Volver.

trevues autrefois, et dont on a supposé l'existence comme imaginaire. Quand un homme criminel parvient à être absous de son crime, il est bien à craindre qu'il ne soit disposé à commettre bien d'autres fautes. L'homme n'est jamais satisfait des jouissances de ce monde : il faut qu'il se décide à chercher les autres qui lui ont été proposées, et qui n'appartiennent pas à cette vie. Vous vous êtes très-bien remis (1) de votre maladie : il faut espérer que maintenant la plus parfaite santé vous sera rendue (2). Quand on a fait tout ce qui est à notre portée pour réussir dans une affaire, il faut voir, saus trop de chagrin, si les résultats ne répondent pas à nos désirs.

XXIII.

Thême sur les adverbes.

J'irais volontiers tous les jours me promener sur le pont, s'il n'y avait tant de boue. Je vous disais, pour plaisanter, d'aller voir la rivière, je savais qu'il faisait bien froid. J'aime beaucoup à être chez moi à mon aise. Tous les voisins à l'envi tâchent d'avoir propre l'escalier: aussi tous y travaillent à qui mieux mieux. Vous vous êtes brouillé à tort avec votre ami, car c'est

^[1] Reponer. - [2] Devolver.

votre frère qui était venu en cachette, et qui vous avait pris le livre. Maintenant , je n'irai plus voir ce que font les acteurs de la comédie , car on joue toujours des sottises. Tout ce qu'on écrit maintenant est en général conforme aux idées du siècle. Pour bien apprendre par cœur les leçons , il faut les lire très-souvent, et surtout avec méthode. Tout ce qu'on fait pèle-mêle va mal; et au contraire , on réussit toujours, lorsqu'on travaille avec ordre. Si vous voulez réciter votre leçon à la hâte , il est impossible de bien comprendre les explications. Je viens aujourd'hui apprendre tout de hon la manière de faire les tournures des phrases , en appropriant à chacune son véritable sens , car il faut enfin vaincre cette difficulté.

XXIV.

Thême sur les prépositions.

J'apprends l'espagnol pour faire le commerce avec l'Espagne. Je vais quitter Toulouse pour trois mois; et je voudrais échanger mon tilbury pour une voiture de voyage. Je reviendrai à la Noël, car je ne veux pas rester hors de la maison pendant ces jours-là. Il fait froid ordinairement après le soleil couché dans toutes les saisons. Si vous voulez parler pour mon ami au ministre, il faut alter le trouyer ayant la nuit. Je donne tous mes

livres pour deux mille francs, et j'y perds encore, car ils me coûtent beaucoup plus. J'aurai toujours de la difficulté pour parler, jusqu'à ce que je sache bien conjuguer les verbes. La tête est plus débarrassée pour se livrer à l'étude dans la matinée que dans l'après-midi. On perd beaucoup de temps dans des occupations inutiles, bien que la vie nous ait été donnée pour utiliser les talents reçus. Je pense pouvoir parler assez pour m'expliquer en espagnol dans deux mois. J'ai trouvé chez mon oncle plusieurs personnes, qui étaient sur le point d'aller entendre la musique. Je partirais demain avant l'arrivée du courrier, si je pouvais trouver une place. Il y a bien des préjugés chez les gens de la campagne, et on ne pourrait les éclairer, si on voulait le faire dans trop peu de temps.

XXV.

Thême sur les interjections.

28. Hélas! combien de personnes oublientleur dernière heure. Allons! courage! un peu de travail encore, et nous aurons réussi à parler l'espagnol. Comme je me suis bien appliqué, et que j'ai beaucoup lu, je puis maintenant m'expliquer assez bien dans cette langue.

Ceux qui ne font que dormir et qui négligent

l'étude, ne deviendront jamais sages. Malheur à ceux qui ne travaillent que pour s'enrichir! Malheur à ceux qui, étant riches, ne pensent pas aux pauvres! Si je n'avais pas été si paresseux, je me serais levé plus de bonne heure. Ouand même vous vous seriez décidé à venir avec moi, je n'v aurais pas consenti. Vous nous proposez des phrases en français, afin que nous apprenions à les rendre en espagnol. Pourquoi ne savez-vous pas encore parler couramment? - Parce que les mots me manquent. Pourquoi vous arrêtez-vous si souvent dans les temps des verbes ?- Parce que je ne suis pas encore assez fort dans les conjugaisons. Hier ils sont venus me voir tous les deux, père et fils. Je sais coudre et filer. Il ne sait pas encore toutes les tournures des phrases. Si vous alliez vous promener aujourd'hui j'irais aussi avec vous. Si vous ne sortez pas, je ne sortirai pas non plus. Nous ne cessons de travailler ni jour, ni nuit. Il faut aussi se reposer de temps en temps. Lorsque nous mourrons, nous aurons le temps de nous reposer dans le sein du Seigneur.

COURS

XXVI.

Thême sur l'application des règles en général.

Votre oncle sait-il que vous apprenez l'espagnel? Oui, je lui ai écrit; et il m'a conseillé de

de continuer. Aussitôt que nous aurons appris l'espagnol nous reviendrons en France. En marchant, on gagne de l'appétit. Mon ami Etienne est-il arrivé? Je crois qu'il est arrivé hier soir. Hélas! combien de temps ne perd-on pas à lire de mauvais livres; cependant il vaudrait mieux ne pas savoir lire. Allons ! courage! en travaillant on vient à bout de tout. Il ne faut que de l'application pour vaincre les difficultés que la langue espagnole présente. Quand le soleil se couchera, nous irons nous promener, s'il ne fait pas chaud. Si je savais que demain il ne pleuvra pas , je me préparerais pour mon voyage. La gourmandise est un désordre : les seuls fruits qu'on en retire sont les chagrins et la misère. Fuis les spectacles mondains, car on y trouve rarement la paix. Ah! quel chagrin! c'est toujours la même chose : la corruption est générale. Malheur à ceux qui ne s'occupent que de répandre de mauvais principes! Ah! quelle joie! d'avoir eu le temps de m'instruire dans les bonnes maximes. Malheur à ceux qui méprisent les fautes légères d'ils tomberont insensiblement en d'autres plus graves, do suov sup tuel Il Justin raison : celui qui pe l'écoute pas est un fou. Je

vais maintenant m'auLIVXX à bien lire et à bien

Thême sur l'application des règles en général.

L'homme dépravé ne se corrige qu'avec une

grande difficulté. Ne dis pas: je ue ferai jamais cela ; nous ne savons de quoi nous sommes capables. Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. La lecture est aussi nécessaire que l'étude pour apprendre. Les jeunes gens ne font que s'amuser, lorsqu'ils sont dans les colléges : c'est pourquoi souvent ils y font peu de progrès. Ne laisse donc jamais de faire tes devoirs, si tu veux avancer. Imite toujours ceux qui s'appliquent, et n'imite jamais les négligents. La vie est comme une vapeur légère qui se dissipe aussi vite qu'elle s'élève. Hélas ! mon ami, ne fais jamais ce que fait la multitude qui ordinairement s'égare. Hélas! combien de chagrin et de repentir éprouvent plus tard ceux qui maintenant sont dissipés et qui n'étudient pas. Malheur à cux l'ils regretteront alors le temps perdu; mais peut-être trop tard. Dieu veille toujours sur nous rien ne peut nous arriver contre sa volonté. N'aie pas la prétention de connaître déjà tous les mots de la langue espagnole. Il faut pour y parvenir, lire sans cesse, et parler constamment. Il faut que vous obéissiez toujours à la raison : celui qui ne l'écoute pas est un fou. Je vais maintenant m'appliquer à bien lire et à bien traduire tantôt du français en espagnol, tantôt de l'espagnol en français : c'est ainsi que nous espérons bien réussir, no se lon byarque samod les



pagnol, vous devez inivxx concer, el non pas marmoter, of bezayer, al balbutler, al parler du

Thême sur l'application des règles en général, et sur les verbes les plus usités.

Peu importe que vous disiez les phrases d'une manière ou d'une autre, pourvu que yous les rendiez en bon espagnol. Je ne peux les traduire tout de suite, parce que je suis encore faible pour les conjugaisons. De même que vous traduisez à livre ouvert, il faut aussi savoir rendre en espagnol ce que je vous dis en français. J'insiste toujours à vous faire parler, afin que vous vous décidiez à le faire aussi, et que vous perdiez la timidité que vous avez. Comme vous n'êtes pas encore bien fort pour les conjugaisons, et que les mots vous manquent, vous vous trouvez embarrassé. Si je pouvais dire en espagnol les temps des verbes aussitôt que je les entends en français, je ne m'arrêterais pas comme je m'arrête. C'est qu'il faut toujours de la patience, de l'assiduité et de l'application. Dites-moi combien de temps vous passez à gronder vos amis? Ces gens-là poussent des cris pour rien. Les enfants bavardent à tort et à travers. Quand on n'a pas étudié la leçon, il ne faut pas nier sa négligence; il vaut mieux se taire, ou encore mieux avouer sa faute. Quand vous me répondez en es-



pagnol, vous devez bien prononcer, et non pas marmoter, ni bégayer, ni balbutier, ni parler du nez. Vous devez me rapporter chaque jour en espagnol tout ce que vous avez fait depuis que nous ne nous sommes pas vus. Quand il vous manque quelque mot, demandez-le-moi pour répondre à toutes les questions: je vous avertirai si vous vous trompez.

encores faible pour XIXX agaisons. The meme

Thême sur les verbes pour boire et manger.

J'ai un grand appétit; mais je ne puis pas måcher, parce que j'ai mal aux dents. Voulez-vous que je goûte maintenant, ou plus tard? Allons! je sucerai ce caramel pour m'amuser jusqu'à l'heure du souper. Je déjeune à dix heures, et j'aime à découper la volaille; c'est pourquoi lorsque je jeune, j'ai toujours faim. Servez à monsieur cette tranche de jambon, et faites-lui aussi goûter cette poularde. Je dînerai en ville demain : vous ne pourrez me trouver chez moi qu'à midi précis. Je vous engage à venir à cette heure-là, si vous voulez me voir. La cuisinière n'a pas bien apprêté cette perdrix. Goûtez cet autre-là, peut-être vous la trouverez meilleure. Il ne faut pas lêcher les assiettes, non enfant, c'est un manque d'urbanité. Quand on mange jusqu'à se rassasier, on est exposé à avoir des indigestions; et quand on boit sans mesure jusqu'à s'enivrer, on perd la dignité d'homme. On ne doit manger et boire que pour se nourrir. Pour bien avaler les pilules, il faut oublier leur amertume; alors on les avale sans difficulté. Garçon, coupez du pain avant que nous commencions à diner, et versez à boire à monsieur.

garçon qui a oublié de vous préparer le lit comme

Thême sur les verbes relatifs aux actions naturelles.

Je ris quand je vois les petites choses pour lesquelles pleurent les enfants. Nous avons toujours quelque motif pour soupirer. Vous êtes enrhumé: vous éternuez sans cesse. Ecoutez mes enfants, il ne faut pas siffler ici, comme si nous étions à l'écurie. Vous saignez souvent du nez ne craignez rien, c'est un signe de santé. Il y a des jeunes gens, j'en connais quelques-uns, qui souffrent des nerfs, et quand ils sont menacés de cette maladie, ils bâillent continuellement. Sentez, madame, le parfum de ces fleurs, comme il est agréable. Ne vous approchez pas du chat, il vous égratignera. Quand vous entendrez sonner la cloche, vous irez tout de suite à l'église. Regardez, messieurs, combien de monde est allé voir la ri-

302 COURS

vière. La politesse défendde cracher dans les salons et dans les chambres propres et soignées. La vaine philosophie ne fait qu'enfler le cœur : elle ne sert qu'à corrompre les mœurs, et à augmenter l'ignorance de l'homme. Il vaut mieux toujours se taire, que de parler des choses dont plus tard nous pouvons rougir. Racontez-moi tout ce que vous avez fait depuis que vous vous êtes absenté. Grondez le garçon qui a oublié de yous préparer le lit comme je le lui ayais recommandé.

XXXI.

Thême sur les verbes relatifs à la mémoire.

Je ne conçois pas comment vous pensez à vous amuser sans avoir soin d'étudier votre leçon. Plus vous méditerez les vérités de la religion, plus vous vous persuaderez de sa divinité. Il faut que vous deviniez quand est-ce qu'on doit venir, et tâchez d'être prêt. Il n'est rien qui attire notre amitié comme la sympathie et la conformité des idées. Vous exagérez troples choses, et vous nous faites soupçonner que vous mentez. Si vous m'attendez ici, je ne tarderai pas longtemps à vous déclarer si nous avons quelque chose à craindre. Celui qui doute, et qui ne s'applique pas à connaître la vérité, mérite bien de rester toujours dans les ténèbres. N'ayez

pas peur de vous tromper en vous tenant toujours attaché aux maximes de l'Evangile. Les passions nous aveuglent toujours : il ne faut pas se laisser entraîner par le mauvais exemple. Je désire bien parler couramment; mais pour cela je dois encore étudier davantage. On n'apprend pas une langue étrangère en peu de temps. Pour connaître tous les mots d'une langue, il faut la parler souvent, et se livrer à la lecture avec beaucoup d'assiduité. Je suis enrhumé, et je ne pourrai souper autant qu'àl'ordinaire. Couchez-vous plus de bonne heure, et tâchez de suer. Quand on a trop soif, on doit boire avec modération. Il y a là dans la rue des garçons qui crient à casser la tête; jetez-leur un peu d'eau pour les faire taire.

Promes and de no LIXXX o de colque fout des

Suite des verbes sur les actes de la mémoire.

36. La difficulté que vous trouvez à parler vous fait peur; mais il faut persister à l'étude, et vous réussirez. Si vous quittez le travail, vous perdrez le temps que vous avez employé à l'étude, et ce serait bien dommage. Il y a des personnes qui font semblant de vouloir apprendre, mais qui n'étudient pas. Il ne faut pas s'ennuyer des difficultés que nous trouvons à parler une langue étrangère avant qu'elle nous soit familière. Tous les com-

mencements ont leurs difficultés; ceux même des choses les plus agréables. Vous yous chagrinez de peu de chose : c'est le bon sens qui nous met à même de surpasser les peines inséparables de la vie humaine. Nous aurons bien le temps de nous dédommager pendant toute une éternité de gloire. C'est une folie de s'obstiner à regarder le monde comme notre demeure éternelle. Anaisez-vous, et ne vous mettez pas en colère pour des choses aussi petites que celles qui nous arrivent ici-bas. Si vous feignez d'avoir étudié votre leçon, et que vous n'ayez fait que vous amuser, c'est vous qui vous trompez, Nous devons toujours répéter les verbes et les phrases antérieures, afin de ne pas oublier les uns quand on apprend les autres. Si vous ne goûtiez pas si tard, vous souperiez avec plus d'appétit. Prenez garde de ne pas médire de ce que font les autres. Celui qui bégaye ne peut être compris aussi facilement que celui qui parle bien claire-BG. La difficulté que vous trouvez à parle, trem

remaires. Stroug quality is mayail, voils perdies

Thême sur l'emploi des pronoms indéterminés et de quelques noms substantifs.

Croyez-vous ce que l'on vous a dit ce matin? Non, je n'en crois rien : je sais que l'on dit beaucoup de mensonges. Que fait maintenant vo-

tre frère, et où est-il? Il est dans sa chambre, et il écrit. Et ce matin que faisait-il, lorsque nous étions à lire? Il était à jouer du piano, Il y a des hommes qui répétent tout ce qu'ils entendent dire. Nous irons diner quand vous youdrez; mais allons nous promener auparavant . ensuite nous dînerons avec plus d'appétit. Mon frère vient d'arriver du quai, où il s'est promené une heure et demie. N'oublie pas, mon ami, que je t'ai prié de revenir vendredi à dix heures du matin. Je le sais: je ne l'oublierai point, et je n'y manguerai pas ce jour-là, sovez tranquille. On ne doit jamais parler de qui que ce soit en son absence. A quoi que ce soit qu'il s'occupe, il travaille toujours avec goût. Il ne faut pas se serrer trop les jarretières, parce que c'est toujours mal sain d'empêcher la circulation du sang. Le parapluie est une des choses indispensables en France à cause de la continuité des pluies. J'ai vu aujourd'hui une demoiselle qui porte une bague à chaque doigt. La bonne odeur des vertus est toujours préférable à la beauté la plus parfaite. Les hommes qui portent des lunettes seulement pour suivre la mode n'ont pas le sens commun. La toilette ne doit jamais être une longue occupation pour persome, and drait is main droite, Ja s. annos

vhume se gosier me fait mal, mais heuransement je ne sens aucune douleur e la poitring H faut

XXXIV.

Thême sur diverses règles et sur l'emploi de quelques noms relatifs aux parties du corps humain.

Je ne sortirai point aujourd'hui, à moins qu'il ne cesse de pleuvoir. Quelque recherchés que soient les plaisirs du monde, il ne laissent pas d'être très-souvent dangereux. Cette guerre sera très-longue, à moins que les ennemis ne se mettent d'accord , pour la terminer. L'académie espagnole a établi pour la prononciation des règles claires et précises. Malheur à ceux qui se laissent entraîner par le torrent des passions! Courage! après le combat, la victoire. Passant hier au soir dans la rue St.-Omer, j'entendis répéter de tous côtés ces cris : au feu! au feu! Je trouvai une pauvre femme qui fondait en larmes, et ne cessait de répéter : Oue je suis malheureuse ! M. votre père est sur le point de partir pour Paris ; il compte trouver une bonne occasion pour arranger ses affaires. Savez-vous où est maintenant M. Lopez ? Non , Monsieur , je ne saurais vous dire où il est allé après son dernier séjour à Bayonne. Quand on fait l'aumône, il ne faut pas que la main gauche sache ce que fait la main droite. Je suis enrhumé: le gosier me fait mal; mais heureusement je ne sens aucune douleur à la poitrine. Il faut tacher de conserver toujours les dents propres; mais en ne doit pas se frotter les gencives. Les cheveux noirs sent ordinairement plus jolis que les blonds; mais il y a des personnes qui préfèrent ceux-ci. Prenez-garde de tomber et de vous faire mal aux jambes.

besuccess sine done OXXXX i due pidno que nous

Thême sur les conjonctions et sur l'emploi des noms relatifs aux cinq sens de nature.

L'homme vertueux est plus estimable, réduit même à la plus extrême misère, que l'homme sans honneur et sans religion, vivant dans la plus grande opulence. Ce ne sont pas les richesses qui commandent l'estime, mais bien l'honneur et la vertu. Ce n'est pas une étude facile que de connaître la façon de penser des hommes. L'indigence ne fut jamais et ne saurait jamais être criminelle, à moins qu'elle ne soit l'effet du désordre. Il n'est rien de si commun que le nom d'ami; rien cependant de si rare que la véritable amitié. A peine l'homme naît-il, qu'il commence à sentir la peine et la douleur. On dit que Gonzalve écrit et parle correctement et élégamment. La modestie, la candeur et la vertu sont, dans une femme, préférables à la beauté. Lorsque nous entendons souvent les protestations d'amitié que les hommes nous font, nous croyons que c'est toujours comme s'ils disaient : nous pourrions vous être utiles, mais nous n'en ferons rien. Ce qui platt à la vue ne plaît pas toujours à l'odorat ni à l'ouïe. La couleur bleue est la plus convenable pour le ciel que nous voyons, ainsi que la verte est la plus convenable pour les champs. Le son de ce piano est beaucoup plus doux que celui du piano que nous entendîmes hier chez M. le directeur. Je préfère avoir beaucoup de linge blanc, que plusieurs robes et chapeaux. La doublure de cette redingote est en soie; mais j'en ai une autre dont la doublure est en laine. Je n'aime pas les souliers trop étroits, parce qu'ils gâtent les pieds, et c'est bien dommage. Laissons cela pour aujourd'hui : c'est un assez long exercice pour s'habituer à parlersh and stade facile que skrafraque

nattre lathçon de penyxixxiommes: L'indigence

Thême sur les participes et les noms relatifs à l'habillement.

J'ai toutes les œuvres de Thomas d'Iriarte, je les ai lucs, et elles me plaisent beaucoup. J'aime beaucoup aussi les écrits de Mélendez : je les ai achetés il y a quinze jours, et je les ai payés bien cher. Je désire avoir les fables de Samaniego; mais on ne peut pas les trouver ici. Combién croyez-vous que j'aie payé les deux pièces de linge de Grenoble que j'ai achetées? Peut-être vous

aurez donné cent ou cent cinquante francs. La lettre que j'ai écrite à Mme la duchesse, pour lui annoncer le mariage de ma cousine, est arrivée avant-hier. Nous irons diner quand yous youdrez; mais maintenant nous allons écrire les lettres dont je vous ai parlé. N'oublie pas, mon cher, que je t'ai prié de revenir demain à la même heure.

Le linge blane comprend les nappes, les chemises, les draps de lit, les jupons, les bonnets de nuit et les mouchoirs. Il faut raccommoder le parapluie, parce qu'il est tout gâté. Il y a des personnes qui dépensent beaucoup pour acheter des gants, et pourtant ils ne sont pas aussi nécessaires que les bas et les souliers. Le manteau est toujours une pièce très-chère; mais elle est trèsutile. Les boutons doivent être toujours bien proportionnés aux boutonnières; autrement celles-ci se déchirent tout de suite. Regardez votre montre; et dites-moi quelle heure il est? C'est l'heure de finir les phrases dont nous nous sommes occupés pendant ce petit moment. La sauce la plus a propose est la matte

Thême sur les pronoms indéfinis lorsqu'il y a deux négations, et sur les noms relatifs à la nourriture.

Quoi que vous écriviez, évitez les répétitions.

inutiles. Ceux qui ne s'occupent pas à quelque chose de bon et d'utile me paraissent fort méprisables. Nous ne devons pas fréquenter les impies : nous devons même les éviter comme une peste publique. L'homme de bien n'a nulle part de retraite plus tranquille que dans son âme. Aucun contre-temps ne doit altérer la véritable amitié; on n'est pas toujours maître de ses passions. Il v a des défauts que l'on cache toujours soigneusement. Lorsqu'on a eu le malheur d'offenser quelqu'un, on doit travailler à lui faire oublier le déplaisir qu'on lui a causé. Que dit-on des affaires de la Grèce? Il paraît que le roi Othon se propose de faire un voyage. Qui n'a point d'éducation, ressemble à un corps sans âme. Voilà, mes amies, que je viens de finir mon ouvrage, et je vous rends votre pelotte : je n'en ai plus besoin. Attachez toutes ces serviettes-là avec un ruban. Enveloppez la fourchette, la cuillère et le couteau dans votre serviette, et mettez tout sur la nappe. Apportez à monsieur une assiette et une chaise. Je fais trois repas par jour, le déjeûné, le dîné et le soupé. La sauce la plus à propos, c'est l'appétit. Assaisonnez cette salade avec du sel, de l'huile et du vinaigre. N'oubliez pas de mettre la salière sur la table.

On dir one in bidge ANXXVIII. arold at our rife at

Thême sur les pronoms démonstratifs et suite des noms concernant la nourriture.

As-tu vu ce parterre? regarde ces fleurs, celleci et celle-là sont, à mon avis, les deux plus belles; voici une rose dont j'admire la couleur; celle-ci n'est pas moins belle : elle est plus fraîche que celle dont vous admirez tant l'éclat. Je te conseille, mon ami, d'étudier la grammaire dont les règles sont si nécessaires pour bien parler. Celui qui me parlait hier, quand mon père entra dans ma chambre, est beaucoup plus instruit que tu ne penses. Que cherches-tu? que regardent ces dames? Voici deux bouquets lequel des deux te donnerai-je? Celui-ci me plaît plus que celui-là. Ces fleurs-là sont tout autres que les premières que nous avons trouvées hier dans notre jardin. La vertu tout austère qu'elle est fait goûter de véritables plaisirs. Donne-moi du pain de ménage; mais je préfère la croûte à la mie. Avec une tranche de pain et une tranche de rôti, on peut bien déjeuner. Donnez-moi de la viande, un peu du maigre et un peu du gras. Qu'aimez-vous le mieux, la vache, le mouton ou le veau? Pour faire le bouillon le bœuf est préférable au veau.

Quand on sert le dessert, il faut aussi servir le

vin de liqueur, ensuite le café et l'eau-de-vie. On dit que la bière est une excellente boisson, trèssaine et très-simple Apportez-moi une corbeille avec toutes les assiettes, les couverts, la nappe et les serviettes. Je vous enverrai aussi une bouteille de bière, et une bouteille d'eau-de-vie. Envoyezmoi plutôt une cruche d'eau, et un tonneau de vin vieux. Vous avez laissé ici le seau sans eau, il faut aller le remplir à la fontaine. Prenez d'abord le ragoût, ensuite le rôti, et puis le dessert avec du beurre et du fromage. XIXXX

oni me parlait hier, quand mon pere spira dans ma.

Thème sur les noms de parenté. One cherches-tu? que regardent ces da-

Mon père et ma mère sont venus me voir : ils m'ont donné des nouvelles de mes oncles ; de mes tantes, de mon parrain et de ma marraine. Nos ancêtres n'avaient pas la manie qu'il y a maintenant de faire toujours ce que font les étrangers. Mon frère aîné est allé hier se promener, et il a trouvé un de nos cousins qui venait de rendre visite à sa belle-fille. Le filleul de Mme La Tour est un brave garçon : il est très-sage et très-appliqué à l'étude, mais il n'a pas une bonne santé. Le petit-fils de Charles III fut Ferdinand VII. Nous aurons demain un diné, où tous nos parents viendront partager le bonheur que nous éprouvons de vous voir. Ma belle-sœur a acheté une robe en soie qui va très-bien pour la maison; mais non pas pour dehors. Mes neveux apprennent maintenant l'espagnol, et ils ne trouvent presqu'aucune difficulté. Tous les commencements sont difficiles et ennuyeux; mais aussi plus tard, c'est un grand plaisir de pouvoir profiter des beautés qui se trouvent dans les ouvrages espagnols. Je viens de déjeûner avec des œufs sur le plat et avec du beurre, ce sont des choses que j'aime beaucoup. Pour moi cependant je préfère un rôti de veau, mais ma mère ne me donne ordinairement que des omelettes. Nous avons aujourd'hui beaucoup de monde à diner: c'est la fête de mon grand-père; tous les convives sont nos parents.

XL.

Thême sur les noms de dignités.

L'empereur de Russie et la reine d'Angleterre sont les chefs de leurs églises. La place de secrétaire est toujours très-pénible : je le sais bien par expérience, car je l'ai été pendant longtemps. Mue la baronne et M. le baron sont allés à leur maison de campagne, et le juge de paix et le maire de la ville sont venus leur faire les honneurs. M. le préfet de cette ville est conseiller-d'état, c'est-à-dire, qu'il a les honneurs qui appar-

tiennent à ce rang. La duchesse de Montellano est une dame pleine de bonté et d'amabilité : elle fait le bonheur de toutes les personnes qui l'environnent. En Espagne, le bourreau et le crieur public sont ordinairement très-méprisés. Il v a encore un autre place qui n'est pas trop estimée non plus: telle est celle de geolier ou de concierge de la prison: l'une et l'autre sont à peu près la même chose. Les tribunaux sont de différentes espèces, car il v en a de 1re instance . du commerce . ecclésiastiques, militaires, etc. Le grand tribunal pour l'examen des comptes est composé de personnes qui appartiennent à une classe très-distinguée. En Espagne le gouverneur d'une ville a d'ordinaire le commandement des armes, car c'est toujours un militaire.

XLI.

Thême sur les noms d'une ville.

La ville de Barcelonne est la capitale de la Catalogne : elle a un port de mer ; les maisons en sont ordinairement très-belles ; la Bourse, les poissonneries et les hôpitaux sont aussi des édifices remarquables. La grande place de Madrid est très-belle, mais celle de Salamanque est encore plus jolie. Les faubourgs sont très-beaux à Montauban, surtout celui de Ville-Tourbonne. Les dix paroisses de Toulouse ne suffisent pas

pour la considérable population de cette ville; et c'est pour cela qu'on trouve souvent encombrées de monde toutes les autres églises qui y existent. A Barcelonne, il n'y a presque aucune grande place; mais on y trouve beaucoup de petites places. J'aime beaucoup les quartiers où les rues sont bien larges. A Toulouse, on trouve partout des fontaines, des boutiques, des boucheries, et de belles maisons; mais le pavé est très-mauvais. Aflez porter ces lettres à la poste, mais ne vous arrêtez pas à la promenade ni dans aucun autre endroit. Les portes de la prison sont toujours fermées pour ceux qui y sont. La maison de ville de Toulouse, qui porte le nom de Capitole, a une superbe façade. Les ponts suspendus sont très-beaux. Ne fréquente jamais les cabarets, ce sont ordinairement des maisons méprisables.

chelein. Cette maison HIX sei bien ornee que le

Thême sur les noms d'une maison et des choses qui s'y rapportent.

Si j'avais une maison de campagne, je la préférerais pour ma demeure. Ne vous approchez pas trop de la muraille, vous vous salirez. Cette maison a les fondements bien solides, un bel escalier: les portes, les murailles, la cour, l'écurie, et la remise, tout est très-beau. Mettez un cadenas à cette fausse porte, si vous croyez que la clef qui est à la serrure ne suffit pas. Je suis descendu trop vite, de manière que j'ai sauté trois marches à la fois. Il faut mettre encore à cette porte du 3me étage un verrou, un loquet, puis un heurtoir à la porte cochère. M. Lopez habite un bel appartement au 1er, où il y a une antichambre, trois chambres, un cabinet, la cuisine et la salle à manger. Savez-vous où est le logement de Mme Fourbés? Elle n'est pas chez elle dans ce moment : elle est en ville, mais aussitôt qu'elle entrera, vous la verrez à la croisée. Le portail de cette maison est trop étroit, et le toit de cette galerie n'est pas assez élevé. Voilà une chambre de toilette très-jolie, et qui se trouve tout près de la chambre à coucher. Les vîtres de ce balcon sont trop petites : il faudrait les remplacer par quelques autres plus grandes. Le château, qui est sur la route, appartient à M. de La Rochelain. Cette maison est aussi bien ornée que le palais du roi peut l'être.

XLIII.

Suite des noms qui ont rapport à une maison.

Voilà une belle cuisine qui est tout près de la salle à manger, et où il y a aussi un four, une cheminée et les fourneaux. Si j'avais un gardemanger, j'y placerais tout ce qui reste de notre

diner. Allez porter cette malle à la diligence, et prenez garde de vous tromper de chemin. Je vois que cette chambre est très-bien garnie, car il v a des tableaux, des lustres, des portraits de famille, des fauteuils, des chaises, des tabourets et un beau miroir. Tirez les rideaux de votre alcove, et étendez bien le tapis devant le lit. Combien voulez-vous de ce berceau avec le matelas, la paillasse et la tenture ? Quand les cheminées ont trop de bois, la fumée quelquefois ne peut sortir. Gardez-moi les cendres dans le foyer, et je les prendrai avec la pelle; mais il faut bien voir qu'il n'y ait pas de braise. La fumée du charbon est plus dangereuse que celle du bois. Suspendez le soufflet à côté de la cheminée, et placez-v aussi les pincettes, la pelle et les chenets. Tous mes papiers sont bien gardés dans mon secrétaire, et je veux v placer aussi tous mes livres, puisqu'il peut les contenir. Tous ces nomsci sont relatifs aux choses qu'on trouve dans une maison : il faut bien les apprendre. une plaine out forme une vallée tre

Hier, pons vince ous;VIIX mean, qui sentronve

Suite et fin des noms d'une maison.

Ne vous approchez pas trop du chaudron ni de la chaudière : ils vous saliront. Je n'aime pas beaucoup les côtelettes au gril : je préfère toujours les ragoûts à la sauce. Mettez un couvercle sur la marmite après avoir tiré l'écume avec l'écumoire. Si vous laissez trop longtemps ce dindon à la broche, il sera trop rôti, car le feu est bien fort. Les femmes, quand elles sont bonnes ménagères, font souvent usage du balai, des torchons et de tout ce qui peut servir à la propreté de leur maison. Ma fille, il faut bien penser à tenir toujours propres les chandeliers, les lampes, les mouchettes et la lanterne. On doit aussi profiter des bouts de chandelle et de bougie : rien ne doit être négligé. L'alcove de cette maison est trop étroite pour y mettre deux lits et un fauteuil : il faudra se contenter d'y placer une chaise longue, deux chaises et une petite table.

nce, et placer-v aussi VIX ncettes, la pelle et les

Thême sur les noms qui ont rapport à la campagne et à l'agriculture.

Nous irons voir le village qui est près d'ici dans une plaine qui forme une vallée très-agréable. Hier, nous vîmes aussi un hameau, qui se trouve sur une montagne, où l'on voit un marais et un bourbier qui sont au fond. Les prés sont trèsagréables dans le printemps, lorsqu'ils se trouvent tout couverts d'herbe. Il faut répandre du sable au milieu des allées de notre jardin. Quelques maisons

se trouvent couvertes d'ardoise, et quelques autres de tuiles. J'aime beaucoup à me promener au milieu des forêts dont les arbres ont de grandes branches, et où il v a aussi des arbrisseaux. Mon ami s'était arrêté derrière un buisson, et j'étais assis sur l'herbe. Si vous aimez les légumes, vous en trouverez en abondance pendant les mois de mai et de juin. Nous aurons cette année une belle récolte d'orge, d'avoine, de blé et de seigle; mais il y aura peu de paille. Tâchez toujours de profiter du fumier pour engraisser les champs, autrement jamais vous n'aurez rien de bien beau. Cette vigne porte de belles grappes: il faut espérer que nous aurons du vin en abondance, et que la vendange sera agréable. Ce chariot a les roues trop grandes, et l'essieu n'est pas assez solide. Les cochers avec leur fouet à la main se croient des personnes assez importantes pour insulter tout le monde. Le laboureur doit bien soigner sa charrue, sa pioche et sa faucille. Il faut faire toujours les sillons bien droits, afin de bien profiter du terrain. Un jardin potager porte plus d'utilité qu'un jardin où il n'y a que des fleurs pour le plaisir. Nous pourrons nous reposer ici s ous ce berceau, formé par la treille que vous avez plantée. Il y a là-bas une fontaine où nous irons plus tard nous désaltérer, quand nous aurons goûté. Voilà un beau jet d'eau, qui se trouve au milieu d'un joli bassin.

se trouvent courertes d'ardeise, et quelques autres de trilles d'aire beaudVLX me prontener en mi-

Suite des noms de la campagne.

J'aime beaucoup la verdure, les choux, les choux pommés et les laitues. Nous avons pendant l'été des artichaux, des asperges, des pois, des fèves et des haricots. Dans l'hiver, il y a aussi du céleri, des épinards, des cardes et surtout des carottes. Les pommes de terre sont très-saines et nourrissantes : elles peuvent être aprêtées de mille manières. Chaque saison a ses fruits : voilà aussi pendant l'automne les champignons et presque tous les fruits des arbres fruitiers, les poires, les prunes, les cerises, les raisins et les figues. Dans l'hiver il y a des pommes encore, des poires, des châtaignes, des olives et du raisin sec. Les oranges et les grenades sont très-abondantes en Espagne. Une corbeille de fraises est toujours un joli cadeau, car on y trouve non-seulement le plaisir du goût, mais encore celui de l'odorat. Faites-moi un bouquet de roses, de jasmin et des autres fleurs que vous avez dans votre jardin. Nous avons beaucoup parlé des fruits, et nous avons oublié les pêches qui sont si belles et si délicieuses à manger. Jamais nous ne finirions, si nous voulions nommer toutes les fleurs et tous les fruits dont la Providence a embelli la terre.

XEVIL

Thème sur les noms de voyage et de chemins.

L'oisiveté peut être considérée comme la source de tous les vices. J'étais assis au bord d'un ruisseau qui coule par la prairie, et qui embellit de ses eaux limpides le paysage. La rivière qui baigne la ville de Toulouse est la Garonne : toutes les fontaines de la ville v prennent leurs eaux. Dans les ports de mer c'est une chose bien agréable d'aller voir sur le rivage les vaisseaux qui arrivent. Les mauvais livres inondent la société comme un torrent impétueux. Il faut faire toujours quelques dépenses pour bien entretenir un chemin royal; aussi chaque village doit tâcher de conserver les sentiers et les chaussées qui y aboutissent. Ma voiture s'est enfoncée dans une ornière très-profonde, et nous avons eu bien de la peine pour l'en retirer. Il fallut prendre ensuite un chemin de traverse, car le chemin royal avait été tout gâté par la pluie. Il faut espérer toujours qu'après la tempète viendra le calme. Nous irons ainsi le vent en poupe, et nous arriverons au port bientôt. Le chemin de la vie est la même chose : courage! il faut nous diriger au port malgré toutes les tempêtes du monde.

XLVIII.

Thême pour l'application des règles en général.

54. Si l'instruction n'avait pour but que de former l'homme pour les sciences et les belles-lettres ; si elle se bornait à le rendre habile, éloquent et propre pour les affaires; et si, tout en cultivant son esprit, elle négligeait son cœur, elle ne répondrait pas à tout ce qu'on a droit d'en espérer; elle ne nous conduirait pas au principal objet pour lequel nous sommes nés. Pour peu qu'on examine la nature de l'homme, ses inclinations et sa fin, il est facile de connaître qu'il n'a pas été fait pour lui seul, mais pour la société. Or, la vertu seule met l'homme en état de bien remplir ses devoirs, soit dans les emplois publics, soit dans la vie privée: et si l'instruction ne s'achemine pas à la vertu, il ne retirera de son savoir que les effets de l'orgueil. C'est pour cela qu'il faut faire bien attention à la moralité non-seulement des directeurs ou supérieurs des maisons d'instruction; mais aussi et très-particulièrement à celle des professeurs qui sont souvent ceux qui restent avec les élèves plus longtemps, et peuvent plus aisément s'insinuer dans leur cœur et leur inspirer leurs maximes, alam tron us reachibe auon theal

FIN DES THEMES, ub estaquest sel

TABLE. Hurado do TABLE.

237		Pages
Avila (le vénérable Jean d')	n ->	37
Cadalso (Joseph)		153
Calderon de la Barca		147
Cervantes de Saavedra		73
Ercilla (Alphonse d')	20	229
Garcilaso de la Vega		193
Gongora (Louis de)		235
Grenade (Louis de)		31
Herrera (Ferdinand de)		199
Iriarte (Thomas d')		253
Isla (le père Jean)		141
Leon (Louis de), Notice		61
 Morceaux de prose. 	1	63.
- Morceaux de poésie.		205

324	TABLE.
	The state of the s

524	Pages.
Lista (Albert)	263
Mariana (Jean de)	53
Melendez (Jean)	257
Melo (Manuel de)	133
Mendoza (Hurtado de)	13
Olavide	9
Quevedo (François de)	107
Rioja (François de)	221
Rosa (Martinez de la)	187
Samaniego (Jean-Marie).	251
Sainte Thérèse de Jésus	45
Solis (Antoine de)	113
Toreno (le comte de)	163
Vega (Lope de)	237
Villegas (Manuel de)	245
WEST THE REPORT OF THE PARTY OF THE COME (Agreed) I to	simbals
on de la Barca, present de la Constantina (AT	
The same and the same of the same of the Land of the same	WATER OF STREET

Gareilaso de la Vega.

Gongora (Louis de)

Grenade (Louis ald Al ad Al a

Recilla (Alphonsord') avolve or U. avor 229

Léon (Louis de), Notice as a ve set a sur 63



